REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIII[e] ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIII[e] ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1928

MONSIEUR VINCENT
AUMÔNIER DES GALÈRES

I

LES LANDES

Ici-bas, à chaque heure, on peut dire à chaque seconde, il n'est rien qui ne bouge et ne se transforme. Incessamment tout évolue dans la nature et dans l'histoire, dans l'homme et son œuvre d'un jour, où nous voyons s'accomplir, comme en vertu d'un ordre nécessaire, un perpétuel et régulier « travail » de création et de destruction, de ruine et de renaissance, en tendant vers une fin, ignorée de nous et voulue, à la fois si difficile et si lointaine qu'elle semble hors d'atteinte, excepté dans cet Ailleurs divin où s'obtiendront seulement l'immuable et l'achevé.

Déjà la nature, quoiqu'on la suppose la plus intangible, offre aux regards un exemple frappant des profondes modifications qu'au cours des âges et malgré son apparente uniformité, elle réalise d'elle-même ou subit du fait de celui qui la dompte. Les régions les plus fermées, les plus sauvages, dont certaines inhabitées avaient opposé pendant des centaines d'années à toute entreprise humaine une barrière infranchissable, ont dû céder devant cette offensive réitérée du « mouvement », mystérieuse comme une loi venue d'en haut. Deux atlas d'Afrique, à guère plus d'un siècle de distance, nous en étonnent, celui

d'hier où la moitié du continent s'étalait vide et morne, emplie de ces seuls mots : *hic sunt leones*, et celui d'aujourd'hui, où la même étendue disparaît presque toute déjà sous une pluie de noms nouveaux, sous le tracé des longues voies qu'ont, à leur passage définitif, établies les roues des auto-chenilles transsahariennes. Dans tous les pays du monde il en est ainsi, donc en France autant sinon plus qu'ailleurs, et surtout dans certaines de ses parties où principalement éclate, plus ou moins, mais toujours très sensible, cette variation de peuplement, de vie, parfois même de lieux que tour à tour fait, défait et refait le temps.

Les Landes, où nous avons à prendre ici notre point de départ, nous offrent un exemple utile et attachant de ces différences historiques.

Quoique cette région, plutôt disgraciée, malgré sa beauté naturelle et spéciale, soit une de celles qui aient par endroits peu changé, elle ne ressemble pourtant à présent en rien à ce qu'elle était à la fin du XVI[e] siècle, où elle montrait, pareillement d'ailleurs à la plupart des provinces même plus favorisées, un visage « contemporain » dans lequel la France d'aujourd'hui, s'il lui était permis de s'y regarder, ne se reconnaîtrait pas. Visage inquiet, ombrageux, tiré et marbré de soucis, de perpétuelles angoisses.

Ah! c'est qu'on se traînait alors sous l'abominable fléau de la guerre civile et de la guerre religieuse greffées, embrouillées, renforcées et exaspérées l'une par l'autre. Aucun n'y échappait. Elles étaient toutes les deux contre vous, toutes les deux qui n'en faisaient qu'une et qui vous guettaient, vous accrochaient séparément ou ensemble, et vous enrôlaient, bon gré mal gré. Pouvait-on au moins s'écarter et demeurer neutre? Ne pas prendre parti? Impossible. « Avance et lève la main! Sur la Bible ou la Croix jure! Et choisis vite! Es-tu pour l'Église ou pour la Réforme ? Ah! pas de milieu ! Sois catholique ou protestant! mais sois quelque chose! Autrement, suspect à droite, à gauche, attaqué par tous, défendu par personne, tu encourras deux fois la mort! »

Aussi, quel état quotidien d'épouvante et d'audace! On en haletait A chaque porte, à peine un pied dehors, au trou noir de la voûte, au coin de la poterne, au gouffre de la cave, l'embuscade, tapie, invisible et certaine; le meurtre agenouillé,

l'assassinat, qui rampe... Et tout à coup, s'envolant des manteaux : les cris ! les cris ! Blasphèmes et clameurs ! Des noms de saints, de capitaines jetés avec celui de Dieu, dans l'éclair des poignards ; le feu des pistolades, et les épées, jaillies des moindres fentes, carillonnant au poing des gens masqués... et soudain la brusque fuite, à pleins sabots, des cavaliers plaqués à l'encolure, oubliant derrière eux, l'un sur l'autre, *en croix*, à même le sol, les morts des deux partis qui baignaient dans leur sang mélangé.

Tel était à cette époque de fanatisme et de haine le train de l'existence, et non seulement à toute heure de nuit, mais aussi de jour. En les éclairant, le soleil semblait même échauffer et développer les bagarres. On finissait par en acquérir l'habitude. L'humble métier du populaire en était à peine arrêté. Aussitôt après la ruée du torrent, il reprenait, dans la rue étroite en coupe-gorge aux murs battus par les estocs, où le vitrail en lambeaux pendait lâchant ses plombs, où se balançait, encore irritée, l'enseigne sur sa tringle.

— Sans doute, pense-t-on, c'était, cela, le sort fatal des villes, des lieux où grondent les foules, où forcément, par l'inévitable contact, éclataient au moindre heurt les passions toujours prêtes à voir rouge, ayant, au delà du désir, la concupiscence du meurtre et la soif de l'incendie ! Mais... dans les campagnes ! là où, dans certaines, la presque entière absence d'habitants rendait impossible tout conflit... plus rien de fâcheux ? La paix n'y régnait-elle pas ? et partant, le bonheur ?

— Non plus. Pourquoi ? Parce qu'alors, *là*, c'était la misère et la grande ! la pire, à perte de vue et d'espoir jusqu'à l'horizon de tout, illimitée, sans aide possible, sans personne à attendre, à voir venir portant des paniers, des aumônes,... enfin l'inexorable dans la solitude, et dans un éloignement qui prostrait, qui, en accroissant la durée des jours, doublait et alourdissait leur souffrance.

Essayez de vous représenter cette région des Landes, il y a près de quatre cents ans, avant que des siècles de constructions, de plantations, de floraisons, de culture civilisatrice et d'aménagements de toute sorte l'aient aux trois quarts transformée. Elle affligeait et décourageait dès l'abord par son étendue désertique où, çà et là, ne perçait qu'une herbe courte et

pâle ; et à considérer ensuite des steppes que l'eau, quand elle n'y stagnait pas en petits marais, recouvrait de vastes étangs, miroirs de tristesse infinie sous les jeux de la lumière ou le tain de la brume, on se sentait soi-même inondé de langueur.

L'ingrat pays n'était cependant pas entièrement frappé d'une aussi grande désolation. Celle-ci affectait surtout les immensités marécageuses qui, au nord, se déroulaient en profondeur, de Capbreton jusqu'aux entours de Born et descendaient, en largeur, des dunes de la côte aux limites du royaume d'Albret, et même plus bas jusqu'à l'Adour ; mais en deçà, dans la partie sud embrassée et que l'on dirait abritée par le fleuve, alors s'ouvrait le long de sa rive gauche une région qui, tout en gardant un caractère de gravité mélancolique, et sans se montrer encore abondamment pourvue, offrait, même à cette lointaine époque, un aspect assez aimable et des ressources permettant, malgré leur modicité, une vie moins mauvaise. Au sol inculte et plat succédait, légèrement accidenté, un autre terrain ferme et presque riche par comparaison, où des bois légers, préparant la forêt, conduisaient, à travers elle, à de claires échappées, bruissantes de boqueteaux. Toujours y régnait aussi la solitude, inévitable et comme indestructible, mais si différente de l'autre, la morte et l'inanimée des étangs! car il y a, — bien que les deux mots semblent se contredire, — des *solitudes animées* et qui, grâce à la présence et au genre des êtres que l'on supposerait y apporter le trouble, en sont au contraire plus achevées, plus belles et comme heureuses... Qu'une eau, vivante, ait une course gaie en faisant, dans de bleus éclairs, ricocher des poissons, qu'un oiseau furtif se pose et gazouille au barreau de la branche, que même une bête sauvage, un instant éblouie, sanglier ou renard, crève soudain le rideau du fourré, il n'en faut pas plus pour qu'un endroit perdu au bout du monde devienne, en restant solitaire, tout peuplé de pensées et possède une âme qu'il révèle, et qui le transfigure.

En ces lieux, comme s'il avait peur d'en rompre le secret, l'homme est rare. On n'y voit guère que des enfants qui, eux, ne se cachent pas, s'y montrent, hardis et candides, et ce sont des bergers.

JUSTEMENT EN VOICI UN...

Il n'a pas plus de sept ans. Quoique robuste, il est pourtant un peu tortu d'échine, et il a le pied lourd. Dans la rondeur de sa tête déjà forte et rudement pétrie s'incruste, taillé comme à dessein pour les estampes de l'histoire, un nez camard sous deux yeux noirs pétillant dans l'orbite, à l'ombre d'un front qui proémine, roc de patience et de volonté. Un béret brun, du brun de la loutre et du toit, le coiffe « serré » jusqu'aux oreilles qu'il a par privilège, — comme ceux auxquels est réservée une longue vieillesse, — larges de pavillons, attirant la confiance et modelées ainsi que les grands coquillages, faites enfin pour tout entendre et pour bien garder tout ce qu'elles recueillent. A ses jambes s'applique, en guise de guêtres, le *trabuch*, de mode immémoriale, à ses épaules le manteau de laine aux raies de couleur, et à son flanc se noue le bissac de toile où sans hâte il a mis, ballottant ensemble, sa flûte, son couteau, trois pièces de cuivre et la petite croix de bois taillée par lui en sifflant un vieil air,... avec le fromage et le pain bis qui feront son repas dans le milieu du jour, car c'est le matin, un matin de printemps jeune et frais, tout ouaté de brouillards. Mais ils se dissipent peu à peu, découvrant le modeste troupeau qu'ils enveloppaient, eux aussi, des flocons de leur laine, quelques moutons et un chien zélé, dont pend déjà la langue. En guise de houlette l'enfant tient une grande branche fourchue à laquelle il s'appuie en marchant à tout petits pas. En effet, les moutons ne vont jamais bien vite et il faut leur laisser le temps de brouter sur place, à leur aise, la bruyère et la mousse imbibée de rosée.

A voir le garçonnet avançant, s'arrêtant, repartant, on aurait tort de se figurer qu'il erre, au hasard, à son caprice ou à celui de ses bêtes. Il a l'air de les suivre, et pourtant il les guide. C'est lui qui doucement, du geste et de la voix, du bâton qui les frôle et de sa pensée qu'ils devinent, les dirige là où il veut. Instinct et décision, il sait où aller, où mener ses brebis, il sait ce qui leur convient, il les aime et il vit en elles. Il se dit qu'elles lui sont confiées, qu'il doit les ramener au bercail sans dommage. Il gagne ainsi l'heure de midi, reconnue à la station du soleil; il s'asseoit alors à terre et il mange, avec

appétit, son fromage et son gros pain dont il donne, entre deux bouchées, un morceau à son chien assis lui aussi, comme un homme, tandis que sans s'éloigner, les moutons, en rond, pour qui la vie n'est que pâture, continuent, du bout de leur museau, de tondre le sol éternel.

Et puis l'enfant, le chien, son mince troupeau repartent du même train, sage et lent, pour accomplir leur quotidienne tournée. Elle n'est pas toujours la même. Hier on a fait la plaine, aujourd'hui ce sera le bois, demain le bord de l'eau... Mais quel qu'ait été le trajet, toujours, quand le soir se lève et monte de la terre engourdie dans le ciel qu'il décolore, le petit groupe, plus resserré, se retrouve au point habituel d'où, en suivant le même étroit chemin, tracé par lui seul, il rentre à la maison.

SA MAISON

Elle est si simple et si effacée, si tapie, cette maison, qu'on ne la voit pas de loin. Il faut arriver dessus pour la découvrir. Très basse, toute en largeur, sans étage, elle est faite de torchis et de pans de bois. Entre deux petites fenêtres à volets pleins, une porte épaisse et rustique ouvre sur la vaste pièce au sol battu, à la fois cuisine, chambre et salle commune, composant tout le logement de famille. En face de l'entrée bâille en montrant sa gorge, devenue d'un noir de four aux feux de tant d'hivers, la cheminée, toujours béante et coiffée, comme d'un bonnet, de sa hotte aux poils de soie. Au milieu, la table massive et longue, occupée par un plat ou une terrine, assemble autour d'elle ses deux bancs et des escabeaux. Aux murs sont accrochés les outils, et, posés sur des planches, les ustensiles de ménage. Enfin, poussés dans les coins, en retrait, les lits « à l'ange » y étendent dans l'ombre protectrice leur forme auguste et reposante. A tout moment, remue au moindre souffle, ainsi que le bas d'une jupe, la cotonnade de leur baldaquin. Et c'est tout.

Mais non. Quel est, derrière la cuisine, de l'autre côté de la cloison, ce bruit qui s'entend? Il y a donc là du monde? — Oui, et du monde ami, précieux, nécessaire, car c'est l'étable, communiquant à hauteur d'homme, par des volets à coulisses, avec la pièce principale, afin de permettre d'abord à la surveil-

lance de s'exercer, et puis aussi parce que, chez les gens de campagne à bon et beau caractère, les bêtes font, de tradition éternelle, partie de la famille, et qu'il ne serait pas bien, si près d'elles qui se rendent compte et qui en auraient du chagrin, de les tenir avec rigueur à part, bouclées comme en pénitence. Alors, le soir, dès l'automne et pendant l'hiver, quand tout est clos pour les humidités et le froid de la nuit, et que tout le monde est en cercle devant l'âtre où dansent les furets et les écureuils de la flamme, et de même en été, quand portes et fenêtres restent ouvertes jusqu'à l'aube et comme extasiées sur le ciel sablé d'étoiles et que la mère hirondelle, dans le nid du plafond réoccupé chaque année au printemps, dort le ventre sur ses petits... alors les volets de séparation glissent dans leurs rainures et le bœuf passe sa tête en meuglant, mais moins fort qu'en plein air, seulement pour remercier, et les moutons eux-mêmes, trop petits mais qui veulent voir, se dressent sur leurs pattes de derrière, afin d'appuyer, au moins un instant, sur le rebord, leur fin menton broutant toujours en rêve...

Mais ces douceurs de rapprochement, de communauté animale, on les goûte plus dans la mauvaise saison que dans la belle, où souvent le troupeau ne regagne pas le soir le bercail et reste dehors jusqu'au matin,... tandis que l'hiver avec ses rigueurs, ses promptes ténèbres, ses courtes journées qui font les nuits longues, réserve à la vie vespérale du paysan ses charmes les plus sûrs, les plus propres à se graver dans l'esprit des simples. Comment n'auraient-ils pas frappé l'extraordinaire enfant dont nous essayons avec un soin pieux de ranimer l'histoire?

LA FAMILLE

A chacune de ses rentrées, après le pacage, il ne trouvait pas d'ailleurs un foyer vide et morne. A l'avance, il en connaissait la clarté. Il s'y savait attendu, à sa place ordinaire qu'on lui gardait même s'il était en retard, et mieux qu'attendu, aimé. Dans son petit cœur il avait toujours, comme vivants en face de ses yeux, les portraits des quelques êtres chéris qui étaient pour lui toute l'humanité, son père et sa mère, ses trois frères et ses deux sœurs. Aussi hâtait-il le pas à mesure qu'il avançait vers la maison qui respire et dont la fumée lui semblait être l'âme. Il entre, tandis qu'à côté ses bêtes, comme lui,

regagnent d'elles-mêmes la chambre et le toit généreux renfermant le sommeil. Il revoit les figures qui n'ont pas plus changé depuis le matin que les choses. Il se met à table. On mange, on parle peu. Il apprend de chacun, selon son âge et ses travaux, les menus faits de la journée et il dit les siens, tels qu'ils sont : la couleuvre enfuie sous son pied, l'épine arrachée de l'ongle du chien, le héron qui tout à l'heure a passé... si haut qu'on ne distinguait plus son bec... On l'écoute avec attention : ces événements ont leur importance... Après, quand il n'y a pas de raisons de veiller, jamais on ne reste inerte, à perdre le temps. Sur un signe du maître, c'est la prière en commun, tous à genoux. Les bêtes qui en savent le murmure et qui peut-être obscurément en sentent la solennité, reculent, baissant la tête; les volets à coulisse, après le signe de croix final sont, comme dans un cloître ceux d'un guichet, tirés de nouveau sur elles; au mur, à la petite lampe suspendue dont la forme antique et la flamme inquiète évoquent les catacombes, la mèche est d'un seul coup soufflée, et au creux des vieux lits, ou sur un matelas à même le sol, chacun, là où il doit, s'étend et s'endort sur la paillasse en feuilles de maïs.

Qu'il est le beau sommeil uni de cette famille ! ce sommeil fort, de fatigue et de paix, honnête et calme, uniforme ainsi que celui des enfants et pendant lequel on dirait qu'à l'unisson des corps qui se reposent les pensées se recueillent. C'est un sommeil qui, sous les fronts, continue de demander et de remercier, et charrie les prières lancées avant lui quand l'esprit et les yeux étaient encore ouverts. Aussi celles-ci, durant l'immobilité des gisants, cheminent en silence et vont à leur adresse, et quand leurs auteurs se réveillent, elles sont arrivées.

Ces Depaul en effet n'étaient nullement des rustres, ils n'avaient rien de grossier ni de brutal. Dieu leur avait même épargné la misère et ses maux. Ils possédaient le plus grand des biens, un lopin de terre. C'étaient de modestes paysans mais avec autant, sinon plus d'honneur et de fierté que dans les villes. C'étaient des pauvres, mais des riches comblés de ce qu'ils avaient la sagesse de ne pas rêver ou envier; c'étaient, si l'on veut, au sens apparent, des malheureux, mais au sens réel, des heureux, des heureux de peu, des contents du moins, des reconnaissants de tout. Enfin des *nobles*, mais oui, dans la plus haute acception du mot et de la chose, des idées et des senti-

ments, et même en s'en rapportant à la lettre, à la preuve authentique et franche de leur nom à tous les deux, le père et la mère, lui Jean *de* Paul, et elle, Bertrade *de* Moras. Des noms qui auraient trouvé tout naturel d'avoir leurs parchemins. Mais cet orgueil-là, les pauvres gens, comment eût-il pu les hanter? Ils en étaient si loin que, pour dissiper toute erreur, et ne pas avoir l'air de s'estimer au-dessus de leur condition, le chef de famille ne voulut jamais se faire appeler que : Monsieur Vincent. Ces deux mots ainsi dépouillés d'un semblant de titre, lui suffisaient pour tenir son rang de simple laboureur : *Monsieur Vincent*... déjà!... oui, ce nom qu'il pensait léguer obscur, inconnu, mais sans tache à ses enfants, et que le troisième d'entre eux, son préféré, devait couronner de gloire, sur terre, aux quatre coins du monde, et plus haut que tout, jusqu'au canonicat, pour l'éternité.

En attendant, il gardait le troupeau paternel.

Geneviève, Jeanne d'Arc, Vincent... Quel triptyque pastoral, intime et sublime, se développant encore bien au delà des trois volets qui le composent sans le limiter! Rapprochement mystérieux qui renseigne et qui prouve, qui fait comprendre et fait rêver... N'est-il pas, dites-moi, émouvant et exaltant à la fois dans l'instructif, de voir à l'origine des plus grandes vocations qui se puissent imaginer cette fonction si petite, si terre à terre? N'en discernez-vous pas tout à coup, cachée à dessein, la nécessité, l'honneur de choix, immense et invisible? Tout ce qui manquerait à ces trois sauveurs s'ils n'avaient pas été bergers! N'en seraient-ils pas, non seulement dépoétisés, ce qui, mon Dieu, n'entamerait pas leur mérite, — mais, dommage plus grave, amoindris? Leur arrivée d'apothéose, la conçoit-on sans ce départ? Eût-elle même été possible? Autant de questions précipitées et enivrantes, qu'en marchant avec ses brebis dans les bois de Lutèce et dans ceux de Lorraine, et dans le sable des Landes, font lever sous leurs pas qui se suivent pour accomplir la même route, les pieds de ces trois enfants. Peut-être faut-il, en vertu d'un contraste effectif et puissant, que garder des hommes, des âmes, une patrie, cela doive s'apprendre avec des moutons? Mais, tout de même, comme il est remarquable que, par exemple, ces trois modèles d'énergie, de mouvement physique et moral ininterrompu, d'héroïsme acharné aient eu, pour s'y préparer, une pareille

école de lenteur, de silence et d'inaction! Que ce soit cette longue paix usante et presque déprimante des « pàtis » qui les ait trempés pour le tumulte de leur existence et les chocs des combats futurs, pour la traversée de leurs innombrables épreuves! Et cependant le fait est là, souverain, devant lequel on n'a qu'à plier, mieux : qu'à s'agenouiller.

A y réfléchir, d'ailleurs, ce qu'il paraît offrir de contradictoire s'évanouit. Rien n'étonne plus. Tout devient lumineux.

CE QUE VINCENT VOYAIT ET ENTENDAIT

Ce fut évidemment vers sa sixième ou septième année que, selon la coutume, Vincent commença de garder le troupeau, et il continua jusqu'à sa douzième, soit six ans, pendant lesquels, en sa compagnie, du matin au soir, il vécut sous le ciel, loin des hommes.

Être loin des hommes, pensera-t-on, c'est être près de Dieu. Bonne éducation déjà. Mais comment, si petit, profitera-t-on du bienfaisant et formidable voisinage? Comment même le soupçonner? L'enfant l'ignore. Dieu seul sait qu'il est près, le plus près de « l'homme à venir » et en train de venir à lui.

A cette initiale et végétative époque où il n'a pas encore d'histoire, examinons-le pourtant et regardons-le vivre.

Que voit-il? Toujours les mêmes lieux, bornés ou prolongés par le même horizon, mais qui éternellement varient, selon la procession et la couleur des mois, les tableaux de la lumière et tous les jeux du vent dans les autres toisons du sol, de l'arbre et du nuage. En fait d'humains, qui rencontre-t-il? Personne ne passe. Qu'entend-il? Un chant d'oiseau vite coupé, un rameau qui se casse, une pierre qui roule, un bêlement de ses moutons, la clochette qui tinte à leur cou balancé, par instants le son de sa propre voix dont il est, le premier, surpris quand il leur parle, ou encore le piétinement de leurs petites pattes dans le sable... et, par-dessus tout, cette rumeur horizontale et imposante du silence où il croit découvrir celle de la mer, la mer qui là-bas, à des lieues de lande, après les étangs de Soustons frappe la côte, à perte de vue, au golfe de Gascogne... Et nuls autres bruits. Son chien n'aboie même pas. Pourquoi aboierait-il en cette solitude? Pour les loups? Certes, il y en a, mais au

fond de la forêt d'où ils ne sortent qu'en hiver et la nuit quand le trop grand froid les cingle et les en chasse.

Et maintenant, dans ces conditions, à quoi pensait Vincent au cours de ces heures torpides où il n'avait, pour ainsi dire, que cela à faire?

Facile réponse. A travers ce qui, dans un vague très doux, occupait ses yeux et son oreille, il envisageait d'abord ses humbles devoirs de chaque jour, ici et à la maison; il pensait au râtelier de l'étable, à la paille de la litière, à l'herbe, au bois mort, à l'eau fraîche... Il se recommandait de ne rien oublier. Puis il évoquait ses frères et sœurs, et au milieu d'eux les parents vénérés aux pieds desquels tendrement il se mettait de loin, attentif à repasser ce qu'il avait entendu dire la veille, et aussi, bien avant... des semaines, des mois plus tôt.

C'était le soir, — quand ils s'y décidaient, — que parlaient les parents, et de préférence en dure saison, près du feu de pommes de pin où ils restaient tard assis, causant, immobiles, comme pour eux tout seuls, d'une voix basse et grave, car les choses qu'ils énonçaient ne permettaient pas la joie, et ne tombaient de leurs lèvres qu'entre des soupirs.

Toujours le même intarissable sujet : la grande désolation du royaume de France en proie aux horreurs de la guerre ou civile ou religieuse. Remontant les années, allant, bien avant la fausse paix de Beaulieu, reprendre au fond de leur esprit maints événements de deuil qu'on ne pouvait pas oublier, ils retraçaient, sans se lasser jamais, la douloureuse histoire : catholiques et protestants écartelant l'Église, la déchirant, la tirant à eux, les premiers pour la conserver intacte et la défendre, les seconds soi-disant pour la réformer et la rajeunir, et les deux partis n'ayant recours, pour atteindre chacun son but, qu'à la violence et aux crimes. Les huguenots, surtout, en étaient chargés et souillés. Combien de provinces montraient à nu les plaies qu'ils leur avaient faites! Mais, entre toutes, le Béarn et cette partie de la Gascogne où vivaient les Depaul pouvaient s'affliger d'avoir subi la fureur de leurs ravages, et l'on rappelait, en se signant d'effroi, tel que plus d'un l'avait vu passer dans le brouhaha de ses bandes, M. de Montgomery, l'homme néfaste et diabolique, à cheval, bardé de pied en cap et casqué de noir à l'allemande, avec une plume noire et feu lui balayant le dos jusqu'à la selle, enfin tout pareil sans doute à ce

qu'il était autrefois, ce jour que d'une lance enragée, ou peut-être traîtresse, il rompit en tête son roi. « C'est vers ce temps, petiot, déclarait le père, en se tournant vers Vincent, que tu nous es né, en 76. » — « Le 24 d'avril », complétait la mère qui tenait, et pour cause, à préciser la date.

On parlait alors de la Sainte Ligue et de son chef, M. de Guise, et de l'autre chef, celui des protestants, Henri de Navarre, déjà fameux depuis la paix de Bergerac et celle de Fleix.

Plus sympathique et plus populaire en ces pays du midi que le Balafré, à cause de ses origines et de son berceau tout voisin, il attirait les cœurs, malgré sa religion. Son mariage avec la reine Marguerite avait plu. Enfin, en dépit de tout, on l'excusait, on voulait l'aimer; et fallait-il, pour cela, qu'il fût doué de dons singuliers et d'un charme bien irrésistible en regard des vilenies commises par ses partisans! Leur nombre était, dans toute la région, le plus considérable et donc le plus fort. D'Orthez, qu'ils avaient choisi pour centre, ils dominaient et terrorisaient dans un rayon très étendu. Leurs déprédations, redoublant au choc des représailles, frappaient de toutes parts. Fermes brûlées, bétail ravi ou égorgé sur place, viols de domiciles, pillages de couvents, la chaumière et la chapelle également vouées à la torche ou au bélier. A vingt-cinq kilomètres, l'abbaye de Sorde détruite de fond en comble. Les martyrs recommençaient, dans la pierre et le bois, d'endurer un nouveau supplice. On les mutilait, on leur crevait les yeux. Les bénitiers étaient à sec ou pleins d'une eau sale et poissée de sang, qui laissait du rouge aux doigts et au front. Quand ils ne brisaient pas les fonts baptismaux à coups de masse, les mécréants les emportaient pour les offrir ainsi qu'une auge à leurs cochons. Pas de tranquillité en semaine, et le dimanche bataille. On allait au prêche ou à l'office en armes, ceux-ci la Bible pendue au fourreau de l'épée, ceux-là le chapelet au poignet et la dague au poing. Les vêpres chantées finissaient en cris. Aux derniers fidèles qui, tour à tour tremblants et révoltés, courbant et relevant la tête, osaient encore et pouvaient se risquer à la messe, les églises ne montraient sous un porche branlant que des statues décapitées. Tous les saints étaient devenus des saint Denis, ne tenant même pas leur « chef », car tous n'avaient plus au bout des bras que des moignons et l'on

butait dans l'herbe à des mains jointes de pierre que des femmes ne craignaient pas de ramasser la nuit pour les emporter comme des reliques.

Entre tous les sanctuaires ayant eu si fort à souffrir, on en nommait un avec douleur que, sur sur ce territoire même de Pouy, n'avait eu garde d'épargner la haine du sacrilège. C'était le plus modeste, le plus pauvre, mais le plus vénéré de toute antiquité, la chapelle de Notre-Dame de Buglose, lieu de pèlerinage immémorial pour toutes les populations des Landes et même des Pyrénées. Il n'en restait plus rien. Les protestants l'avaient incendiée et la statue miraculeuse de la Vierge, au dire des uns, proie des flammes, ou selon les autres volée et cachée, avait disparu. Cette destruction et cette incertitude à propos de la sainte image avaient eu pour effet de rendre plus brûlante encore et en quelque sorte farouche la foi des habitants en leur protectrice.

Ainsi, dans l'incessante et litanique évocation des fléaux qui, depuis si longtemps et sans qu'on en pût, Seigneur, apercevoir la fin, battaient et rebattaient les hommes comme le grain sur l'aire,... et aussi, — parallèlement, — dans l'exhortation sereine à la douceur, à la confiance en Dieu... se passaient les soirs et les veillées dans la calme maison Depaul.

Ces récits du foyer, presque toujours répétés dans les mêmes termes, aux mêmes heures, le petit Vincent les entendait, et les écoutait comme pour la première fois ; c'était sur eux qu'il s'endormait, d'eux qu'il rêvait souvent, et en eux qu'il se réveillait, les emportant malgré lui dans la lande et les bois où ils persistaient à l'obséder. Cela pendant six ans.

Six ans de garde, de grand-garde au milieu d'un petit tas de moutons qui ont l'air, quoique n'étant jamais les mêmes, de ne jamais changer, six ans d'un aussi profond silence, d'une pareille solitude, éternelle, implacable en sa monotonie! Vous imaginez-vous ce qu'une durée de cette espèce arrive à contenir de torpeur ou de rêves, de pensées grises ou noires, et de repliements, de méditation, et est capable aussi de renfermer, même chez un enfant, de projets, de désirs, de passions à peine nées, tendues à briser l'œuf? C'est un monde et un abîme, un gouffre ou des hauteurs qui également donnent le vertige. A ce genre d'existence on s'enracine et on s'engourdit, à moins qu'en y échappant par l'esprit, tout l'être ne s'élargisse et

s'élève. Alors un berger peut produire un artiste, un musicien, un poète, un soldat, un savant, un génie et plus encore un saint.

TRENTE SOUS

Ce fut le saint que préparèrent pour Vincent, ces six années de pacage, où, au vaste cloître de la nature, à ciel toujours ouvert, il ne cessa pas de faire retraite. Ses moutons devenaient des hommes et, pour en avoir plus à diriger, il les multipliait mentalement. La solitude lui donnait l'idée et l'appétit des foules. Dans le silence il percevait mieux les voix qui l'appelaient... loin et partout. La lande lui déroulait des steppes inconnues, d'autres espaces qui semblaient l'attendre. Le vent, qui parfois de la côte apportait les commandements de la mer, lui ronflait à l'oreille : « Embarque-toi ! » A tous ces ordres, il se sentait rempli d'élans, de missions, vagues encore, mais immenses, multiples... et pour lesquelles, quand il les toisait, les grands pins balancés lui promettaient la sève et la souplesse utiles et les chênes l'endurance et la longévité. Le présent l'animait, l'avenir lui faisait signe; il croyait en soi dans Dieu. De tout ce travail intérieur, de ce brasier de sentiments et d'aspirations, rien ne se trahissait... Au dedans comme au dehors, nuls éclats, nulle fièvre mystique, aucun trouble surnaturel... L'œuvre s'opérait dans l'ordre et la plus parfaite simplicité... à l'insu même de l'enfant qui conservait les grâces, le sourire et la paix candide de son âge. Il n'en perdait pas plus l'appétit que le sommeil. Il montrait la quiétude et l'humeur sereine de ceux qui sont élus aussitôt qu'appelés.

Le spectacle d'ailleurs du terrible temps où il devait vivre, au lieu de l'endurcir, comme il eût été naturel et de lui rendre la bienveillance difficile et même impossible à l'égal d'une injustice, avait au contraire adouci son cœur. Les méchancetés qui l'environnaient et le blessaient lui avaient appris la bonté. Tout ce qui lui était ennemi lui dictait le pardon. A toutes les faims et aux soifs de la détresse il opposait, en les leur accordant, le pain et l'eau de la charité. A ceux qui n'étaient pas couverts il donnait ses habits. De toutes les vertus qui germaient en lui, avant d'y grandir et d'y composer un bouquet, ce fut celle-là, la charité, — destinée à devenir la directrice et la clef

de sa vie entière, — par laquelle il débuta, à laquelle il fit en premier donner des fleurs et des fruits. Quand son père l'envoyait chercher au moulin la farine exigée pour le ménage, il arrivait souvent qu'il ne rapportait pas la quantité voulue. L'avait-il donc perdue, semée en route, inattentif? Seigneur! Lui! Non. C'est qu'ayant, au retour, rencontré un vieillard, une pauvre femme ou un gueux, quelque stropiat, il leur en avait, spontanément, donné plusieurs poignées... Et dame! après cela s'il n'en restait pas beaucoup, c'est que, comme il le faut aux saints que Dieu traite en conséquence, le nôtre n'avait pas la main petite et morte.

Mais le père Depaul, comment prenait-il la chose ? — Admirablement, assure Abelly, biographe de Vincent et dont les paroles font foi. « Dequoi son père, affirme t-il, qui était homme de bien, témoignait n'être pas fâché » ; ce qui en bon français et en bon catholique veut dire qu'il était ravi.

Voici mieux. L'innocent, à force de travail et d'épargne, était parvenu, piécette à piécette, à amasser, pour soi, un trésor... qui aurait tenu sous le pied d'un de ses moutons, mais qu'il devait, dans sa candeur, juger énorme... trente sous! Trente sols qu'il portait toujours sur lui, qu'il avait plaisir et orgueil, en vidant la bourse de toile, à compter de temps en temps, assis à terre et se demandant : qu'en ferai-je?... Eh bien, un pauvre, un pauvre de rien, quelconque, a le bon esprit de passer par là. Vincent le voit, s'émeut... et il lui lâche son trésor, les trente sous, pas un de moins. « Prends tout! » Puis rappelant son chien qui grogne, il s'éloigne, pauvre à son tour et enrichi de son aumône.

Trente sous! Le chiffre des trente deniers! Mais ceux-ci, deniers sacrés, qui vont produire au cours des âges le flot inépuisable de millions nécessaire à un peuple d'enfants, de femmes, de vieillards, de malades, de prisonniers, à toute une double humanité, celle de la misère et celle du secours. Les trente sols du bergeret, en voilà le départ, le premier fonds social, le premier versement!

Un tableau du dix-huitième siècle, conservé à Paris, d'abord dans la chapelle des Filles de la Charité et aujourd'hui dans le parloir des Lazaristes, célèbre cette scène où Vincent, en donnant tout ce qu'il possède, commence à se donner soi-même. Le peintre inconnu y a fait preuve d'une grande fantaisie. Sans

doute afin d'honorer mieux son modèle, il l'a placé dans un paysage aussi flatté que possible et dans un décor de montagnes au pied desquelles certainement le petit pâtre de la lande ne traîna jamais ses moutons; mais pourtant, telle quelle et malgré ses défauts, son inexactitude, nous aimons cette toile. Admirée sans doute et invoquée depuis plus de deux cents ans par les religieux et les saintes filles qui n'en ont jamais discuté la valeur, elle a gagné sous leurs regards, sous leurs prières, une puissance de réalité, à ce point qu'aujourd'hui nous n'y voudrions rien changer. Oui, c'est bien ainsi que s'est passée la chose. Elle a été peinte d'après nature. Le tableau ressemble. Il est véridique. Il est le premier, encadré et pendu, dans la galerie merveilleuse.



Durant les longues heures qu'en son sablier la lande lui imposait, nous croyons que l'on aurait tort de se figurer Vincent, se plongeant à âme perdue dans de célestes rêveries ou se consumant à prier. Il priait, sans doute, et de préférence au milieu des ruines de Buglose où il aimait s'agenouiller et même s'asseoir sur une de ses pierres abattues dont le temps faisait des tombes. Un vieux chêne du voisinage, et que l'on montrait encore il y a cinquante ans, avait été aussi adopté par lui et aménagé en oratoire. Dans le vaste tronc, qu'on eût dit crevassé et ouvert exprès par le Dieu des anachorètes afin d'en faire une rocailleuse cellule, il avait établi un petit autel. Il y venait se recueillir, s'abriter du mistral, du soleil et de la pluie. Mais ses pensées, ses oraisons, ses lentes allées et venues, ses travaux étroits et si peu apparents qu'ils ressemblaient à des loisirs ou à de la paresse, étaient toujours chez lui orientés par goût et par devoir vers des buts pratiques. Les ruines de Notre-Dame de Buglose ne devaient surtout le retenir que par le regret qu'elles lui donnaient de ne pouvoir les relever. S'il rêvait, c'était d'action... et de bonnes actions. Agir en quoi? De quelle manière? Il ne s'y butait pas. Dieu, quand il le voudrait, saurait bien le lui dire.



Les horreurs d'autrefois et d'hier n'étaient pas seules dans la chronique de l'âtre, qui partait toujours de la Saint-Barthé-

lemy, à faire le sujet des récits habituels aux parents; la vie quotidienne apportait plus de troubles qu'il n'en fallait pour les alimenter.

En ces six années d'une existence évidemment toujours inquiète mais qui, s'écoulant à la campagne et à l'écart des plus grands foyers de discorde, offrait tout de même par comparaison une relative facilité, que d'événements de toute sorte! Que d'orages, tous terribles, soit d'un seul coup par leur foudre, soit par la répercussion de leurs suites, avaient fondu sur le royaume! La guerre religieuse, toujours rallumée au lendemain des paix jurées et signées pour l'éteindre. En 1586, la peste. Et, rien qu'à Paris, trente mille hommes tués. La France, aux trois quarts inculte et saccagée, abandonnée du paysan, n'étant plus labourée que par la bataille et engraissée que par les morts. Les champs, plantés de loups, ou semés de corbeaux. Dans le pays traité comme une proie, places prises, reprises, le fer, le feu, la famine, noyades, pendaisons, avec la victoire allant, indécise ou éperdue, couronner en folle les deux partis l'un après l'autre, Henri de Navarre à Coutras, et Guise à Vimory et à Auneau, et le duc alors, dont la fortune et l'habit blanc tournent à lui les yeux, les têtes, osant, enivré de sa gloire, caresser le projet de détrôner le Roi, soulevant le peuple contre lui, le jetant à ses trousses après les Barricades... et puis, celui-ci, prenant de haute ruse sa revanche aux États généraux en faisant assassiner dans son château de Blois, sur les marches de son lit, le chef de la Ligue, Guise lui-même! Monsieur de Guise!... *Il n'oserait!*... Son frère accouru à ses cris! Un cardinal pourtant! Avec la croix de Dieu, en or, pendue à son cou! *On ose aussi.* « Aux poignards! Tous les deux!... »

Et cela finira, moins d'un an après, par le couteau qu'un mauvais moine enfonce jusqu'au manche dans le ventre du grand Mignon qui n'en pouvait plus de régner.



Nul n'ignore par quel prodige, dans les pays les plus perdus et privés de communications, les choses d'importance publique, fussent-elles secrètes, ont de promptitude à se propager. La distance, même la plus effrayante, est toujours, en dépit des obstacles, dévorée par les nouvelles. Le désert les attire et les

fait arriver. Viennent-elles par les oiseaux? dans les voiles du vent? ou enrubannées à une flèche invisible et lancées par un archer des nues? Mystère. Elles tombent comme du ciel; cependant qu'au ras du sol, les ambulants, le voyageur, le marchand, le nomade, le pèlerin, ne cheminant qu'à pied, les sèment le long de la route et les déballent à l'étape, en même temps que le cavalier qui n'a pas quitté le galop et qui s'écroule d'un cheval fourbu. Enfin, par-dessus tout, *le bruit*, le simple bruit, vague d'abord, sans source bien nette, et puis certain, précipité, court plus vite encore que l'homme et ses moyens, a tôt fait, sans qu'on se l'explique, d'accomplir les trajets qui semblaient impossibles et d'aller, du palais à l'autre bout du monde, atteindre la masure.

Chez les Depaul, n'en doutons pas, on savait ce qui se passait, au moins le principal, et Vincent le sut, non seulement par ses père et mère, mais par lui-même. En dehors des récits entendus avec avidité, il avait vu plus d'une fois passer en se balançant, à « la spadassin », de ces gens sans aveu, moitié soldats, moitié bandits, qui vendaient au Temple ou à l'Église leur arbalète et leur épée. Il avait vu les argoulets de maraude, bigarrés de loques multicolores, paraître et disparaître en un jour, emportant à leur ceinture des grappes de poules. Après Coutras, il avait vu les fuyards de Joyeuse fraterniser avec les volontaires du Béarnais pressés de compter chez eux leur butin, et se ruant tous dans la direction de l'Espagne. Au plein de l'été, dans la paix torride de la lande, il avait vu tout à coup surgir en caravanes à grelots et montant des mules pelées jusqu'au bleu du cuir, ces troupes de ribaudes demi-nues qui sont la récompense et la gangrène des armées. Elles venaient des montagnes ou bien y retournaient. Il lui était arrivé, au détour d'un sentier, d'être surpris et interpellé par des batteurs de bois qui avaient l'air égaré, tantôt des géants à carrure tudesque et à barbe rousse nattée, ou bien des petits hommes secs à peau de cuivre, à crinière noire, que l'on ne comprenait pas plus les uns que les autres, et qui ne faisaient que traverser le pays en proférant des menaces barbares. Il avait ramassé des monnaies rouillées, des éperons tordus. Il avait vu des éclopés, accroupis au bord d'une flaque et regardant leurs pieds dont la plante à vif saignait, cloutée de cailloux; et il en avait lavé et pansé plus d'un. Il avait vu des berceaux vides, des tam-

bours crevés flotter au fil de l'Adour, des animaux domestiques, chiens et chats devenus sauvages, des chevaux morts tombés dans le convoi, et même des cadavres dépouillés n'ayant plus pour tout drap mortuaire que leur linceul de mouches. Et en regard, il avait vu aussi les religieux, courant sans crainte les fossés, la plaine et la forêt depuis la pointe d'aube et souvent jusqu'à la nuit, lanterne à la main, pour y rechercher les blessés, apportant le pain, le vin et la viande aux affamés, allant à la chaumière et à l'hospice assister les malades et lancer, devant les agonisants, pour leur dernier passage, un pont de miséricorde. Il avait vu s'empresser, pour venir en aide au petit monde, les notables de Dax, les moines d'Orthez, les laboureurs comme ses parents, les femmes, jeunes et vieilles, de toutes conditions, et les enfants bergers, forts et agiles comme lui. Et il avait suivi les processions ordonnées pour que prît fin, dans tout le royaume, et conséquemment ici, à ses extrêmes limites, la grande pitié des guerres.

Il était donc mûri déjà par cette expérience qui devient dans les temps troublés le bienfait du malheur. Grave et vif, il parlait peu, réfléchi comme ceux qui, à force de vivre seuls, pensent davantage et il avait douze ans.

RÊVES PATERNELS

C'ÉTAIT l'âge où il semble bien que son père, s'il avait trouvé inutile que Vincent continuât de garder le troupeau, aurait dû l'employer près de lui au labour ou au moulin, ou à la maison, à des travaux demandant plus d'efforts et plus d'activité. Mais, chef de famille attentif et sagace, il avait depuis longtemps compris que le présent et l'avenir de son fils n'étaient pas là. Les pères visent volontiers pour leurs enfants plus haut que pour eux-mêmes. Avait-il conçu le désir et plus, l'ambition, que son préféré, dont l'intelligence précoce et les dons du cœur n'avaient pas manqué de le frapper, fût capable un jour d'honorer son nom? ambition noble et bien permise en somme, ou fut-ce, au lieu d'elle, un pressentiment, une espèce d'ordre secret? toujours est-il qu'il résolut d'offrir Vincent à l'Église, de le lui consacrer. Qui sait d'ailleurs s'il n'y eut pas là aussi, de sa part, l'accomplissement d'un vœu, fait à cette époque d'hor-

reur dont l'Église avait eu tant à souffrir? En lui donnant ce qu'il possédait de plus cher, ce bon père et ce bon catholique n'obéissait-il pas alors à un double devoir?

Une pensée intéressée et que l'on ne saurait reprocher à sa sollicitude entrait également, ne craignons pas de le dire, dans ce dessein : assurer à son fils et à sa famille une vie moins précaire. Un de ses voisins et amis, de condition presque semblable à la sienne, n'était-il pas devenu prieur, ce qui lui avait permis d'apporter à ses parents, grâce au revenu de son bénéfice, une aide inespérée? Il en pourrait résulter, dans le même cas, pour Vincent et ses frères un avantage appréciable. « En quoi, comme l'ont, après coup, et sans grande perspicacité, affirmé tous ses biographes, il se trompait beaucoup. » Mais encore une fois, allez donc empêcher un pauvre cultivateur de rêver, en songeant à son fils exceptionnellement doué, une de ces brillantes fonctions auxquelles, même bien au-dessus du prieuré, il pouvait, selon son mérite, prétendre dans l'Église et aussi dans l'État? Pour procurer aux jeunes gens l'enseignement nécessaire, on n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix. Un grand nombre d'universités et de maisons spéciales s'en acquittaient au mieux. Malgré la rigueur de l'époque, il ne manquait pas de couvents épargnés par l'orage ou rouverts après lui, et fournis des maîtres les plus distingués, les plus propres à l'éducation supérieure des jeunes gens, quand ils avaient reçu auparavant celle de l'école paroissiale. Dans la région, le collège des Jésuites était surtout celui des classes élevées, tandis que les autres, les plus modestes, s'adressaient aux Minimes et aux Cordeliers. Ce fut chez ces derniers que Depaul résolut de placer son fils.

Cette entrée au couvent de Dax que le père avait choisi, nous pourrions la mentionner d'une simple ligne et passer outre. Arrêtons-nous y cependant. Elle marque dans la vie de Vincent, bien qu'il n'ait pu s'en rendre compte que plus tard, une date importante. Elle est si riche d'émotions, uniques dans leur délicatesse, que nous ne consentons pas à nous en détourner. Comment se désintéresser en effet du rare et sympathique enfant et ne pas vouloir essayer de se mettre dans son état d'esprit à cette heure où la voix du père lui signifia la grande nouvelle? S'y attendait-il? L'avait-il souhaitée? Peu importe. Elle eut à ses yeux, même s'il n'en fut pas surpris, le

caractère d'une annonciation. Elle correspondait évidemment à ses désirs en accord avec ceux d'En Haut.

ADIEUX A LA LANDE

Sans lui prêter une sensibilité molle, maladive et un peu profane, à la façon de la nôtre, nous ne pouvons croire cependant que les rêveries et les impressions de toute sorte qui l'envahirent alors ne furent pas, indépendamment de la joie, d'une mélancolie profonde. L'homme et l'enfant sont pareils, même à des siècles de distance. Quand un petit paysan quitte aujourd'hui sa famille, son toit rustique et les champs où il est né pour aller à la ville et y entrer au collège ou au séminaire, ou y pratiquer un libre métier, ce qu'il éprouve en ce passage diffère peu de ce que pouvait ressentir en semblable circonstance un pastoureau de Gascogne sous Henri III. Les mêmes pensées leur sont communes, naturelles. Ils ont des gestes identiques.

Depuis qu'il est averti, j'imagine Vincent en proie, pendant la dernière semaine qui lui reste à garder encore son troupeau, à une méditation douloureuse et douce qui l'accompagne partout. Il a déjà cessé d'être berger, il a déjà renoncé à la terre, ses moutons ont déjà cessé de lui appartenir et pourtant il les aime encore et il les regrette comme s'il ne les avait plus, quoiqu'ils soient toujours là, broutant selon leur habitude, ainsi que pour l'éternité. Il refait successivement en leur compagnie la lande, les bois, la forêt, l'oratoire du chêne, tous les endroits où il les a menés, où bientôt, à sa place, un autre les mènera ; le chien, tour à tour plus tendre ou boudeur, sait à quoi s'en tenir et va de travers tête basse; le nombre des jours, tantôt si longs, tantôt si courts, diminue cependant. Plus que deux. Voici le dernier.

C'est demain que Vincent doit partir. Il reste ce soir-là dehors plus tard, usant jusqu'au bout le crépuscule. Alors à la première étoile, il se lève, il rentre. Mais avant, pendant qu'il est seul encore, il dit adieu, dans la pieuse obscurité, un très simple, un très paisible adieu à ses bêtes indifférentes. Il n'y en a pas beaucoup. Sept à huit. C'est vite fait. Il les caresse. Il enfonce ses mains, comme s'y plaisait l'enfant Jésus, dans l'épaisseur de leur toison. La clochette qui tinte à leur cou lui

semble avoir dans l'ombre un son plus joli que jamais. Et puis, il parle à son chien qui le comprend et le lui montre; il lui recommande les moutons, la grosse brebis paresseuse et l'agneau folâtre. Le chien dit oui. A présent, on approche de la maison. Il s'arrête pour embrasser sur son front brûlant le fidèle ami de sa vieille enfance, avec lequel il a tant marché, couru, fait de la poussière et chanté, joué, barboté dans l'Adour, et mangé, bu, dormi et prié, et qui a été si souvent aussi, — que Dieu pardonne cet aveu ! — le consolateur de ses longs ennuis.

Mais assez s'attendrir. Plein de sagesse, il rentre à la maison où son retour était guetté. Il ne paraît pas soucieux. Ses parents le sont plus que lui. La soirée se déroule en s'appliquant à ressembler aux autres. Sur son dur petit lit qui sent l'étable, il s'étend pour la dernière nuit de crèche et de famille, et s'y endort. Calme sommeil comme une eau bleue qui coule. Éveillé tout seul de grand matin, il s'habille en hâte. Mais quoique ses vêtements soient les mêmes, il n'est pourtant plus, lui, le même qu'hier. L'écolier renvoie le berger. Plus de besace et de houlette. Elles sont là, pendues au clou où elles resteront... Dieu sait combien de temps ! Vite ! Allons ! L'heure est venue ! Les grands bras de tous, les baisers de la mère. Aucune larme. « Il n'est pas bien à plaindre, mon Dieu ! Dirait-on pas qu'il s'en va au bout du monde, chez les Turcs ou même à Paris ! Mais non, c'est tout à côté, à Dax, au couvent de ces bons Cordeliers; deux petites lieues, une promenade. On ira le voir et il viendra aussi, de temps en temps, à Noël, à Pâques. En route ! » Mais à côté, quel tapage ! Ah ! c'est le chien qui aboie et gratte « pour suivre » et qu'on a enfermé, parce qu'après, on le connaît, on ne pourrait plus le ramener. Il voudrait, lui aussi, entrer au couvent. » Les moutons bêlent. C'est la plus mauvaise minute.

Enfin, Vincent s'éloigne avec son père. Ils disparaissent dans la campagne où le soleil se lève.

Le reste est simple et se devine. L'arrivée au collège. Des arcades de cloître. Le petit « nouveau », remis par le vieillard à un de ses futurs maîtres, peut-être même au Supérieur. Une bonne main posée sur le front de l'enfant ou lui tapotant la joue... cela très bref, car le principal, — entendons les conditions, — soixante livres par an, et c'est lourd ! a été réglé à l'avance... et voici Vincent, l'élève Depaul, parti pour être

homme d'église, et devenir, dans la folle pensée paternelle, si jamais Dieu veut bien l'exaucer, *prieur* au fond de quelque beau cloître tranquille, comme ce voisin qui, lui aussi, vous vous souvenez? fut d'abord paysan... Quel rêve !

LES CORDELIERS

On sait d'où venaient ces Cordeliers. Relevant des Frères mineurs institués par François d'Assise, au XIIIe siècle, ils avaient commencé, vêtus d'un sac de bure et ceints d'une corde, — une vraie corde avec deux gros nœuds, — par n'être qu'un ordre mendiant, ne vivant que d'aumônes. Plus tard seulement ils obtinrent le droit d'enseigner et ils y acquirent aussitôt, surtout dans la philosophie et la théologie, une réputation égale à celle des Dominicains que l'on ne croyait pas cependant pouvoir être dépassée. Comment alors n'être pas ému de voir, par un rapprochement bien significatif, ce petit Vincent qui devait, pendant sa longue vie, se montrer un modèle de pauvreté, d'humilité et de charité toutes franciscaines, être conduit justement, pour en faire l'apprentissage, chez les fils du pauvre des pauvres, du *Poverello*? Où eût-il trouvé une préparation meilleure à la carrière dans laquelle il entrait, les yeux fermés encore? Où eût-il reçu un enseignement plus conforme à l'esprit de sacrifice qui en serait la règle?

Mais il fallait d'abord travailler. Presque tout à apprendre. Comme ceux de son âge et de sa condition, il n'avait guère jusqu'ici parlé avec les siens qu'un patois courant, dérivé du bas-latin. La grammaire et le français, les lettres, l'histoire, — l'ancienne et la religieuse, — et la géographie, et aussi les sciences selon le programme et dans les limites où ces jeunes cerveaux pouvaient s'y appliquer, furent l'objet de ses études. Il fit rapidement de tels progrès qu'il étonna ses professeurs par sa remarquable intelligence et l'ensemble de ses dons. Tout avec lui, et comme grâce à lui, se faisait clair, facile, harmonieux. On eût dit, par moments, à tel point éclataient sa compréhension des choses et les justes aperçus qu'elles lui suggéraient, que c'était lui le maître, et d'ailleurs, sans qu'il le cherchât, il en avait pris très vite sur ses camarades, l'ascendant, par la seule force de son savoir et de sa douceur autant que de ses vertus. Car chez ce merveilleux enfant la modestie croissait en proportion

de la science. Plus grandissait et se manifestait sa valeur, plus il s'appliquait à la réduire, à la cacher. Il ignorait l'orgueil. Sa piété consolidait ses mérites et les rehaussait comme une couronne. Il était l'exemple et la gloire de la maison. « Voyez Vincent, imitez-le! » répétaient à ses condisciples les maîtres. Telle, au bout de quatre ans, rayonnait sa perfection qu'on arrivait autour de lui à en être un peu effrayé. « Qu'est-ce qu'on en fera? se disaient les bons moines. Faudra-t-il donc que, comme nous, il demeure toute sa vie dans un collège, y pratiquant un devoir limité, sans qu'il lui soit possible de donner et d'étendre, jusqu'où elle est digne d'aller, sa splendide mesure? Est-ce là son avenir? Quel dommage! »

Une occasion se présenta d'alléger leur inquiétude et de répondre à leur vœux.

M. DE COMMET

M. de Commet, célèbre avocat en la cour présidiale de Dax et juge en même temps de la paroisse de Pouy, ce qui l'avait mis en rapport avec les Depaul, cherchait un précepteur pour ses deux jeunes fils. Entendant les pères Cordeliers faire partout un chaleureux éloge de l'élève dont ils étaient si fiers, il proposa à celui-ci, arrivé d'ailleurs à la fin de ses premières études, d'entrer chez lui pour y instruire ses enfants. Cette offre aussi honorable qu'utile ne pouvait manquer de plaire à Vincent. Il l'accepta comme un bienfait et le bienfait dura cinq ans pendant lesquels, traité à l'égal d'un fils par l'avocat et d'un ami par tous, il put, commençant les études des deux écoliers, poursuivre encore les siennes, car il n'était jamais las d'apprendre et de chercher en tout le mieux, qu'il atteignait en se désespérant de ne pas l'obtenir.

On le voit ainsi choyé, écouté, respecté, considéré, — parfois un peu trop, à sa gêne, — dans cette sage et vieille famille de magistrature et de noblesse estimacle, quoique petite, comme il s'en trouvait tant alors fixées au cœur de nos provinces qu'elles *boisaient* et empêchaient de se disloquer, à la façon des racines profondes qui retiennent sur les pentes les terres prêtes à glisser et les unissent, les rattachent les unes aux autres dans l'étendue des plaines. Et ces familles résidaient dans des maisons héritées, bien construites, bien couvertes, bien closes,

solides, maisons de travail et de repos, de silence et de paix, et de joies tranquilles. Foyers de bonnes mœurs et de bonnes manières où se perpétuaient la politesse, la discrétion, la patience, l'indulgence, les égards, toutes les formes de courtoisie et de bonté qui, atténuant les défauts, contribuent à la quiétude, et maisons excellemment tenues où sans luxe vain, mais dans la plus ferme économie, on vivait cependant aussi bien que l'on pensait.

Obligé, en se refusant d'y prendre en soi plaisir, de subir cette aisance, Vincent, avec son esprit pratique et curieux, ne pouvait néanmoins se défendre d'en observer les conditions, la méthode et les si heureux résultats. Aussi est-il permis de penser que ce fut là, dans le spectacle quotidien et à l'usage comme au profit personnels de ce bien-être sagement réglé et discipliné, qu'il dut d'acquérir les premières notions d'ordre intérieur, d'économie, de parfaite conduite dans les affaires qui lui furent plus tard précieuses quand il commença de dresser le plan de ses fondations. Les Cordeliers, la maison Commet lui inspirèrent, chacun dans son genre, le même esprit de communauté.

PARA ZARAGOZA

Quatre ans au collège, cinq chez le juge de Pouy, neuf depuis qu'il a dit adieu à la lande. A présent le fils de Guillaume Depaul en a vingt et un. C'est un jeune homme. Lui! un jeune homme! On a vraiment de la peine à s'imaginer qu'il le fut, tant est différente l'image, on pourrait dire la seule, — qui l'ait popularisé et qui l'immortalise, celle d'un vieillard tassé, au poil blanc et rude, au gros nez, et qui, sous la coupole d'un vaste front, vous regarde, avec des yeux fins et un angélique sourire... Et pourtant, à cette époque, il dut être un robuste gars brun, coloré, aux fermes pommettes, à la lèvre rouge, à mâchoire de volonté bien garnie de toutes les dents qu'il devait perdre de bonne heure en y gagnant une expression de mansuétude plus grande.

Mais sa piété, plus âgée que lui, le devançant, et l'entraînant, indiquait à tous de jour en jour qu'il était fait pour Dieu. On le lui dit. Il s'en doutait déjà. Il fallut pourtant l'en convaincre, et alors il l'accepta, avec ardeur et sans présomption, malgré

tout craintif à l'idée de ne pouvoir réaliser les espérances, déraisonnables à ses yeux, que formaient sur son avenir et proclamaient ses maîtres. Et puis, l'engagement pris, il le tient. Le 20 décembre 1596, il reçoit la tonsure et les ordres mineurs... la tonsure, alors pratiquée à plein, dans ses cheveux épais et qui, plus tard, bien élargie quand ceux-ci seront tombés au ciseau des ans, luira sous la calotte noire comme une auréole cachée... le froc, dont la rudesse l'anime, plus douce à sa peau que ses anciens habits de berger; et c'est avec entrain qu'il serre à sa taille la corde neuve qui à la longue lui creusera un sillon dans les reins.

Cela se passe, non à Dax, mais à l'église collégiale de Bidachen, près de Bayonne. Aussitôt soldat de l'Église il décide, pour s'y consacrer exclusivement, de quitter sa famille et même son pays. Au fond, c'était, dans son esprit, chose déjà faite.

Où va-t-il aller? Il ne le sait pas. Mais il est vif à le chercher. Tous les chemins menant au bien sont bons. Ce qu'il veut en premier, c'est prendre celui qui pourrait le conduire, le plus vite et le mieux, à la théologie dans les leçons de laquelle il sent la nécessité de se perfectionner, de se cuirasser et de s'armer avant tous les combats.

Rempli de ce dessein, Saragosse le tente, et puis l'attire tout entier. La distance? Pour sérieuse qu'elle soit, elle ne l'effraie pas. Serait-elle plus grande encore, il la franchirait. Sur cette idée de Saragosse où il se plait à voir un signe, il vend une paire de bœufs et ainsi muni, plus riche qu'au temps des trente sous, il part. A pied, bien entendu.

Toute sa vie d'ailleurs, son œuvre immense d'apostolat, de secours et d'aumônes, ses lieues et ses lieues de charité il les fera, autant que possible, à pied, à même la poussière, estimant que c'est surtout ainsi que l'on peut d'abord aller le plus vite, et puis s'arrêter, chaque fois qu'il le faut, et se pencher, interroger, écouter, répondre... et ramasser, soutenir, prendre par le bras, porter... et donner à manger, à boire... et consoler de tout près, plus favorablement que du haut d'une selle ou de la fenêtre d'un coche. Il a compris qu'il n'est pas bon, si bien courbé que vous puissiez être à les secourir, que le pauvre et l'infirme aient le visage à hauteur de votre étrier. Jésus d'ailleurs n'est jamais monté à cheval. C'est qu'il ne l'a pas voulu. Non. L'âne simplement, et encore un petit! sur lequel on

touchait presque terre, lui a suffi. Pour tout. Pour l'étable, la fuite en Égypte et la triomphale entrée à Jérusalem.



... Et donc à pied, Vincent, par les formidables Pyrénées, par ses sentiers brûlants et pierreux, s'achemine. D'où il partait, sa route directe était Saint-Palais, Mauléon, les gorges de Roncevaux, pour gagner Pampelune en Navarre, et de là, après d'autres régions, escarpées encore, atteindre les vastes et infécondes plaines de l'Aragon. Il est probable que ce fut celle-là qu'il prit. Mais à le supposer, ce trajet, quoique le plus court, dut être cependant très long et très pénible. Combien de fois aux muletiers, aux pèlerins, aux gens de la montagne et du val, ne demanda-t-il pas : « Para Zaragoza ? »

Enfin il traverse l'Èbre. Il en admire la limpidité. Le voici dans les faubourgs. Premiers moments d'émotion physique et historique aussi. Les nuées de souvenirs que le barbare moyen âge a cloués et laissés en ce noble et hautain pays, assaillent sa pensée. Il écoute, en se croyant au bord d'un gave, le rude accent cadencé de l'aragonais. Les rouges bandeaux tordus autour des têtes ainsi que des turbans, les couvertures jetées sur l'épaule, et tombant en plis de froc jusqu'aux sandales monacales, les ceintures, bourrées de croix et de couteaux, l'or des haillons, des bijoux, des drapeaux, des bannières, les rues sombres et tortueuses, où chaque maison montre collés à ses grilles des visages qui ne sourient pas, tout le fanatisme prêt à éclater que l'on respire où qu'on aille, occupe et retient notre jeune prêtre. Il se jette dans la ville. Au couchant du soleil, il monte à la Tour Neuve. Il embrasse de là, du regard, les clochers, les dômes, la verdure noire des promenades, et l'Université qu'il parvient à situer dans la confusion des toits. Et puis, les jours suivants, sa fièvre tombe. Il se sent tout à coup seul et dépaysé, perdu. Après la douceur des pâtis, après la vie calme et familiale de Pouy et de Dax, le brusque changement ! Que de tumulte et de vain tapage, étouffant de si beaux silences ! L'Espagne, sans doute, avant qu'il y entrât, l'avait déjà averti en voisine. Il s'attendait à toutes ses rudesses. Aussi n'est-ce pas de cette fougue extérieure qui lui est propre et de cette irritabilité toujours prompte à dégaîner qu'il éprouve à présent une si pénible surprise, mais bien de la manière

imprévue et brutale dont se comprenaient à l'Université les études théologiques. Là où il se figurait trouver gravité, réflexion, recueillement, sagesse, et respect de la pensée d'autrui, courtoisie attentive jusque dans la controverse, il tombait dans une mêlée d'âpres discours dégénérant en disputes où les cris couvraient les paroles, d'où la raison était chassée comme à coups de fouet, où la violence éclatait dans les mots et même dans le geste y ajoutant l'odieux de la menace. Pour un peu les professeurs, divisés entre eux, en fussent venus à propos « de la science moyenne » et « des décrets prédéterminants » aux mains et aux cheveux. On argumentait en se montrant le poing.

Pris d'horreur et de dégoût, Vincent vit qu'il s'était trompé, que là n'était pas son école. Cependant, s'il avait fermé ses livres pour n'obéir qu'aux leçons de son cœur, il fût resté quand même en ce pays où, à défaut de l'enseignement spirituel désiré, il se voyait au moins bien placé pour étudier à fond les problèmes de la misère, d'une misère dont il ne se faisait jusqu'ici aucune idée, qu'il avait l'impression de découvrir.

Déjà l'Espagne était en effet, et depuis toujours, le royaume de grande pauvreté et pouillerie, de souffrance horrible où s'étalaient, — au fer rouge du soleil et sous les résilles des mouches, — des plaies et des hideurs dont le bon Cordelier, confondu, s'affligeait. Mais, doué d'un esprit de méthode auquel il asservissait tous ses actes, il sut, quoi qu'il lui en coûtât, ajourner sa pitié. « Oui. Pourquoi était-il, de si loin, venu en Aragon, à ce Saragosse? Pour y secourir des indigents ? y soigner des malades? Non. Pour exceller en théologie, se perfectionner, dans la doctrine religieuse, sur les choses divines. Voilà quel était le but de son voyage, sa première *mission*. La charité, le don de soi viendraient plus tard et les pauvres n'y perdraient rien. Mais, d'abord, finir ce qu'on a commencé. »

Cette rigueur de conduite, Vincent toujours se l'infligea, comme une *discipline* morale. Toujours il fut, sans regarder au lendemain, *l'homme de la journée*. Journalier de sa tâche, il aurait pu prendre pour devise : « Je fais ma journée. » On le verra. C'est le saint le plus ferme et le plus accompli de l'*Age quod agis*. Qu'avait-il besoin, d'ailleurs, — il s'en aperçoit à présent, — d'aller chercher à l'étranger des vérités que son pays libéralement, cordialement, lui offrait à portée de la main? Et

le voici rendu à Toulouse où il se retrempe dans une atmosphère appropriée à ses désirs, où, au bout de sept ans de travail, il obtiendra le diplôme de bachelier, peut-être même, selon quelques-uns, celui de docteur.

Mais l'argent de la paire de bœufs est vite parti à Saragosse; celui que de temps à autre il reçoit de son père âgé, malade, et qui se prive, ne lui permet pas de parer aux exigences de la vie. Il donne donc des leçons. Les élèves affluent; et il peut, désormais, si bien se suffire à lui-même, qu'il renonce aux avantages que son père en mourant avait tenu à lui faire en vertu de son droit d'aînesse. Ayant ainsi, vis-à-vis de sa mère et de ses frères, allégé sa conscience et rempli plus que son devoir, libre en tout, maître avéré, il n'a plus qu'à passer le suprême examen. C'est en 1600, le 13 de septembre, qu'il est ordonné prêtre.

UN PRÊTRE EST AUSSI UN PÂTRE

On n'a jamais été fixé sur le jour et le lieu où il dit sa première messe. Il semble que, par une exquise pudeur, il ait voulu qu'on l'ignorât. Pour être le plus près de Dieu, il écarte les hommes. Il se cache au sein de la nature, dans cette solitude où le ciel lui avait ouvert et fait lever les yeux. Et puis, « on lui a ouï dire, nous rapporte Abelly, qu'à l'idée du divin mystère il était saisi de terreur *au point qu'il en tremblait*, et que, n'ayant pas le courage de célébrer sa messe publiquement, il choisit plutôt de la dire dans une chapelle retirée ».

Pensa-t-il alors à le faire au pays natal, dans les ruines de Notre-Dame de Buglose? ou sous la voûte du vieux chêne, au creux duquel il avait autrefois dressé un oratoire? Sans doute. Cependant, malgré l'unique douceur qu'ils évoquaient en lui, ces autels naïfs de son enfance étaient tout de même trop pauvres pour l'acte capital dont la grandeur l'étourdissait. Mais, près de Bazet, s'élevait, — si l'on ose dire en parlant d'un aussi humble sanctuaire, — une petite chapelle isolée, Notre-Dame de Grâce. Elle était d'accès difficile, au sommet d'une montagne et tapie, comme prosternée, au milieu des bois qui la recouvraient. Cet éloignement à cette hauteur ne pouvait que plaire à Vincent de Paul.

C'est là, si l'on en croit la tradition, qu'il offrit pour la

première fois, de la façon qu'il voulait, le saint sacrifice, en n'ayant, pour l'assister, qu'un prêtre et un servant dont il pouvait même oublier la présence. Pas de monde, en dehors de Dieu qui pour lui était le Monde!

Accompagnons-le maintenant de loin tandis qu'il descend le sentier, que l'on montre encore et qu'il avait si souvent gravi pour aller à cette chapelle de Notre-Dame de Grâce. Il s'agit d'en prendre, après celui-là, un autre plus large et plus étendu, le Grand Chemin tracé pour sa destinée.

Ici, dès le début de cette existence inouïe où le romanesque, du choix le plus pur, abonde et se joue avec une espèce de prédilection, se place un incident resté mystérieux, qui n'a l'air de rien et que pourtant on aurait tort de ne pas relever, parce qu'il montre la réserve admirable et même excessive, du religieux à propos de sa personne en même temps que sa modestie et sa répugnance aux honneurs.

Il dut aller de Toulouse à Bordeaux. Pourquoi? « Pour une affaire, se borne-t-il à dire en une lettre prudente, qui requérait une grande dépense et qu'il eût été téméraire à lui de déclarer. » Mais, de certains propos échappés à un de ses amis, M. de Saint-Martin, on a déduit que ce voyage avait eu pour objet une entrevue avec le duc d'Épernon ayant appelé Vincent (auriez-vous deviné cela?) pour lui offrir un évêché! Évêque! Lui! Déjà! C'est inouï! Quelle joie, quelle fierté, s'il eût vécu encore, en aurait ressenties son père, le vieux Landais dont les rêves n'étaient jamais allés au delà de le voir prieur!... Évêque!...

Et cependant la chose en resta là.

Sans chercher pour quelle raison, il est facile de conjecturer que seul, le refus de celui à qui elle était proposée la fit échouer. Non. Il était, heureusement, écrit d'avance au Grand Livre de Sainteté, qu'on ne dirait jamais Monseigneur à *Monsieur* Vincent, qu'il ne porterait jamais la robe violette ni la pourpre cardinalice, auxquelles cependant tout lui eût donné droit. Des bas de soie, et de couleur? à lui? Allons donc! Des bas de laine grise. Pour crosse, un bâton, après la houlette. Au lieu de mitre et de chapeau rouge à glands, une calotte pas plus grande qu'une écuelle et qu'on eût dite taillée dans un ancien béret; et toute sa vie, sur sa maigre échine, en soutane, en ceinture, en manteau, en tout et pour tout, du noir, rien que du noir,

le drap noir usé et râpé sous lequel il devra peiner, marcher et suer par tous les temps, sous tous les cieux et boiter, souffler, vieillir et mourir, fagoté de noir comme un sacristain.

Il semble qu'à partir de ce moment où il pensait mener une vie sédentaire, il fut convaincu d'avoir à y renoncer. On dirait que la Providence, à dessein, veut tout de suite le préparer aux déplacements, « l'entraîner » pour les aventures.

LE BEAU VOYAGE

A peine est-il de retour à Toulouse qu'une succession inespérée, et à ses yeux peut-être inopportune, l'oblige à se rendre à Marseille. Par bonheur, ce n'est pas encore trop loin. Il y arrive donc, armé de cette sérénité qu'il apporte à l'inévitable. Aussi tout va bien. Désintéressé comme à son habitude, il a vite fait d'en avoir fini avec les gens de loi. Il s'apprêtait au retour, et par terre, comme il était venu, quand une personne dont il avait fait, pendant son séjour, la connaissance à l'hôtel où il était descendu, le presse de prendre plutôt avec lui la voie de mer, jusqu'à Narbonne. Ah! l'on aimerait, j'en suis sûr, connaître le nom de cet hôtel qui n'était peut-être qu'une simple auberge ayant vue sur le port. Mais on serait encore plus content de savoir comment se nommait ce personnage inattendu. « Un gentilhomme du Languedoc », Vincent n'en dit pas davantage. On peut tenter de se le figurer. Bon cadet de Gascogne, eût-il beau déjà être poivre et sel, il est engageant, gai, sûr de soi, loquace et persuasif. Juillet flambe. Un ciel bleu. Du soleil. Jolie mer. Joie et chaleur qui rayonnent partout. « Temps merveilleux pour naviguer, mon Père ! Et que d'avantages! Plaisir plus vif, dépense moindre. Et trajet si court ! Un éclair ! Le jour même on touche Narbonne. » Je l'entends, avec cet accent du Midi qui pimente ses mots. Poli et même amusé, Vincent, pour lui faire plaisir, accepte et qui sait si « le gentilhomme du Languedoc » alors ne l'embrasse pas, comme un vieil ami ?

Cette agréable traversée demandant à peine un jour devait laisser à ses voyageurs et, en particulier, à celui qui nous est cher, de si profonds souvenirs qu'il éprouva le besoin d'en relater et d'en envoyer le récit détaillé à M. de Commet son ancien protecteur, mais seulement deux ans plus tard.

— Pourquoi si longtemps après?

Émouvante de grâce et de grandeur naïve, sa lettre va, mieux que tout, nous le dire et l'expliquer. On n'en saurait retrancher une ligne. En corriger même l'orthographe attenterait à sa beauté :

« Estant sur le point de partir par terre, je fus persuadé par un gentilhomme, avec qui j'estois logé, de m'embarquer avec luy jusques à Narbonne, veu la faveur du temps qui estoit, ce que je fis pour plus tôt y estre et pour espargner, ou pour mieux dire, n'y jamais estre et tout perdre. Le vent nous feust aussi favorable qu'il faloyt pour nous rendre à Narbonne qui estoyt faire cinquante lieues, si Dieu n'eust permis que trois brigantins turcs qui coustoyoient le goulfe de Léon pour atraper les barques qui venoyent de Beaucaire, où il y avoyt foire que l'on estime estre des plus belles de la chrestienté, ne nous eussent donnez la chasse et attaquez si vivement que, deux ou trois des nostres estant tuez et tout le reste blessés, et mesme moy qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, n'eussions été contrainstz de nous rendre à ces felons et pires que tigres. Les premiers esclats de la rage desquelz furent de hacher nostre pilote en cent mile pièces, pour avoir perdeu un des principalz des leurs, outre quatre ou cinq forsatz que les nostres leur tuèrent. Ce faict, nous enchainerent, après nous avoir grossierement pansez, poursuivirent leur poincte faisant mille voleries, donnant néanmoingt liberté à ceux qui se rendoyent sans combattre, après les avoir volez; et enfin, chargez de marchandises au bout de sept ou huict jours prindrent la route de Barbarie, tanière et spélonque de voleurs sans adveu du Grand Turcq où, estant arrivez, ils nous exposèrent en vente avec procès-verbal de notre capture, qu'ils disoyent avoir esté faicte dans un navire espagnol, parce que, sans ce mensonge, nous aurions esté délivrez par le consul que le Roy tient de là pour rendre libre le commerce aux François.

« Leur procedeure à notre vente feust qu'après qu'ils nous eurent despouillez tout nudz ils nous baillèrent à chascun une paire de brayes, un hocqueton de lin avec une bonete, nous promenèrent par la ville de Thunis où ils estoyent venus pour nous vendre. Nous ayant faict faire cinq à six tours par la ville la chaîne au col ils nous ramenèrent au bateau afin que les marchands vinsent voir qui pouvoyt manger et qui non,

pour montrer que nos playes n'estoyent point mortelles. Ce fait, nous ramenèrent à la place où les marchands nous venaient visiter tout de même que l'on faict à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour visiter nos dents, palpant nos costes, sondant nos playes et nous faisant cheminer le pas, troter et courir, puis tenir des fardeaux et puis luter pour voir la force d'un chacun, et mille autres sortes de brutalitez.

« Je feus vendu à un pescheur qui feut contrainct se deffaire bientôt de moy pour n'avoir rien de si contraire que la mer, et depuis, par le pescheur à un vieillard, médecin spagirique, souverain tireur de quintessences, homme fort humain et traictable, lequel, à ce qu'il me disoyt, avoyt travaillé cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale; et en vain quant à la pierre mais fort savant à autres sortes de transmutation des métaux. En foy de quoi je luy ay souvent veu fondre autant d'or que d'argent ensemble, le metre en petites lamines, et puis un autre de poudre, dans un creuset ou vase à fondre des orfèvres, le tenir au feu vingt-quatre heures, puis l'ouvrir et trouver l'argent être deveneu or, et plus souvent encore congeler ou fixer l'argent vif en fin argent qu'il vendoyt pour donner aux pauvres. Mon occupation estoyt de tenir le feu à dix ou douze fourneaux, en quoy, Dieu mercy, je n'avois plus de peine que de plaisir. Il m'aimoyt fort, et se plaisoyt fort de me discourir de l'alchimie et plus de sa loy à laquelle il faisoyt tous ses efforts de m'atirer, me prometant force richesses et tout son sçavoir. Dieu opéra toujours en moy une croyance de délivrance par les assidues prières que je lui faisoys et à la Vierge Marie par la seule intercession de laquelle je croy fermement avoir esté délivré.

« Je feus donc, avec ce vieillard, depuis le mois de septembre 1605 jusques au mois d'aoust prochain qu'il fust pris et mené au grand Sultan pour travailler pour luy, mais en vain, car il mourut de regrets par les chemins.

« Il me laissa à son neveu, vrai anthropomorphite, qui me revendit tout après la mort de son oncle, parce qu'il ouyt dire comme M. de Breve, ambassadeur pour le Roy en Turquie, venoyt aux bonnes et expresses patentes du grand Turcq pour recouvrer les esclaves chrestiens.

« Un renégat de Nice en Savoye, ennemy de nature, m'acheta

et m'emmena en son « temat », ainsi s'appelle le bien que l'on tient comme metayer du Grand Seigneur : car le peuple n'a rien; tout est au Sultan. Le « temat » de cestuy-cy estoyt dans la montagne où le pays est extrèmement chaud et désert. L'une des trois fames qu'il avoyt comme grecque chrétienne mais schismatique, avoyt un bel esprit et m'affectyonnoyt fort, et plus à la fin une, naturellement turque, qui servit d'instrument à l'immense miséricorde de Dieu pour retirer son mari de l'apostasie, le remettre au giron de l'Église et me délivrer de son esclavage. Curieuse qu'elle estoyt de sçavoir nostre façon de vivre, elle me venoyt voir tous les jours aux champs où je fossioys, et après tout, me commanda de chanter louanges à mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babilone me fist commencer avec la larme à l'œil le psaume *Super flumina Babilonis* et puis le *Salve Regina* et plusieurs autres choses, en quoi elle prinst autant de plaisir que la merveille en feust grande. Elle ne manqua point de dire à son mari le soir qu'il avoyt heu tort de quiter sa religion qu'elle estimoyt extrèmement bonne, pour un récit que je luy avoys faict de nostre Dieu et quelques louanges que je luys avoys chanté en sa présence, en quoy, disoyt-elle, elle avait heu un si divin plaisir, qu'elle ne croyoyt poinct que le paradis de ses pères et celuy qu'elle esperoyt un jour fust si glorieux ni accompagné de tant de joye que le plaisir qu'elle avoyst pendant que je louais mon Dieu, concluant qu'il y avoyt quelque merveille. Cestre autre Caïphe ou asnesse de Balaam fict, par ses discours, que son mari me dit le lendemain qu'il ne tenoyt qu'à commodité que nous ne nous sauvissions en France; mais qu'il y donneroyt tel remède, dans peu de temps, que Dieu y seroyt loué.

» Ce peu de jours furent dix mois qu'il m'entretint dans ces vaines mais à la fin exécutées espérances, au bout desquelles nous nous sauvâmes avec un petit esquif et nous rendismes le vingt huitième de juing à Aiguesmortes et tôt après en Avignon où monseigneur le vice-légat receut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au gosier, dans l'église Saint Pierre, à l'honneur de Dieu et édification des spectateurs. Mondict seigneur nous a reteneu tous deux pour nous mener à Rome où il s'en va tout aussitôt que son successeur, à la Triene (terme de trois ans), qu'il acheva le jour de Saint Jehan,

sera venu. Il a promis au pénitent de le faire entrer à l'austère couvent des *Fate ben fratelli* où il s'est voué, et, à moy, de me faire pourvoir de quelque bon bénéfice. »

En vérité, comment, après la lecture de cette étonnante et délicieuse lettre, n'être pas forcé de la reprendre pour y cueillir et en faire respirer fleur à fleur toute la modestie, la simplicité, la mesure et la splendeur suave ? Et aussi la résignation, la grâce, parfois même la fine malice ? Elle est de la bonne langue, aromatique et française de Montaigne. On y respire, plus d'un siècle à l'avance, dans certaines phrases comme celle-ci : « *le peuple n'a rien, tout est au Sultan,* » un parfum de *Lettres persanes* : et tout ce micmac de gentilhomme du Languedoc, de brigantins, d'alchimiste, de renégat, d'esclavage et de conversion, ne serait-il pas, s'il n'était qu'inventé, prétexte à la plus amusante et irrévérente turquerie dans le goût de Voltaire ?

Mais il n'est pas question de jolies histoires à rire, ni de contes des Mille et une nuits. Nous sommes plus haut qu'avec Aladin. La lampe qui nous éclaire ici est véritablement la seule à être « merveilleuse » et qui ne s'éteindra pas. Il s'agit de vertus et de celles de Vincent, belles parmi les plus rares. Or sa lettre les contient toutes et les dégage à vous frapper. Elle est la préface de son œuvre et de ses travaux futurs. On y voit l'apprentissage nécessaire aux entreprises de sa charité. Son apostolat s'y indique et s'y ouvre dans l'étendue de ses perspectives. Au cours de cette longue épreuve où il dut accepter la servitude et ses souffrances, être blessé, enchaîné, vendu, revendu, passer du terrible feu des fours à celui du soleil sous lequel il lui fallait pourtant creuser la terre et porter des fardeaux, et puiser encore, en son épuisement, la force de chanter pour la femme du maître !... C'est à cette école de *sa* douleur méprisée et oubliée, qu'il connut et voulut sentir *la* douleur humaine et conçut de la soulager. *Son* esclavage le tourna, le pencha vers *les* esclaves, tous *les* esclaves, ceux des villes et ceux des déserts. Le jour où, pour la première fois, lui apparurent plus tard les forçats, il ne les découvrit point, il se rappela : « J'en ai été un ». Et comme il avait eu au col et à ses pieds les fers et qu'il en savait la morsure et le poids, il se fit le protecteur et l'ami des galériens et avec eux, de ces Turcs « pires que tigres » qui lui avaient pourtant donné la chasse

en mer, en ce beau jour de juillet que lui, pacifique et joyeux, il voguait vers Narbonne !

Allons au plus profond encore de ces feuillets écrits en un style si sobre, et où sont entassés tant d'événements. Chaque ligne nous y réserve une surprise, une admiration. Nous en restons émerveillés. Pas de révolte ni de plainte. Vincent ne perd jamais confiance. Il s'incline devant son sort, sans que celui-ci l'abatte. Il le salue même en Dieu « *qui a permis* que ces trois brigantins du diable lui fissent la poursuite ! S'il parle de soi, c'est le moins possible, et qu'il ne peut faire autrement ; et encore il y glisse avec une pudeur où il introduit de la gaîté :... « *et mesme moy qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie.* » Pour risquer cet aveu, qu'il se fait petit ! Ne dirait-on pas qu'il s'excuse de sa flèche, qu'il demande pardon de l'avoir reçue ?

Pas n'est besoin non plus d'un grand appel à l'imagination pour se représenter que cette scène de l'attaque en mer dut être une chose horrible. Un carnage. Il y a des deux côtés des blessés et des morts. Le pilote est haché. Les bateaux sont inondés de sang, les pieds nus y clapotent. L'eau, de bleue qu'elle était, tout autour des carènes, est, à plusieurs toises, devenue rouge. Lui, cependant, n'essaie pas de peintures. Il raconte les faits posément, avec sagesse et grand souci de loyauté. S'il peut, sur quelques points, rendre hommage aux ennemis, quoiqu'ils agissent en bourreaux, il n'a garde d'y manquer... (... *donnant néanmoingt liberté à ceulx qui se rendoyent sans combattre*)... Il ne les injurie pas, il n'appelle pas sur eux la foudre divine. Quand ils lui mettent leurs doigts sales dans la bouche et qu'ils lui tordent la langue comme à un veau pour visiter ses dents ou les lui enfoncent dans les côtes pour le tâter, il n'a pas, à ce souvenir, un seul mot de rancune ni même de dégoût ; et quand, de ces doigts aux ongles de fauves, ils sondent ses plaies, les fouillent, les agrandissent, il ne crie pas. Aucune indignation de ces manières qu'il escamote et nomme tout bonnement « des brutalités ». Lorsqu'il dit que son premier maître, un pêcheur, fut contraint de se défaire de lui, *pour n'avoir rien de si contraire que la mer*, n'a-t-il pas vraiment, là encore, l'air de nous confesser que c'est bien sa faute à lui, le méchant qui ose se permettre d'avoir le cœur si peu marin ? Enfin dès qu'il peut trouver à sortir un petit compli-

ment à l'adresse de ceux dont il s'applique à être le serviteur docile, comme on sent qu'il en est heureux! Son médecin spagirique « souverain tireur de quintessences » lui inspire, malgré les douze fourneaux où, par frénésie de la pierre philosophale, il le fait se griller, des propos pleins d'égards, d'une touchante reconnaissance, et vis-à-vis de son dernier maître « le renégat de Nice en Savoye » il s'exprime, avant même de se douter qu'il aura la joie de le convertir, avec une grande modération. Entre cet homme « ennemy de nature et les trois fames qu'il avoyt » jugez pourtant combien à son âge, vingt-neuf ans, sa position offrait de difficultés! Cependant, il les surmonte à ce point, — ainsi qu'il ne craint pas de nous l'avouer dans la pureté de son cœur, — qu'il conquiert bientôt la sympathie de la grecque schismatique *laquelle avoyt un bel esprit et m'affectyonnoit fort*. Et, chose plus extraordinaire où le miracle éclate, il arrive à toucher *la turque*, l'autre femme, assez profondément pour que, convertie d'abord par lui en secret, elle obtienne ensuite de son mari qu'il rentre au giron de l'Église et se voue à la délivrance de l'homme admirable, dans lequel il ne voit plus à présent qu'un envoyé de Dieu digne d'être son maître au lieu de son esclave!

Ici nous gagnons le pathétique. La femme, poussée par une force irrésistible et venant un jour, voilée, — peut-être en se cachant, — rejoindre aux champs dévorés de soleil Vincent qui, tout seul, le front en sueur, s'acharne courbé sur sa bêche et, tandis qu'elle le regarde « fossoyier », n'a même pas l'air de s'apercevoir qu'elle est là; et puis, soudain, sur l'ordre de la néophyte atteinte par la grâce comme d'un coup de lance, et lui commandant *de chanter louanges à son Dieu*, Vincent qui alors lâche sa bêche et, les bras en croix, les joues baignées de larmes, entonne le *Super flumina* d'une voix qui tremble, avec cette turque déjà chrétienne étendue à ses pieds, qui sanglote aussi... Par-dessus tout cela le silence africain, l'azur éblouissant comme le manteau de Marie... les âmes presque libérées des corps, la terre qui disparait... quoi de plus beau?

Toujours Vincent retrouvera fixées en lui, pour sa vie et pour après sa vie, ces minutes surnaturelles.

HENRI LAVEDAN.

(*A suivre.*)

LA NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Peu à peu, vint une période d'accalmie. Mes tempêtes intérieures elles-mêmes s'apaisèrent, non faute d'aliment, mais parce que j'étais à bout de forces. Je ne dis pas que je m'adaptai : je ne me suis jamais adapté. Seulement, on se décida à me laisser tranquille. Comme je ne réagissais pas contre les brimades, le jeu n'était plus très drôle pour mes persécuteurs. Eugène Henry, lui, avait désarmé les siens en les comblant de chocolat. Et puis enfin l'attention fut détournée de nos personnes par l'arrivée d'un « nouveau », qui fut une véritable révolution pour toute la cour des moyens.

C'était un gars de la campagne d'environ quatorze ans, — ce qui est un grand âge pour un élève de quatrième, — trapu, membru, déjà formé comme un homme, la moustache naissante, agile en ses mouvements et fort comme un bœuf, un type d'une bestialité magnifique. Ce garçon, fils d'un gros cultivateur de la région, s'appelait Hulot, mais nous ne le connûmes guère que sous le nom de Paillasse. On lui avait donné ce sobriquet, qu'il garda jusqu'à sa sortie du lycée, parce qu'il y avait en lui du pitre et du lutteur de foire. Tant d'avantages réunis firent immédiatement de ce Hulot l'idole des multitudes.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1927.

Hache-Arthur en fut détrôné, passa au rang de simple lieutenant. C'est Paillasse qui devint le roi de la cour, qui fut le grand organisateur et le grand maître des jeux. Depuis, je découvris que ce gaillard redoutable était aussi poltron qu'il était bête. Sa carrure, ses muscles, ses poings et aussi sa faconde en imposaient. Et ainsi sa domination était acceptée sans conteste. Ce fut ma première constatation de la bêtise et de la lâcheté des masses : l'absurdité de leurs engouements et de leur soumission aux meneurs m'est toujours restée un mystère insondable.

Naturellement, ce jeune hercule aimait les jeux violents et, parmi eux, celui qui m'a toujours paru le plus barbare de tous et qu'on appelait le jeu de l'ours. Je ne sais plus très bien en quoi consistait ce divertissement. Mais je me souviens qu'on s'y bombardait à coups de pelote, — une pelote très dure qui vous mettait le nez en sang, — et que, formant un cercle étroitement joint de cinq ou six joueurs, on devait supporter sur ses épaules de véritables grappes humaines. Le populaire Paillasse donna au jeu de l'ours où il excellait, un prestige et un développement extraordinaires. Cela devint une folie, un déchaînement de brutalité. On ne rêva plus que plaies et bosses, à tel point que l'administration dut intervenir. Bien entendu, je me tenais à l'écart de ces furieux. Et je ne montrais pas plus de goût pour les jeux paisibles, qui, au milieu de l'entraînement général, conservaient encore quelques fidèles : les billes ou le bouchon, où triomphaient ces paysans rapaces et madrés, qui étaient déjà de rudes « gaigneurs ». En réalité, aucun jeu ne m'attirait. Dès cette époque, je me sentais *inamusable*, ainsi que je l'ai été toute ma vie. En outre, j'arrivais à un tournant de mon existence : la crise de la puberté. Une vie nouvelle allait commencer pour moi. Ce qui m'avait amusé jusque-là me devenait insipide. Je cherchais, non sans une obscure souffrance, à quoi j'allais me prendre désormais, et ne le trouvant pas, j'éprouvais un malaise encore inconnu et que je n'ai plus guère eu le temps de connaître par la suite : l'ennui. Aujourd'hui, aux approches d'un nouveau tournant, qui sera sans doute le dernier, voici que je me retrouve dans un état d'âme analogue : une foule de séductions sont épuisées pour moi. Tout un monde se décolore à mes yeux lassés. Sans doute, il est temps de me tourner vers le seul *sérieux*...

Je commençai donc à m'ennuyer et cela d'autant plus que,

moralement, je me trouvais dans une solitude absolue. Pas de confident, pas d'ami, personne même avec qui causer. Henry, mon voisin de classe, malgré son beau veston et son chocolat, ne différait pas beaucoup, en somme, de ces autres enfants de mon pays, qui me paraissaient si complètement des étrangers. Je cherchais un véritable ami. En vain faisais-je des avances à tel ou tel qui me paraissait un peu moins rude que les autres. En vain poussais-je des sondages dans tel ou tel groupe : tous me tournaient le dos. Il y avait des bandes entières qui ne m'inspiraient que de l'aversion et qui, d'ailleurs, étaient fermées comme des franc-maçonneries. Ainsi, la bande des rustres, fils de petits propriétaires ou boutiquiers campagnards, venus de tous les coins de la région et même des départements voisins. La plupart appartenaient à ce qu'on appelait alors « l'enseignement spécial », espèce d'enseignement primaire supérieur. Nous autres, les « classiques », nous n'avions que du mépris pour ces espèces démunies de latin.

Cependant quelques-uns d'entre eux suivaient les mêmes classes que nous. Parmi ceux-là, il y en avait deux avec qui j'essayai d'entrer en camaraderie, l'un et l'autre fils de gros cultivateurs, Marnais de la région des étangs, région forestière aussi, qui s'étend entre Noirlieu et Charmontois-l'abbé. Celui-ci, gros et court, répondait au nom de Toussaint. Les cheveux rouge carotte et le teint cramoisi, il avait l'air d'une tomate ou d'une pomme d'api qui va éclater. Pendant les vacances, il accompagnait son père à la chasse. Ses conversations n'étaient que de putois, de hérissons, de renards et de sangliers. L'autre, Fleury, était long et osseux, un grand nez tout droit, des mains larges comme des battoirs. Il avait toujours, dans la poche de sa veste, une navette, un peloton de ficelle, un couteau à manche de corne et il passait presque toutes ses récréations à fabriquer des verveux. Fleury était pêcheur et ne parlait que de barbeaux, de carpes et d'anguilles. Comme ces deux gars me paraissaient fort pacifiques, j'éprouvais une certaine inclination pour eux. Et puis, à travers leurs propos, il me revenait des parfums agrestes, de bonnes odeurs de granges et de vergers, des visions de coins bocagers ou de rivières poissonneuses, qui réveillaient en moi les premières sensations paysannes de mon enfance. A part cela, rien de commun. Pour moi, la chasse ou la pêche était un jeu d'imagination. Pour

mes deux rustres, c'étaient des opérations qui rapportent. Ils n'avaient à la bouche que les mots de denrées, marchés, concours agricoles, — toutes choses qui me semblaient fort indignes de mon attention. Je ne tardai point à me convaincre qu'il n'y avait rien à faire pour moi, de ce côté-là...

Le clan des riches ne m'attira pas davantage, bien que, tout d'abord, j'eusse espéré trouver près d'eux un peu plus de gentillesse et d'élémentaire éducation. Fils de marchands de bois ou de marchands de vins de la région de Ligny, d'industriels de Saint-Dizier ou de Montiers-sur-Saulx, de filateurs, de corsetiers ou de brasseurs de Bar-le-Duc (ceux-là étaient demi-pensionnaires), ils manifestaient, avec une belle ourserie, un dédain sommaire pour quiconque n'était pas de leur bord. Ils avaient de l'argent dans leur poche : cela se sentait à leurs allures qui étaient déjà celles de jeunes bourgeois très rassurés sur leur avenir et solidement appuyés sur leur bien. Ils formaient la meilleure clientèle du concierge qui, à chaque récréation, s'installait au milieu de la cour, avec une manne garnie de gâteaux et de sucreries. Je les regardais mélancoliquement se bourrer d'éclairs et de pains d'épices. N'ayant pas d'argent (on m'avait donné cinq francs pour mon trimestre : « un sou par jour, comme les soldats », me disait-on, pour m'embellir ma misère, — et déjà ce capital était dilapidé), j'en étais réduit à cette contemplation assurément exempte d'envie, mais non de convoitise.

Ces nababs ne se mêlaient aux autres que pour les jeux : après quoi, ils se retrouvaient entre eux, fermés et inabordables. Parallèle à ce cercle et se confondant parfois avec lui, il y avait encore le clan des Juifs, minorité importante, sinon par le nombre, du moins par la cohésion et par l'argent : fils de marchands de chevaux, de marchands de grains ou de marchands de biens, leurs pères tenaient tout le pays agricole. Ils ne manifestaient, de ce chef, aucune insolence, mais on les sentait sûrs d'eux et de leur force, avec on ne sait quoi d'un peu mystérieux et de vaguement redoutable. Un de ces petits Juifs montrait une figure de chérubin chlorotique, parsemée de taches de rousseur et il portait un prénom qui m'enchantait : Myrtil, — Myrtil Weil, de Saint-Dizier. Son père, je l'appris plus tard, était un gros maquignon de l'endroit. Comme il avait l'air studieux, le nez constamment fourré dans ses

livres, avec une sombre application, je crus, un instant, que nous pourrions lier société. Je fus repoussé dédaigneusement : ce dont je me consolai assez vite. Je ne tardai pas à m'apercevoir que cet adolescent grêle et renfrogné était tout à fait stupide, — d'ailleurs complètement rebelle à la culture classique.

Le groupe qui m'attirait surtout, qui me paraissait le plus brillant, c'était celui des externes : mieux habillés que nous, en général, bien coiffés, soigneux de leur tenue, ils nous offraient le modèle des élégances. Avec cela un air de liberté, de maturité surtout, qui nous éblouissait. Et puis, enfin, ils faisaient nos commissions; ils étaient le trait d'union entre nous et le monde extérieur. Mais ils nous restaient à peu près inaccessibles. Nous ne pouvions nous rencontrer qu'en classe, et, même là, nos communications étaient très surveillées. Aussi ces externes nous apparaissaient-ils dans une sorte de lointain poétique, surtout les plus farauds et les plus délurés d'entre eux.

Enfin, il y avait le clan des Parisiens, pauvre et dénué d'éclat : il se composait uniquement de boursiers et de fils de petits fonctionnaires, que la proximité relative de la ville et la modicité invraisemblable de la pension, — je crois me souvenir qu'elle ne dépassait pas trois cent quatre-vingt-quatorze francs par an, — avaient décidés à mettre leurs enfants au lycée de Bar-le-Duc.

Dès le premier abord, je n'éprouvai que de l'antipathie pour ces étrangers : ils étaient débraillés, malpropres, vêtus de vieux uniformes qu'ils usaient jusqu'à la corde. Ils parlaient un argot inconnu de moi, et ils étalaient un bagout qui me scandalisait. Enfin, par cette seule raison qu'ils étaient Parisiens, ils prenaient des airs de supériorité et de gens entendus en toutes choses, enfin de malins et de premiers moutardiers, qui me les rendaient insupportables. Ma défiance instinctive à l'égard de Paris et des Parisiens me vient sans doute de là...

Ainsi je ne savais à qui me raccrocher. D'ailleurs, je n'avais pas grande envie d'une liaison quelconque. C'était mon premier contact avec le monde. Cette cour des moyens me présentait comme un raccourci du milieu où j'allais être forcé de vivre jusqu'à mon dernier souffle, une image réduite du pays dont j'allais être le citoyen : j'en étais effrayé et dégoûté

d'avance. Et, en écrivant cela, je suis bien sûr de ne pas substituer mon âme désabusée d'aujourd'hui à mon âme d'enfant. Je me souviens très nettement que ma clairvoyance fut alors presque aussi vive qu'à présent et qu'il s'y joignait un sentiment d'amertume et de déception, de douloureuse stupeur devant la cruauté de la vie et la bassesse humaine, que je n'ai jamais plus éprouvé avec une pareille acuité. La lâcheté et la bêtise des foules, exploitées par la ruse finalement triomphante, la stupidité de leurs engouements, de leurs haines et de leurs amours, j'avais cela sous les yeux. L'idole de mes camarades, c'était ce Paillasse, qui ne savait que donner des coups de poings et pousser un gros rire pareil à un hennissement bestial. Encore une fois, quels rapports pouvais-je avoir avec des êtres si différents de moi et dont tout me froissait? Il me fallait renoncer à toute confiance mutuelle, à toute action sur ceux qui m'entouraient. Autrefois, à Spincourt, surtout dans la compagnie de mon petit ami Jean Louis, j'avais eu le goût du commandement. J'aimais régenter et diriger. Dès le collège de Briey, où je trouvai des camarades qui m'imposaient, qui me paraissaient supérieurs à moi, j'avais rentré prudemment ces instincts. Ce n'était pas ici qu'ils avaient chance de trouver un terrain propice. Alors quoi?... me renfermer en moi-même, m'abstraire de cette ambiance hostile et rêver!... Mais comment rêver au milieu de petites brutes qui ne cherchaient qu'à me martyriser?

Et puis surtout, j'éprouvais le besoin d'un ami, parce que j'avais au cœur tout un arriéré de tendresse inemployée et que je me sentais à l'abandon. N'en découvrant point, je me serais contenté d'un allié pour faire front avec moi contre l'ennemi. Je n'espérais plus rencontrer cet allié en mon voisin de classe et compagnon de brimades, cet Henry qui portait un si beau veston et dont les poches regorgeaient de chocolat. Il se révélait assez pleutre, prêt à s'agenouiller devant nos tourmenteurs et à me trahir, s'il croyait y voir son intérêt. Avec cela, une sensualité grossière qui me répugnait. Je remarquais que, depuis qu'on nous laissait à peu près tranquilles, il avait cessé complètement ses cadeaux de chocolat. Désormais, il consommait solitairement. Le trait que voici acheva de m'édifier sur la beauté de son âme. Un soir, il revint du parloir ayant au poing une tarte aux groseilles où il mordait jusqu'au

nez. Des groseilles rouges, saupoudrées de sucre, en ce triste mois d'octobre, c'était à mes yeux toute une vision d'été ensoleillé. Et puis, après ces jours de jeûne à la table frugale de l'Université, après une si longue privation de toute friandise, l'eau m'en venait à la bouche. Je ne pus me tenir de demander à cet enfant gâté un petit morceau de sa tarte. L'ayant retirée de sa bouche, il me répondit, de son ton le plus posé et avec un air de résolution inébranlable :

— Non! tu n'en auras pas! Maman me l'a donnée pour moi tout seul. Ça lui ferait trop de peine si elle savait que je l'ai partagée avec toi!

Et, là-dessus, il se remit à mordre dans la belle tarte aux groseilles, si appétissante, et dont le jus lui coulait entre les doigts...

Une telle robustesse d'égoïsme me terrassa. Mais je compris que, désormais, tout était fini entre nous. Cependant nous ne nous séparâmes point tout de suite. Le danger commun nous unissait. Nons continuâmes à causer de choses insignifiantes et à déambuler côte à côte à travers la cour des moyens. Les propos d'Henry m'agaçaient par leur niaiserie et leur snobisme et ils me scandalisaient aussi, car j'étais resté un enfant très candide, par toute une affectation de cynisme et des allures prématurées de grand garçon.

En cet automne de 1878, l'Exposition universelle fermait ses portes. Henry y était allé avec ses parents et il ne tarissait pas sur les merveilles qu'il y avait contemplées. En famille, il avait couru les cafés-concerts et les petits théâtres. C'était le beau temps des « cocottes » et des « gommeux ». Il parlait de tout cela, par ouï-dire, avec aplomb. Des discours pareils me paraissaient affreusement dévergondés. Aux spectacles qu'ils évoquaient dans mon esprit j'ouvrais de grands yeux effarouchés. Quelquefois, l'un ou l'autre des Parisiens, raccroché par Henry, faisait chorus avec lui. On s'excitait mutuellement sur Paris et sur l'Exposition. On fredonnait les refrains à la mode dans les beuglants d'alors. Les tramways à chevaux étaient, en ce temps-là, à leurs débuts. Nouveauté merveilleuse, ils furent, je le crois bien, une des attractions de l'Exposition de 1878. Aussi, gagné par l'enthousiasme général, je me laissais aller à chantonner avec mes camarades, sous l'œil inquiet du surveillant :

V'là le tramway qui passe
Tout le long, le long du boul'vard !...

Pour nous autres provinciaux, ce refrain faubourien avait un petit air révolutionnaire qui nous enthousiasmait. Je goûtais moins une autre scie de beuglant, qui eut, pendant toute l'Exposition, un succès prodigieux. Cela s'appelait : *le Gars de Falaise*. C'était, débitée avec l'accent campagnard, l'histoire d'une rencontre galante, sur le trottoir parisien, et de ses suites bien imprévues :

Su' l' boul'vard La Villette
Je m' prom'nais tout surpris...

Et le gars de Falaise détaillait les charmes de sa conquête :

Elle ôt' sa perruqu' blonde avec ses bigoudis,
Elle ôt' son beau dentier en caoutchouc durci,
Elle déviss' sa jamb', qui tomb' sur le tapis...

Comment ces inepties se sont-elles accrochées à ma mémoire, au point que je n'ai jamais pu les en expulser? Mes camarades s'en régalaient. Moi, j'en étais offusqué dans toutes mes pudeurs de premier-communiant. Et c'est sans doute pourquoi cette ânerie de café-concert fit une si vive impression sur ma sensibilité : elle me découvrait tout un monde à figure vaguement diabolique et qui m'épouvantait. Et c'est sans doute encore parce que le nom de Paris fut lié, dans mon souvenir, à cette première souillure de mon imagination enfantine, que j'en ai toujours eu peur et que je ne l'ai jamais aimé.

Mes relations avec Henry n'étaient donc que de pure forme ou de nécessité. Après lui, je ne voyais comme camarades possibles que deux ou trois grotesques ou brebis galeuses, presque aussi impopulaires, moquées ou brimées que je l'étais moi-même : un grand garçon de Latour-en-Woëvre, qui s'appelait Legay, osseux et maigre comme son pays natal, avec un long nez pointu aux ailettes dilatées et palpitantes dont il fouillait constamment les cavernes d'un doigt furieux et obstiné, telle une poule qui se gratte le bec, et, au-dessus de ce nez perçant, deux petits yeux noirs qui ne l'étaient pas moins et qui pétillaient de malice. Des gestes bizarres et incohérents, des propos souvent comiques et d'une singulière saveur paysanne, des mots en coups de boutoir qui assommaient et qui transper-

çaient l'adversaire, une gouaillerie continuelle, qui n'épargnait personne : il n'en fallait pas davantage pour exciter le populaire contre lui. Legay passait pour fou, et comme son esprit était absolument rebelle à l'enseignement qu'on nous donnait, en dépit d'un travail acharné et quoiqu'il fût loin d'être un sot, les professeurs avaient décrété que c'était un *minus habens*. On lui avait fait redoubler sa quatrième, de sorte qu'étant déjà en retard pour ses études antérieures, il avait au moins deux ans de plus que la majorité de ses condisciples. Tout cela n'avait pas contribué à adoucir son caractère. C'était toute l'aigreur de la Lorraine lorrainante, avec un fonds de jovialité narquoise et sarcastique : un paquet d'orties, une belle tige de chardons hérissant tous ses dards. Comment apprivoiser cet animal redoutable ? Le premier choc fut rude. Tout de suite j'eus le sentiment bien net qu'entre Legay et moi, il existerait toujours une barrière pleine de piquants. Au fond, ce souffre-douleur me méprisait d'être brimé comme lui par les puissants de la cour : j'étais pour lui une compagnie sans gloire et de nulle protection. Toutefois, il me tolérait à ses côtés. Peut-être était-il secrètement flatté de mes avances et me savait-il quelque gré d'être le seul de tous nos camarades qui parût attacher du prix à sa société.

Société peu glorieuse pour moi aussi ! Après cela, je ne pouvais plus me rabattre que sur un autre toqué de l'espèce de Legay : Jeanmaire, de Sarrebourg, surnommé Éole, à cause de sa bonne figure joufflue (je crois bien que c'était Legay qui lui avait collé ce sobriquet), et Négrel, de Paris, adolescent noiraud et crépu comme son nom, mis en quarantaine par toute la cour à la suite d'une punition excessive infligée, l'année d'avant, à l'un de nous par son oncle, professeur de cinquième au lycée. A vrai dire, il n'y eut jamais grande sympathie entre Négrel et moi. En revanche, j'éprouvais une inclination très vive pour ce cher Éole, dont l'unique ridicule, outre ses joues poupines, était de fabriquer avec de vieilles boîtes à plumes, des clous, des morceaux de bois et de fer-blanc ramassés ou chipés je ne sais où, d'invraisemblables engins très compliqués et qui ne marchaient jamais : il y avait en lui une vocation d'ingénieur. Mais ce qui nous réunissait tous les trois, Négrel, Jeanmaire et moi, après notre commun caractère de persécutés, c'était une sorte de lien national. Au milieu

de tous ces gars du Barrois ou de la Champagne, nous étions des Lorrains de la Moselle ou de la Meurthe. Jeanmaire, qui avait un oncle brasseur à Metz, passait ses grandes vacances à Montigny. Et Négrel, quoique né à Paris, d'un père probablement méridional, était Lorrain par sa mère, originaire de Jarville, aux portes de Nancy. Il avait été élevé à Jarville chez ses grands-parents maternels et c'est là que, lui aussi, il passait la plupart de ses vacances.

A Bar-le-Duc, nous nous considérions comme des exilés. Nos nostalgies de Mosellans et de Nancéens s'exaspéraient mutuellement. Avec Jeanmaire, j'évoquais mon cher Metz, la cathédrale, l'Esplanade, les bords verdoyants de la Moselle, Longeville, Jouy-aux-arches et Scy couronnée de pampres. Négrel nous vantait Nancy, la place Stanislas, la Carrière, le kiosque de la musique et les ombrages de la Pépinière. Comparé à ces splendeurs, Bar nous apparaissait comme un misérable village, une prison boueuse où nous étions captifs et dont nous n'aspirions qu'à nous évader. Parce que nous y étions brimés, notre patriotisme local devenait fanatique et intransigeant. Nous écrasions de nos mépris Bar et les Meusiens : pour nous, il n'y avait que Metz ou Nancy. Le reste du pays n'était pas digne d'un regard. Et, quand nous sortions pour la promenade, nous nous acharnions à dénigrer le pauvre Bar et ses environs. Il est vrai que ces promenades étaient un supplice, surtout pour moi dont les mauvaises jambes ne pouvaient supporter ces marches toujours trop longues, mais qui n'étaient qu'un jeu pour nos camarades campagnards, habitués à courir les bois et à faire des kilomètres à travers champs. Et pourtant les environs de Bar sont charmants. Partout, des verdures forestières, des vallées accidentées, et, sur les plateaux, des horizons immenses, d'une beauté sévère, mais non sans grandeur. Nous ne voulions rien voir de tout cela. Parmi les frondaisons paradisiaques du Bois de la Vierge, ou les noirceurs fantastiques du Val d'Enfer, nous rêvions à la côte de Malzéville ou aux prairies d'Ars-sur-Moselle...

Ces conversations exaltées et surtout le sentiment d'une sorte de complicité avec les deux autres Lorrains m'aidaient à vivre, en dépit du milieu toujours hostile. Négrel, devenu un véritable bouc émissaire, à cause des sévérités de son oncle, était plus molesté que nous. Mais il avait la consolation de sortir

tous les quinze jours chez cet oncle impopulaire. Il en était de même de Legay, que nous considérions comme un allié et qui se mêlait de temps en temps à notre groupe ; ce qui ne l'empêchait pas de nous faire toute espèce d'infidélités, au gré de son humeur fantasque et vagabonde. Nous admirions Legay et nous lui portions envie, parce que son correspondant, qui était son oncle aussi, un commandant en retraite, le faisait sortir avec une ponctualité toute militaire... Ah ! ces sorties de quinzaine, quel crève-cœur pour moi ! Ces dimanches-là, après la messe, ceux qui devaient sortir, sanglés dans leur uniforme et le képi à proximité de la main, trépignaient d'impatience sur les bancs de l'étude, attendant qu'on les appelât au parloir. De temps en temps, le concierge ou le tambour ouvrait la porte avec fracas en jetant un nom. Celui qui était désigné se levait précipitamment, et, nous lançant un regard radieux, ramassant son képi et ses gants, il s'engouffrait dans le couloir, derrière le concierge. J'entendais sonner les gros souliers sur les marches de l'escalier prochain. A de certains moments, c'était, dans les corridors, comme une galopade de poulains en liberté. Alors une illusion insensée s'emparait de moi. Ma mère avait, à Bar, une amie de pension, mariée à un gros négociant de l'endroit, riche, et dont tous les enfants étaient mariés. Elle m'avait présenté à cette amie, lors de notre première visite au lycée. Je m'imaginais que cette personne quelque peu revêche s'était laissé toucher, qu'elle allait me faire mander, moi aussi, au parloir. Le cœur battant, je guettais la porte et l'apparition du concierge ou du tambour. Mais jamais mon nom n'était prononcé. Ces jours-là, le sentiment de mon abandon était si poignant que j'avais toutes les peines du monde à retenir mes larmes.

Ma seule consolation, dans la cour des moyens à demi déserte ces dimanches-là, c'était de parler de Metz et des enchantements de l'Esplanade, avec mon camarade Jeanmaire de Sarrebourg, — autre abandonné, qui ne recevait jamais de lettres et que son oncle de Montigny laissait enfermé au lycée jusqu'à l'ouverture des grandes vacances. Une fois pourtant, je lui vis décacheter une enveloppe très maculée et portant un timbre inconnu de moi. Mon ébahissement fut grand lorsque Jeanmaire me dit que cette enveloppe venait de Valparaiso et que la lettre qu'elle contenait était de sa belle-sœur, Anita, récemment sortie du Sacré-Cœur. Son père, qui était parti pour

le Chili, au lendemain de l'annexion, avait épousé, là-bas, en secondes noces une veuve lotie de plusieurs enfants. Aux dernières vacances, Jeanmaire avait vu, chez son oncle de Montigny, sa nouvelle famille venue en France pour un séjour de plusieurs mois. C'est ainsi qu'il connaissait sa belle-mère, sa belle-sœur, Anita, une jeune Espagnole au teint pâle et aux yeux de velours. Et le pauvre Éole s'évertuait à me décrire les charmes de cette sœur lointaine. Ses grosses joues s'épanouissaient, ses petits yeux bridés s'allumaient d'un éclat insolite Là-dessus, mon imagination s'enflammait : des pays merveilleux, où sans doute je n'aborderais jamais, se déployaient devant moi, des silhouettes féminines, imprécises et ensorcelantes, commençaient à peupler mes rêves. Dans ces moments-là, j'aurais volontiers embrassé Jeanmaire. J'aurais voulu l'avoir pour ami et pour confident : il avait le cœur excellent, il était fertile en inventions et en bizarreries. Et puis ce prestige des pays inconnus!... Mais, avec cela, d'une légèreté, d'une mobilité d'impressions et d'idées, qui décourageaient tout attachement ! une vraie tête de linotte, une girouette qui tournait à tous les vents. Éole n'était pas un vain nom...

Alors, de le sentir si loin de moi, j'allais me blottir derrière le mur de la chapelle, un endroit à peu près solitaire, surtout ces dimanches de sortie. Et là, les pieds dans la boue, je contemplais la côte de Behonne et le talus du chemin de fer, en attendant la fin de la récréation. Entre midi et une heure, un rapide passait à une assez vive allure, bien qu'il ralentît déjà pour entrer en gare : c'était ce que nous appelions l'express de Paris ! Dans un éclair, j'apercevais les capitonnages des premières classes. Les stores claquaient au vent, des coups de sifflet déchiraient l'air, comme des appels pressants et passionnés. Quelle vision et quelle blessure pour moi ! Toutes mes nostalgies se déchaînaient. Ah ! quand partirais-je, moi aussi ?... Je rentrais en étude comme hébété et je m'ensevelissais dans mes cahiers et dans mes dictionnaires, pour tuer mon chagrin...



Même en cette triste salle, où le gaz nous rôtissait le crâne, tandis qu'un lourd poêle de fonte nous asphyxiait, dans cette étude qui était mon unique refuge contre la pluie, la boue de

la cour, la brutalité des camarades, je ne goûtais qu'une paix relative. Sous la conduite de Hulot, dit Paillasse, vrai chef de bande, les chahuts avaient repris de plus belle. Monsieur Wiart, notre pion, était débordé. Le soir, au dortoir, de véritables batailles rangées se livraient dès l'extinction des feux. Les couvertures, les traversins, les bonnets de coton s'entrecroisaient en un bombardement continuel. Le malheureux pion n'osait pas se plaindre dans la crainte d'être renvoyé. Mais cela finit par prendre de telles proportions que l'administration se décida à sévir. Monsieur Wiart passa dans la division des petits, et le proviseur, après une mercuriale des plus sévères, nous annonça que puisque nous étions de véritables bandits, de petits goujats indécrottables, nous allions être traités en conséquence. Nous allions avoir un dompteur qui nous materait...

En effet, le lendemain, le dompteur fit son entrée en étude. Au premier aspect, j'en eus horreur. Une espèce de Kalmouk au poil fauve, un cosaque armé du knout, un tortionnaire moscovite : je pensais à tout cela en le voyant. Et dès les premiers mots qu'il prononça, un silence de mort s'établit soudain. Pour moi, c'était le régime de la terreur qui commençait...

II

Au fait, pourquoi parler de ce misérable? Bien qu'il ait été pour moi une manière de bourreau, je n'éprouve pour lui que de la pitié. Mais je ne l'ai jamais oublié. Les enfants, naturellement ingrats, peuvent oublier le bien : ils n'oublient jamais le mal qu'on leur a fait. Considérés par les grandes personnes, ces froissements puérils paraissent assurément bien peu de chose. Tout dépend de l'acuité avec laquelle ils sont ressentis. Or, dans une sensibilité neuve, comme celle d'un enfant, les moindres traits font une profonde blessure, produisent un retentissement souvent très disproportionné avec sa cause. Quoi qu'il en soit, personne ne m'a humilié et blessé comme cet homme. Personne ne m'a rendu la vie plus dure. Il a contribué certainement à m'assombrir, à me mettre plus d'amertume dans l'âme et à me rendre plus vulnérable. Je porte encore, dans ma sensibilité exaspérée, les stigmates de ces mains brutales.

J'en parle aussi, parce que cet épisode de ma vie m'est une

nouvelle preuve du peu d'influence qu'ont la volonté et l'intelligence conscientes dans la direction d'une destinée. Si, à ce moment-là, je ne me suis pas abandonné à quelque résolution extrême, comme de m'enfuir du lycée, ou de me laisser périr de faim ou de désespoir, c'est que des motifs obscurs et tout-puissants ont agi à mon insu. J'ai beau avoir beaucoup de bon sens et un impérieux sentiment du devoir, à la lorraine, ma sensibilité surexcitée me joue de tels tours que les meilleures raisons du monde ne m'ont jamais détourné des pires coups de tête. Pourtant, cette fois, comme en quelques autres crises graves, j'ai tenu le coup, ou plus exactement, j'ai été sauvé de moi-même, je ne sais comment ni par qui. Et qu'on ne croie pas que j'exagère, en employant des expressions si tragiques, que je m'attendris à distance et en imagination sur le malheureux sort d'un adolescent, qui, somme toute, prenait philosophiquement les choses. Je suis bien sûr de n'avoir jamais souffert comme en cette première année de Bar-le-Duc. Et si j'ai tant souffert, c'est par la faute de cet homme.

Qu'avait-il donc de si terrible? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il m'inspirait un véritable effroi, comme une sorte de génie du mal acharné à me nuire. Son seul aspect physique me glaçait. Sous le dard magnétique de son gros œil vert à la cornée striée de jaune, j'étais l'oiselet qui se débat sous la fascination du serpent. Et pourtant il n'était pas précisément laid : il me paraissait effrayant et repoussant. Ce qui lui donnait son air terrifiant, c'était le poil fauve de sa barbe et de ses moustaches et surtout ses gros yeux, d'une dureté presque animale. Autrement, il avait les traits du visage assez réguliers et même fins, était bien proportionné de sa personne. Lorsque son doigt me désignait un pâté sur ma copie, j'avais remarqué aussi que ses mains étaient fort belles, quoique les ongles très longs fussent noirs de crasse. Il inquiétait par la souplesse féline de ses mouvements, sa façon de glisser, de ramper, de bondir et de surgir à l'improviste. C'était un mélange de tartuferie et de crapule, on ne sait quoi d'ecclésiastique et d'apache. Venait-il du séminaire, lui aussi, comme son prédécesseur? En tout cas, il avait une façon vaguement cléricale de se passer les mains l'une sur l'autre ou de les fourrer frileusement dans ses manches, de marcher l'échine basse, l'air confit, pour se redresser brusquement comme un

chat qui saute sur sa proie. Avec cela, une odeur de chien mouillé et de linge malpropre. Un unique pantalon effiloché et luisant d'usure, un vieux veston boutonné jusqu'au col, sans doute pour masquer l'absence de chemise. Mais, campé fièrement sur son crâne tonsuré, un haut-de-forme graisseux, auquel il tenait comme à un insigne honorifique : en ce temps-là, le gibus anoblissait. Et, par-dessus tout, une puanteur de tabac, de vinasse et d'alcool, une ignoble haleine qu'il nous soufflait à la figure, en nous faisant réciter nos leçons, car il aimait les petits verres autant que les grands.

D'où sortait cet individu? Certains affirmaient que c'était un moine défroqué ou un prêtre interdit. Mais, quoique doué d'une calligraphie de sergent-major, il savait à peine l'orthographe et paraissait ne rien comprendre au latin facile de nos auteurs. D'autres le tenaient pour un ancien gardien de prison, un vieux brisquard de l'infanterie de marine, que le proviseur avait fait venir tout exprès de Brest pour nous mater. En dépit de toutes nos curiosités, il nous restait mystérieux autant que louche. Nous ne savions rien de lui. Son nom même nous semblait un masque, un faux visage, étranger à sa personne. Mon ami Legay, doué du génie des noms, l'avait surnommé *le Robre*, à cause de son poil rouge, sans compter que ce mot exprimait à merveille ce qu'il y avait de feutré et de félin dans sa démarche. Pour moi, ce nom de « Robre » me peignait une espèce de monstre, et, — sans doute à cause de la consonance, — quelque chose comme un ogre affamé de chair fraîche...

Qu'on m'eût infligé la présence et l'espionnage perpétuels de cet individu, qu'on m'eût enfin mis sous sa coupe, cela me révoltait, en blessant tous mes sentiments de justice. Qu'avais-je fait pour mériter ce garde-chiourme? Que mes camarades turbulents et brutaux eussent besoin de la trique d'un négrier, c'était bien possible. Je jugeais même, dans le fond de mon cœur, qu'ils ne l'avaient pas volé. Mais, moi qui étais certainement le plus sage et le plus tranquille de toute l'étude, le plus désireux d'apprendre et de bien faire, quelle maladresse inique, quelle dureté barbare de me brutaliser ainsi, de me soumettre à un régime qui ressemblait à celui des maisons de correction!

Et ce qui m'indignait le plus, c'était l'hostilité évidente que

me témoignait cet affreux Robre. C'était à moi qu'il réservait toutes ses rigueurs. Sans aucun doute, il me détestait, — d'instinct, avec cette haine sauvage des natures animales qui voudraient supprimer d'un coup ceux qu'ils sentent d'une autre race, d'une autre âme que la leur. Sans doute aussi, il lisait dans mes yeux une réprobation muette, la condamnation de sa bassesse et de ses sévérités absurdes. Je lui renvoyais, dans un regard, un portrait peu flatté de lui-même. Et, de même que Monsieur Wiart, son prédécesseur, ce pion cruel me considérait comme un faible, parce que je souffrais en silence. Lui aussi, il abusait lâchement de ma prétendue faiblesse. Je constatais en revanche qu'il avait presque de l'indulgence pour les mauvais gars, qui, autrefois, sous le débile Wiart, organisaient les chahuts. Ses favoris, c'étaient les Paillasse et les Hache-Arthur. Il avait même des égards tout particuliers pour un garçon bravache et hâbleur, au caractère de policier, volontiers sectaire et délateur, le fils d'un médecin de village, qui passait, en ce temps-là, pour un rouge et un mangeur de curés, et qui devait se présenter aux prochaines élections législatives. Le Robre, prudent, ménageait en lui le fils d'un futur député.

Mais ce qui l'irritait surtout contre moi, c'est que je trouvais le moyen d'échapper à sa tyrannie par un air d'indépendance et de fantaisie, — ne fût-ce même que par mes perpétuelles rêveries, qui se poursuivaient entre les pages d'un dictionnaire négligemment feuilleté ou sur un livre ouvert où je feignais d'apprendre une leçon. Il y avait en moi une liberté irréductible qui se riait de lui. Il s'acharnait à la tuer. Il punissait impitoyablement ce qu'il appelait mes flâneries, s'évertuant à me faire travailler à heure fixe comme un manœuvre et à me maintenir tête baissée sur mes devoirs : c'était comme un duel entre nous. Et il s'enrageait de me voir lui échapper toujours. Il me faisait une véritable torture de la récitation de mes leçons. J'ai toujours eu très bonne mémoire, mais avec une tendance, évidemment fâcheuse, à m'affranchir de la lettre, à mêler du mien aux textes que j'apprenais par cœur, et cela en toute inconscience, uniquement parce que cela me paraissait mieux sonner ainsi. Le Robre y voyait une marque de stupidité. Et, comme je ne me corrigeais pas, malgré ses punitions et ses mauvaises notes, il avait fini par me faire douter de mon intelligence, par me per-

suader que j'étais dénué de tous moyens et que je n'arriverais jamais à rien. En revanche, des imbéciles authentiques étaient proposés par lui pour le tableau d'honneur...

* * *

Sous une telle contrainte, je pris de plus en plus l'habitude de me renfermer en moi-même, de ne rien manifester de mes sentiments, puisqu'ils étaient toujours interprétés comme coupables ou suspects, de n'attendre du dehors que contradiction et hostilité! Pendant des années, j'allais vivre dans un grand désert de tendresse. A défaut d'affection, j'aurais au moins souhaité un peu de bienveillance, un intérêt quelconque pour l'être pensant et sentant que j'étais. En vérité, on aurait dit que je n'avais pas d'âme, ou on faisait comme si je n'en avais point. Cela n'existait point, cela n'entrait pas dans les préoccupations de nos dirigeants. Rien de généreux, rien de nourrissant pour mon être intime ne me venait de mon entourage. Mes maîtres ne tenaient nul compte de ma sensibilité. Pas ombre d'enseignement moral, pas d'éducation au sens élémentaire du mot. Nous ne savions pas ce que c'était que la civilité ou la tenue. Nous étions fort mal élevés, ou plutôt nous n'étions pas élevés du tout. On ne se préoccupait que d'exercer notre mémoire, ou les formes les plus serves de notre intelligence, — enfin que d'appliquer un programme d'études, ou une discipline tout extérieure.

De mes supérieurs je n'avais nul secours à attendre. Notre proviseur, l'excellent Monsieur Bergerot, avec son haut-de-forme en bataille et ses favoris en nageoire, semblait surtout absorbé par le souci de sa famille qui, en vérité, lui était une lourde charge. En dehors de cela, il s'abîmait dans la paperasse administrative, avec des à-coups, des velléités d'indépendance qui avaient dû nuire à sa carrière. Des velléités d'élégance aussi, de certaines prétentions mondaines. On sentait l'ancien précepteur, qui a vécu quelque temps de la vie de château et qui est resté ébloui par les parents de ses élèves. Il planait au-dessus de nous, ne daignait pas descendre de ce qu'il appelait son Olympe, se bornant, quand il était de bonne humeur, à nous tapoter les joues du bout du doigt, en disant : « Tatatata!... » Et il passait, en coup de vent, le gibus incliné sur l'oreille. Quant au censeur, c'était le règlement fait homme. Il était nouveau

parmi nous. Son prédécesseur, le beau censeur à moustaches brunes, nous avait quittés dès les vacances de la Toussaint, expédié dans un lycée de première classe. Celui-ci, gros Lorrain de la Lorraine allemande, avait une taille et une encolure de cuirassier, une voix de commandement qui nous faisait trembler dans nos souliers. Il s'appelait Monsieur Falk et était originaire de Gross-Bliederstroff, près Sarreguemines. Quand nous nous plaignions à lui d'une punition injuste, il nous éconduisait à l'aide du dilemme suivant :

— De deux choses l'une : ou vous avez causé, ou vous n'avez pas causé !... Si vous n'avez pas causé... Mais vous avez causé ! Alors, de quoi vous plaignez-vous ?...

En général, ses raisonnements étaient de cette force-là. Au demeurant, un très brave homme, sauf qu'il était inflexible sur la discipline. Avec cela, beau buveur et solide mangeur. Célibataire, Monsieur Falk réunissait de temps en temps quelques amis pour ripailler à huis clos.

Un abîme me séparait de ces personnages. Je n'aurais jamais eu l'idée de m'adresser à eux pour un conseil, ou dans une crise de découragement. La discipline universitaire, en ce temps-là, n'avait rien de paternel.

Dans ma détresse, j'eus, un instant, l'idée de me retourner vers notre aumônier, le bon abbé Hubin, qui pourtant ne cherchait point à m'attirer, pas plus qu'aucun de nous. Je crois, du reste, que l'administration eût très mal vu ses familiarités avec des élèves. Cela eût passé pour de la pression cléricale. D'ailleurs, ses allures un peu vulgaires et ses histoires grasses me déplaisaient. Il avait une façon vraiment bien singulière de faire ses cours d'instruction religieuse. Cela durait tout juste une demi-heure, une fois par semaine. Le pauvre homme n'avait sur nous aucune espèce d'autorité. Il était entendu que cette demi-heure de cours ne pouvait être qu'une partie de chahut. Aussi un maître d'étude assistait-il toujours à cette conférence pour maintenir un ordre que l'abbé était incapable d'assurer, — un ordre tout relatif, d'ailleurs : car, malgré la présence d'un surveillant, nous n'avions aucune espèce d'égards pour ce professeur en soutane. S'occupant d'exégèse et d'histoire religieuse, il nous faisait part de ses recherches personnelles, ou nous servait par tranches ses vieux cours du séminaire. Tout cela, beaucoup trop fort pour nous,

passait par-dessus nos têtes de petits élèves de quatrième. Nous n'y comprenions goutte, cela ne nous intéressait pas. Et, sans aucun ménagement, nous le faisions comprendre au bon abbé Hubin. Lui, ayant l'air de demander grâce, commençait en ces termes :

— Nous disions donc, la dernière fois, que Sérapion d'Antioche...

De tous les bancs des protestations partaient :

— Non, non ! nous ne voulons pas de Sérapion !... M'sieu, racontez-nous une histoire !...

Le malheureux essayait de poursuivre :

— Nous disions donc que Sérapion d'Antioche...

— Non ! non ! une histoire ! une histoire !...

Et l'abbé était obligé de s'exécuter : c'était généralement une grosse farce, scatologique à souhait, qui obtenait un succès de fou rire... Après quoi, l'infortuné narrateur avait le droit de continuer son cours :

— Je vous disais donc que, pour l'authenticité des Évangiles, les preuves extrinsèques...

Mais, au bout de quelques minutes, le maître d'étude qui nous surveillait tirait sa montre : la demi-heure réglementaire était écoulée. L'aumônier rengainait ses notes, bredouillait un bout de prière, et, dans un grand tumulte, nous enjambions les bancs et les tables pour regagner notre quartier. Pendant cinq ans de lycée, je n'ai jamais reçu d'autre instruction religieuse...

* * *

Je n'avais rien à attendre non plus de mes professeurs : nul stimulant, nulle aide morale. Rien de tout cela ne faisait partie de leur rayon. Pas même un effort pour nous donner le goût des choses de l'esprit, ou faire parvenir jusqu'à nous un peu de l'âme des auteurs, qu'ils se bornaient à nous expliquer littéralement. Quand je songe que nous traduisions alors les *Églogues* de Virgile, les charmantes et amusantes *Métamorphoses* d'Ovide et le joli grec de l'*Anabase*, — et que nul trait de ces aimables livres ne paraissait toucher nos maîtres ! Tous ces textes, ce n'était, pour eux et pour nous, que de la grammaire appliquée. Et pourtant, je me souviens que, malgré l'abrutissement où je sombrais alors, je fus singulièrement frappé par

certains détails du sobre récit de Xénophon : les jardins de Babylone, les oasis du désert mésopotamien, les nuées de passereaux que les soldats prenaient au filet et le cri des mercenaires en apercevant la ligne bleue du Pont-Euxin : « Thalatta ! Thalatta !... » Ces légères images, c'était un petit butin de réserve que je devais utiliser plus tard.

Le vieux Riquet, notre professeur de quatrième, n'avait aucun souci de ces choses. Mais c'était un excellent maître de grammaire et un disciplinaire incomparable. Pour moi, bien qu'il m'ait toujours traité assez durement, je lui garde une reconnaissance à cause de quelques jolis souvenirs et de quelques bons enseignements qu'il m'a laissés et dont assurément il n'eut jamais conscience.

D'abord, ce n'était pas un mauvais homme, malgré ses aigres paroles en jet de vinaigre ou en coups de martinet. Et puis je lui savais gré de garder, au milieu du débraillé et de la négligence universitaires, une certaine correction de tenue : jaquette de drap marron en hiver, jaquette d'alpaga en été, une petite cravate de soie noire autour d'un faux-col toujours frais, telle était sa mise invariable. A portée de sa main, sur le rebord de sa chaire, une bonbonnière de corne, où il puisait des boules de gomme, qu'il suçait avec tel air de jouissance que j'en défaillais de convoitise. Enfin, c'était un bourgeois honorable, et, comme on disait, « bien posé », possédant à la ville haute (qu'il appelait doctement « l'Acropole ») une fort curieuse maison bâtie sur les anciens remparts et d'où l'on dominait tout le reste de la ville et les coteaux avoisinants. Cette maison de l'Acropole, que nous nous montrions au cours de nos promenades, faisait travailler mon imagination, de même que le jardin du vieux Riquet, un jardin à pavillon, sis en bordure de la route de Véel et que, plus tard, je me représentai comme un jardin des *Géorgiques*, plein de thyrses fleuris, de grands lis et de ruches d'abeilles. Nous savions que, les dimanches et les jeudis, le vieux Riquet y travaillait de ses mains, comme le vieillard de Tarente. Cela me poétisait un peu ce pédagogue renfrogné. Je le voyais taillant ses rosiers, émondant ses vignes. Car il était aussi vigneron et pressait lui-même son vin, un vin fameux, dont il était fier et dont il ne parlait qu'avec des mines gourmandes... Un jour d'octobre, en pleine classe, le proviseur Bergerot, qui était entré à l'improviste

et qui était en veine d'amabilité, lui demanda avec une amicale brusquerie :

— Eh bien? Et vos vendanges?... votre vin nouveau?

— Monsieur le proviseur, répondit le vieux Riquet, d'un ton pénétré, il est doux comme le miel!

De la pointe acérée de sa langue, il humecta le bord de ses lèvres minces, puis il la rentra et ferma la bouche, comme recueilli dans la pensée de ce nectar.

« Il est doux comme le miel! » ces simples mots sont restés à tout jamais dans mon souvenir, à cause de l'accent quasi religieux que le bonhomme sut y mettre. Ce n'était pas seulement l'accent du propriétaire, c'était celui du traducteur de Virgile, qui, à son insu, parlait sous la dictée des beaux vers qu'il était incapable de nous faire admirer.

Telles étaient les humbles récréations que, sans le vouloir, le vieux Riquet donnait à mon esprit déprimé par les besognes scolaires. Mais il a fait mieux. Personne n'avait comme lui le sens du caractère auguste de ses fonctions et de l'éminente dignité du latin. Je lui dois d'avoir compris et senti cela dès ma quatrième : que le latin est une langue à part, une langue aristocratique, de même que le Romain est un peuple à part, le seul peuple, parmi nous autres Occidentaux, qui ait été véritablement souverain. Je me rappelle toujours avec quelle émotion j'entendis le vieux Riquet, après nous avoir résumé les invasions barbares, terminer par cette phrase son cours d'histoire romaine :

— Mais Rome est immortelle! *Capitoli immobile saxum!*..

Le jour où j'entendis cela ne fut pas, pour moi, un jour ordinaire.

***

Le vieux Riquet était notre professeur principal. Nous avions aussi un professeur de mathématiques, qui répondait au nom élégant de Pitoiset : gros méridional trapu et poilu, rond comme une boule, qui semblait rouler sur de courtes jambes en colonnes torses. Celui-là eut tôt fait de m'enlever toute illusion sur mes aptitudes en mathématiques et, d'une façon générale, en matière de sciences. Ce furent les beautés de l'arithmétique qui m'ouvrirent les yeux, mais surtout la théorie de la multiplication, dont je me souviens comme d'un effroyable

casse-tête. Jusque-là, quand on m'interrogeait sur mes projets d'avenir, je répondais que je voulais être tantôt polytechnicien, tantôt saint-cyrien, suivant que le claque ou le casoar m'éblouissait davantage. J'appris alors ce que c'était réellement que Saint-Cyr et Polytechnique. Du moment qu'il y fallait tant de mathématiques, je battis prudemment en retraite et me rejetai provisoirement sur la médecine, parce que je savais vaguement que les mathématiques pures y tenaient moins de place, et enfin parce que j'avais un cousin qui, pour lors, étudiait la médecine à Nancy : comme tous les enfants, je n'avais d'autre ambition que de faire ce que faisaient, autour de moi, les grandes personnes.

Dorénavant, les mathématiques devinrent le cauchemar de ma vie d'écolier, l'enfer de mes études. J'admettais à la rigueur les autres sciences, je n'étais pas absolument nul en physique et en histoire naturelle, mais les mathématiques m'inspiraient une insurmontable répulsion. M'y soumettre était, pour moi, une véritable torture intellectuelle. D'instinct, j'ai toujours répugné à l'abstraction comme à une sorte de mort de l'esprit. Ces formules purement logiques me paraissent vides de toute réalité. Il me faut le concret, la réalité vivante, agissante et tangible. Ou bien, si j'accepte l'abstrait et si j'y recours moi-même, c'est à condition d'y sentir ou d'y loger une réalité toujours contrôlable. J'entends bien que les mathématiques s'appliquent aussi au réel. Mais les relations purement logiques des choses ne me suffisent pas : il me faut les choses elles-mêmes, les choses tout entières. Quand je ne possède pas l'objet tout entier, il me semble que je n'ai rien dans l'esprit. Aussi, dès ce temps-là où je peinais sur la théorie de la multiplication, déjà j'inclinais à croire que les mathématiques sont les ennemies de la réalité. Mon proviseur Bergerot, averti par le Robre de mes interminables rêveries en étude, n'y vit d'autre remède qu'un solide régime de mathématiques :

— Cela lui mettra quelques grains de plomb dans la tête ! affirmait-il avec Pitoiset aux jambes torses.

Ces grains de plomb m'épouvantaient. Que les mathématiques contribuent à équilibrer une intelligence et à lui donner du poids, c'est bien possible. Mais ce n'est pas précisément ce que voulait dire mon proviseur. D'accord avec l'opinion commune, il croyait que les mathématiques rendent l'esprit plus

positif, en même temps que plus juste, et qu'elles ramènent les rêveurs à la réalité. Or, j'ai constaté que la plupart des mathématiciens que j'ai connus, parmi mes camarades de Normale ou de Polytechnique, étaient les cerveaux les plus chimériques et, quelquefois, les plus fols du monde. Volontiers, ils habitaient la région des nuées. Tels ils étaient au sortir du collège, tels ils restent dans la vie, à moins qu'ils ne sortent de leurs cadres pédagogiques ou administratifs, pour se mêler au monde des affaires ou à des humanités très différentes de la leur.

Quand j'étais, au lycée de Bar-le-Duc, sur les bancs de la quatrième, je ne songeais certes pas à cet irréalisme des mathématiques. Mais l'horreur que j'éprouvais pour elles n'était que le pressentiment de la servitude intellectuelle que représentent pour moi les méthodes scientifiques exagérées ou mal comprises. L'esprit « scientiste » ou, comme nous disions à l'École normale, « l'esprit scientifard », dont nous voyions la parfaite incarnation dans l'esprit « sorbonnard », est, pour l'intelligence, un des plus grands dangers que je connaisse. Un gouvernement qui s'inspirerait de ses principes, qui aurait la prétention d'être strictement scientiste, aboutirait à une effroyable compression, à la pire des tyrannies, celle de l'âme et de la pensée. Chez nous, sous le Directoire et sous le premier Empire, il y eut un essai plus ou moins systématique de ce régime abrutissant. Lamartine, qui était collégien en ce temps-là, nous en a gardé le souvenir dans des pages encore toutes frémissantes de révolte. Il parle avec indignation de « *ces hommes géométriques qui, seuls, avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, qui croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus, en effet, à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine. Rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas subie l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal, quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout enthousiasme, à tuer toute vertu dans le monde...* » Ces lignes du grand poète romantique, qui précisément s'est efforcé de ranimer chez ses contemporains « cette partie divine et mélodieuse de la pensée humaine », — ces lignes, que je viens de relire, m'ont paru toutes fulgurantes d'actualité. C'est moins la France impériale

qu'elles stigmatisent que l'odieuse et pédantesque barbarie des Soviets. Et c'est sans doute pourquoi je sentais peser sur mes épaules un poids si lourd, lorsque, petit écolier du lycée de Bar, j'écrivais la théorie de la multiplication sous la dictée de l'énorme Pitoiset, qui, tout en dictant, arpentait la salle et faisait rouler ses gros mollets sous le drap tendu de son pantalon trop court. Ces grosses jambes torses me paraissaient d'affreux pilons qui écrasaient impitoyablement, à chaque pas, tout ce que j'aimais et tout ce qui m'exaltait au monde...

* * *

Après ces deux professeurs principaux, je ne mentionne les autres que pour mémoire, les professeurs de musique, de dessin, de gymnastique, qui d'ailleurs étaient traités en parents pauvres par leurs collègues titulaires d'une classe ou d'une chaire. Ces obscurs fonctionnaires ne signifiaient pour moi qu'un morne ennui, ou de désagréables corvées. Et pourtant lorsque j'étais livré à moi-même, à Spincourt comme à Briey, je dessinais et coloriais avec ferveur. Je peux dire que le crayon et le pinceau ont été mes premiers moyens d'expression. Notre professeur, le père Maigrat, m'en dégoûta à tout jamais : condamné par lui, comme incapable, au dessin d'ornement à perpétuité, obligé de copier à chaque séance des oves et des volutes, je rusais pour me faire dispenser de ces vains exercices, qui m'étaient le plus assommant des pensums. Quant à la gymnastique, mes camarades de Briey m'en avaient, à un certain moment, donné le goût. Mais j'ai toujours quitté assez vite les jeux ou les travaux où je n'excellais point. A Bar-le-Duc, notre maître de gymnastique, le brave père Pulicani, ancien voltigeur de la garde et, je crois bien, capitaine de pompiers, me condamna, lui aussi, à perpétuité, à la corde à consoles et à la perche au mur. Suprême désenchantement! Toutes les issues, par où ma fantaisie eût pu s'échapper, m'étaient désormais closes. Tout ce qui aurait pu me récréer, me détendre ou m'exciter l'esprit, m'était interdit, ou me devenait fastidieux!

J'allais devenir de plus en plus une machine à confectionner des devoirs ou à réciter des leçons. En élève bien sage, je m'abrutissais consciencieusement sous la discipline. Et dans cette tristesse, cette solitude et cette privation de tout, je ne goûtais même pas la tranquillité du cancre, étant terrorisé par

le cruel Robre, toujours acharné à me prendre en faute. Je crois que je touchai alors le point le plus bas de mon existence. Cette année de quatrième, ce fut mon point mort. Plus d'élans de cœur ou d'imagination, plus de ces intuitions étranges qui avaient illuminé ma petite enfance et donné le premier branle à mon esprit. La beauté me devenait de plus en plus étrangère. C'était l'Église qui m'en avait apporté la révélation. Et voici que je me détournais d'elle et qu'en m'en détournant je tarissais en moi des sources de hautes émotions. Que dis-je? Le premier amour que j'eusse manifesté, c'était celui des livres, — et ma première vocation, mon premier geste spontané, ç'avait été d'écrire des livres. Et voici que je les avais presque en aversion. Pour moi, c'était la fin de tout!...

* * *

Pourtant, deux éclairs traversèrent cette nuit opaque, ou plutôt deux points lumineux. Événements bien minimes, en vérité, et dont je m'étonne de me souvenir encore, mais qui prennent une valeur dans l'insignifiance de ma vie d'alors. Au milieu de cette aridité désolante, ce furent quelques minutes de rafraîchissement et de libération : un souffle purifiant venu du dehors, un essor vite comprimé de mon imagination engourdie.

Voici : au printemps, nous reçûmes la visite de MM. les inspecteurs généraux. Grand branle-bas et grande émotion dans tout le lycée. Le proviseur Bergerot, plus agité que jamais, parcourait les couloirs et les salles d'étude, le haut-de-forme penché sur l'oreille comme une tour de Pise. Le censeur Falk inspectait les cours et les plus noirs retraits, et sa vaste redingote, — comme battue par des vents orageux, — s'enflait autour de sa volumineuse personne. Pour moi, j'étais en tremblement, à la pensée de ces visiteurs illustres autant que redoutables.

Un beau matin, la porte de notre classe fut poussée violemment : un garçon parut, brandissant à bout de bras une petite table couverte d'un tapis vert, la table officielle, que nous appelions irrévérencieusement « la table à poux », puis trois chaises autour, l'une pour l'inspecteur général, l'autre pour l'inspecteur d'académie, la troisième pour le proviseur. Du haut de sa chaire, le vieux Riquet, fort mal à l'aise, considérait tout cela comme un condamné qui assiste aux apprêts

de son supplice... Quelques instants après, la porte se rouvrit, et nous vîmes s'avancer un petit vieillard au teint frais et à la barbe neigeuse, l'air d'une souris blanche. Il tenait d'une main un journal et de l'autre, un bouquet de violettes. Le visage décomposé, comme bouleversé par un trouble intérieur, il s'arrêta au milieu de la salle et, à la stupéfaction de tous, il prononça ces paroles :

— Messieurs, le Prince impérial est mort!...

Et, d'une voix tout à coup brisée par un sanglot :

— C'était mon élève! Laissez-moi pleurer!...

Là-dessus, il fondit en larmes, et il porta à ses lèvres le petit bouquet de violettes.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Certains d'entre nous ricanaient stupidement. Le vieux Riquet avait pris une figure de bronze. Le proviseur et l'inspecteur d'Académie étaient affolés d'un tel scandale : pouvaient-ils s'associer à cette manifestation bonapartiste? Et d'autre part, pouvaient-ils avoir l'air de blâmer un si puissant personnage? Cela tournait à la comédie... Mais le vieux sécha ses pleurs, déploya des paperasses sur la table verte, et cette belle émotion se noya dans du grec et du latin.

Je n'ai jamais revu ce vieil inspecteur général. Depuis, j'ai appris qu'il s'appelait M. Deltour et que, cette année-là, il allait être mis à la retraite : ce qui expliquerait peut-être l'audace de son geste, en un temps où tous les Napoléons étaient exécrés et honnis. Mais je ne veux pas penser à ce détail mesquin. Je ne veux voir que la noblesse et la beauté de ces larmes. Sur le moment, j'en fus transporté. Ce bouquet de violettes, cet attendrissement, ces mots si humains, si émouvants, tout cela me rouvrait subitement un monde dont il me semblait que j'étais banni. C'était une fleur de luxe dans la platitude d'un potager : « Messieurs, le Prince impérial est mort!... »

L'autre beau souvenir que j'ai gardé de cette triste quatrième, c'est une lecture que je fis en étude sous la surveillance hargneuse du Robre. Les lectures d'agrément étaient alors considérées comme de véritables débauches, et, d'ailleurs, nos bibliothèques, d'une indigence extrême, ne renfermaient guère que d'ennuyeux bouquins d'histoire ou de vulgarisation scolaire. Je me demande par quel miracle j'y avais déniché un

livre, — réellement merveilleux à mes yeux, — un livre dont j'ai oublié l'auteur et le titre, et dont je sais seulement que c'était une espèce de Légende des siècles en prose, où les grandes époques de la civilisation étaient illustrées par un récit romanesque mis à la portée des enfants. Pour la période de la Rome impériale, l'auteur avait choisi l'aventure de Diadumène, ce jeune empereur africain, dont Lampride, en son histoire, vante la beauté « céleste », et qui mourut, après un an de règne, assassiné par ses soldats. Beaucoup plus que ce César enfant, ce qui m'émerveilla dans ce livre, c'est le tableau de la Rome antique : le cirque, le palais de Septime Sévère, les basiliques du forum, et les magnificences de la Cour impériale, les cortèges sacrés et les grandes litières à panaches, portées par des esclaves liburniens. Et, comme pour résumer toutes ces splendeurs, l'éclat gemmé et la douceur de ce nom : « Diadumène »!...

Rome, l'Afrique, les deux rives de la Méditerranée, les grands souvenirs et les ruines de la latinité, comme j'allais aimer tout cela, plus tard! Il me plaît de constater que, dès ma treizième année, tout cela me parlait déjà un langage charmeur autant que familier.

Mais, à cette époque désolante de ma vie, je le répète, ce ne fut qu'un éclair. Après cela, plus rien ! Quelque chose comme la nuit épaisse des invasions barbares...

III

Cette stérile année de quatrième, commencée pour moi dans la désolation, s'acheva dans la platitude. Le Robre, notre pion, était toujours ma terreur. Il n'avait pas désarmé. Mais je m'étais endurci aux coups. Le mécanisme de la discipline m'avait saisi et plié. Je m'enlizais de plus en plus dans cette morne vie stagnante, sans même la velléité de réagir, persuadé que les choses devaient se passer ainsi, et n'ayant d'autre espoir que d'user le mauvais sort à force de patience. Comme les soldats à la caserne, je comptais les jours et j'attendais que ce fût fini.

J'écris tout cela sans récriminer contre personne. Ni l'Université, ni le lycée de Bar-le-Duc n'étaient responsables de ma détresse et de mon découragement. Maintenant encore, je suis persuadé que les choses ne pouvaient guère se passer autrement. Je manquais de direction morale, de stimulant intellec-

tuel, de quelqu'un de bienveillant qui s'occupât de moi, qui me marquât de l'intérêt. Mais, avec mes instincts d'indépendance, je me demande comment j'aurais accueilli ce guide et cette direction. Dans n'importe quel collège, j'aurais autant souffert de mon abandon, à moins que j'eusse rencontré un maître, un vrai maître qui m'eût inspiré confiance, admiration et amour. Mais cela est si rare! Et, quant aux souffrances matérielles, aux déplorables conditions d'hygiène où j'ai vécu alors, quel moyen d'y remédier et d'améliorer notre confort, étant donné le prix dérisoire que nous payions alors pour notre pension? A cette époque-là, on n'était pas si raffiné. Même dans les établissements les plus chers, — tout au moins en fait de propreté, — on n'obtenait guère et on n'exigeait guère plus.

Si j'insiste sur toutes ces circonstances contraires qui ont entravé mes premiers pas, sur les duretés d'une éducation qui risquait de m'étouffer, c'est que j'éprouve un véritable réconfort à constater ces contrariétés. J'en ai triomphé. Et pourtant, il s'en est fallu de rien que je fusse à tout jamais écrasé. Et, si j'ai trouvé le joint de mon relèvement, à quel hasard, quasi miraculeux, ne l'ai-je point dû?

Et c'est pourquoi, après cette misère morale où je sombrais, il faut que je dise encore la misère matérielle qui achevait de briser mes jeunes forces et de m'opprimer.

***

Pendant toute mon adolescence, — pendant les cinq ans que j'ai passés à Bar-le-Duc, et même plus tard, à Paris, — j'ai souffert de la faim. Il y avait des jours où je mourais littéralement de faim, — particulièrement les jours de carême. Notre économe, qui était israélite, nous faisait faire le carême dans toute sa rigueur. Je me souviens que, certains soirs, le menu se composait uniquement de sardines ou d'anchois, accompagnés de minces tranches d'œufs durs et d'un carré de gruyère. Je me hâte d'ajouter que c'était bien ma faute si, ces soirs-là, j'allais me coucher sans souper. Mon estomac capricieux ne supportait ni le fromage, ni aucun poisson de mer. Je me serais bien rabattu sur les œufs durs, mais je leur trouvais un fâcheux goût de marée, à cause de leur voisinage avec les sardines ou les anchois. Je ne mangeais pas non plus de toutes les viandes. Même tout enfant, j'avais une telle horreur de la

viande, que je ne consentais à en avaler une bouchée que sous la menace des pires punitions. Du laitage, des œufs, des fruits, je ne voulais pas sortir de là, ou encore des soupes paysannes si bourrées de pain que la cuiller y tient debout. Comme la table du lycée ne m'offrait que rarement ces mets très simples, — et, d'ailleurs, accommodés d'une façon qui me rebutait, — je préférais m'abstenir. Aussi, en moins de deux mois, étais-je devenu d'une maigreur inquiétante. Et puis, le manque de soins corporels, la boue tenace et quasi perpétuelle de la cour, l'humidité, le froid, le terrible froid des longs hivers lorrains. J'avais les mains perdues d'engelures. Je toussais presque continuellement.

Toutes ces calamités s'abattaient sur moi en pleine croissance. Il m'aurait fallu une nourriture et des exercices appropriés à mon tempérament. Or, je ne mangeais presque rien et réduisais mes mouvements à l'indispensable, comme si, affaibli par cet épuisant régime, je sentais la nécessité d'économiser mes forces et jusqu'à ma chaleur vitale. En récréation, je ne jouais pas. On m'avait dégoûté de la gymnastique et les jeux brutaux de mes camarades m'inspiraient une insurmontable aversion. Alors que devenir?... Avec les quatre cents francs annuels de ma pension on ne pouvait certes pas me donner, à tous mes repas, du bordeaux et de la viande rouge pour me fortifier. Aujourd'hui, je m'émerveille de ce que notre économe, le père Lévy, savait tirer de cette somme chétive. Quand je songe qu'avec cela nous étions habillés, nourris et instruits!...

Quoi qu'il en soit, j'ai subi, à cette époque-là, un arrêt dans mon développement corporel et j'étais arrivé à un état de véritable misère physiologique... J'ai, en ce moment, sous les yeux, deux portraits de moi, l'un qui me représente à l'âge de sept ans, l'autre pris au lycée de Bar-le-Duc, parmi mes camarades en groupe, au début de cette année de quatrième, — et j'ai peine à croire que ce soit le même enfant. La première photographie est d'un petit garçon très sain, d'une extraordinaire fraîcheur d'âme et de corps, aux yeux perçants et déjà un peu tristes qui semblent deviner, à travers on ne sait quelle brume, des choses laides, ou attristantes, ou effrayantes, mais qui n'a pas peur et qui manifeste une belle assurance devant la vie... L'autre est celui d'un adolescent, aux traits tirés et

flétris, à la figure longue et douloureuse, aux yeux éteints, sans expression, l'air d'un pauvre chien battu, qui a perdu tout courage et tout sentiment de sa valeur... Oui, voilà ce que j'étais devenu après quelques semaines de lycée!

*
* *

Le pire, c'était l'atmosphère de platitude et de grossièreté où nous croupissions. Nulle idée salubre et vivifiante ne traversait cet air épais. Dans les salles d'étude, où nous peinions sur nos devoirs, nulle Muse, penchée sur notre épaule, ne nous embellissait notre tâche : la discipline très stricte ne nous laissait aucune marge, où pût se loger un peu de poésie... Quelquefois pourtant, certains matins de gelée blanche, où il y avait du soleil sur les toits, il me semblait que mon cœur et mon imagination allaient se dégourdir. Mes rêvasseries somnolentes s'orientaient vers quelque chose de lumineux et de joyeux qui me mettait l'âme en fête... Et puis, tout à coup, à travers les vitres, où le givre fondait, une mélopée triviale nous arrivait de l'autre bout de la rue. Elle se rapprochait, éclatait sous nos fenêtres avec une violence gaillarde, un accent narquois et agressif :

— V'là l'marchand d'peaux lapins!...

C'était fini! Ce cri vulgaire me rabattait, la pensée vacante, sur la page maculée de mon cahier. Alors, je me résignais, je ne résistais plus, je me laissais recouvrir par le flot, j'étais une chose parmi les choses. Je ne saurais dire l'effet déprimant que ce cri produisait sur moi. On voit que je ne l'ai jamais oublié. Bien longtemps après, quand une brusque déception s'abattait sur mes projets, quand une douche tombait sur mes enthousiasmes, la petite rue ensoleillée s'évoquait dans ma mémoire et, tout de suite, j'entendais monter, insolente et gaillarde, la mélopée du marchand de peaux de lapins...

Cela n'est rien : la grossièreté du dehors pénétrait chez nous de façon autrement fâcheuse. C'était le moment où un grand combat commençait contre tout ce qui a fait la noblesse et la grandeur de notre pays. La propagande destructrice et avilissante utilisait tous les moyens. C'était la corruption organisée, sournoise, multiforme et omniprésente. Même à nous, lycéens, on trouvait le moyen de glisser sous main des feuilles ignobles. Je me souviens, avec un dégoût particulier, d'un

de ces tracts, un petit cahier périodique, qui s'appelait *La Lanterne de Boquillon* et qui reflétait le plus pur esprit des Loges. C'étaient, en style de troupier, avec une orthographe à l'avenant, quelquefois fort pittoresque, de basses et haineuses diatribes contre les curés, dénommés les *Vobiscomes*, et les bonapartistes ou les conservateurs, qui devenaient les « bonattrapistes » : on juge par là du ton de ce factum, où l'obscénité se mêlait à la scatologie la plus grossière. Les dimanches de sortie, certains de mes camarades rentraient munis de leur *Lanterne de Boquillon*. Officiellement, la lecture en était interdite par l'administration. Raison de plus pour qu'on en raffolât et que ladite *Lanterne* circulât dans les études des moyens comme des grands, même au risque des plus sévères punitions. Comment, d'ailleurs, aurions-nous gardé quelque scrupule, quand nous voyions nos pions étaler sur leurs pupitres cet affreux petit papier et s'en délecter?

En même temps, quand nous sortions en ville, nous entendions les grandes personnes parler tantôt avec scandale, tantôt avec admiration d'un certain Zola qui venait de publier, disait-on, un fameux bouquin : *l'Assommoir!*... Et l'on plaisantait sur Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade, dont on ne se gênait pas pour conter les exploits devant nous, qui étions tout oreilles...

C'est vers cette époque qu'un jour, en classe, les externes firent passer de banc en banc des portraits en couleur d'un Monsieur Grévy, qui venait d'être élu Président de la République. Je me rappellerai toujours ma consternation à la vue de ce vieil homme, en habit noir avec sa lippe rasée et ses favoris de chicaneau. J'avais encore dans les yeux le diadème et les colliers de perles de l'Impératrice, le bel uniforme chamarré et le chapeau à plumes du maréchal de Mac-Mahon. Mais ce n'était pas seulement pour d'enfantines raisons d'insuffisante magnificence que je méprisais Grévy-le-Jurassique. Une foule d'autres raisons plus profondes déterminèrent alors l'espèce d'humiliation que j'éprouvai en mon âme de jeune Lorrain. Ces raisons inconscientes procédaient toutes du sentiment très fort et très désolant qui, en ces brefs instants de contemplation, s'empara de moi : c'est que cet avènement de la médiocrité, c'était la fin des grandeurs de la France.

Ce petit incident me laissa une inquiétude latente, que j'oubliai vite, avec la belle insouciance des enfants, mais qui,

plus tard, reparut, affleura en pleine conscience, chaque fois que je sentais, autour de moi, l'esprit public troublé, ou sourdement hostile. Ce que je pouvais entendre au dehors augmentait encore cette obscure appréhension. Car j'avais fini par franchir les grilles de ma prison. Cette amie de ma mère, dont j'ai parlé tout à l'heure et qui était très snob, se décida, par pitié, à me faire sortir, bien qu'elle eût une sainte horreur du lycée et de tout ce qui touchait au lycée : lieu pestilentiel et réprouvé! Chez elle, à table, j'entendais son mari et son gendre, officier de cavalerie, déblatérer contre la République et prophétiser les pires horreurs. A la façon dont on me regardait, il me semblait que tout cela était dit à mon intention : j'étais très mal à l'aise et plein d'un vague chagrin. Pour me purifier, sans doute, des influences délétères que je subissais, ma correspondante m'emmenait aux vêpres, à l'église Saint-Antoine, sa paroisse, rue de la Couronne. J'avais beau protester qu'au lycée on m'avait déjà muni de la messe et des vêpres : aux yeux de ma correspondante, cela ne comptait point. Et même il semblait que, pour cette dame pincée et soupçonneuse, les offices du lycée sentissent fortement le fagot. Elle me chargeait les mains d'un gros livre de prières. Et, à travers les rues toutes boueuses de neige fondante, nous prenions le chemin de la paroisse.

Ces vêpres de Saint-Antoine, cette vieille église enfoncée, où l'on descendait par des marches de cave, à cheval sur le canal de l'Ornain, dont j'avais entrevu, au tournant d'un pont, l'eau noire et glacée, ces ténèbres humides de la nef, cette odeur de moisissure, tout cela me mettait l'âme en détresse. Pour m'abstraire de cette ambiance funèbre, j'essayais de lire dans le gros livre de prières. Il était tout farci de petits carrés de papiers où ma correspondante, un peu bas-bleu, avait recopié de sa main des maximes et des pensées pieuses de sa composition. Cette littérature douceâtre me rebutait. Il ne me restait plus qu'à attendre patiemment qu'on sortît. Je n'avais d'autre consolation que de contempler devant nous les rangées de bancs qui se déployaient jusqu'à la balustrade du chœur : c'étaient les bancs de l'aristocratie, du beau monde de la rue Nève. Ils étaient déserts. De loin, je m'appliquais à déchiffrer les noms des propriétaires, profondément gravés au couteau dans la tablette des agenouilloirs : *Mlles de Wigna-*

court... et plus loin : *famille de Nonancourt... famille de Lescale, Madame de Ravinel...* Hélas! tous ces paroissiens dormaient au cimetière depuis longtemps. Et mon regard s'immobilisait mélancoliquement sur ces bancs vides, où achevait de se défaire le souvenir de familles éteintes...

Tels étaient les divertissements et les grandes émotions de mes sorties. Il y avait de quoi m'en dégoûter. Et pourtant je ne m'en dégoûtais point. J'étais prêt à tout accepter : les regards pitoyables de ma correspondante, les mépris du bel officier de cavalerie, et les vêpres de Saint-Antoine, et même la lecture du gros paroissien bourré de petits carrés de papier. Mais on ne me fit plus sortir : j'avais dû déplaire à mon insu, ou, plus simplement, on ne pensait pas à un petit lycéen, vraisemblablement destiné à d'inglorieux emplois! Alors, les dimanches où les autres sortaient, je me consolais auprès de mon ami, Jeanmaire, qui, lui non plus, ne sortait pas. Nous passions nos récréations solitaires à parler de Metz, de la musique de l'Esplanade et des beaux magasins de la rue Serpenoise...

J'atteignis ainsi, dans un grand marasme d'âme et de corps, la fin tant souhaitée de l'année scolaire. Année de nul profit pour moi, sinon que j'étais rompu désormais à la discipline universitaire. Néanmoins, ma fantaisie persistait sous l'apparente soumission de l'écolier. Je n'avais aucun goût pour les exercices qu'on nous imposait alors, et où l'imagination, non plus que le sentiment, n'a de part : remettre des vers latins sur leurs pieds, réciter mécaniquement dix phrases de Quinte-Curce, fabriquer à coups de dictionnaire des thèmes latins et des thèmes grecs, j'exécutais tout cela ponctuellement, mais sans passion. Et, ce qu'il y avait de pis, c'est que déjà mon oreille cherchait instinctivement certains rythmes de phrase et que, entre une expression correcte, mais sourde ou raboteuse, et un barbarisme harmonieux, je n'hésitais jamais.

Avec de telles dispositions, je ne pouvais être que médiocrement classé. C'est tout au plus si j'obtins deux ou trois accessits, je ne sais plus en quoi. Étant donné la somme d'application, de labeur ingrat que j'avais fournie, j'en fus quelque peu mortifié. Le jour de la distribution des prix, je sentis tout particulièrement mon humiliation, lorsque je vis le coq de notre classe, le fils d'un instituteur, frisé, cravaté et ganté de blanc, s'apprêter à aller cueillir ses lauriers. Ah! ce

jour-là, que n'eussé-je pas donné pour être frisé, moi aussi !...

Pendant les vacances, je fis, comme d'habitude, un assez long séjour à Metz chez une de mes tantes. J'en profitai pour aller voir Jeanmaire chez son oncle, le brasseur de Montigny. Mais je ne goûtai point à cette visite le plaisir que j'espérais. Jeanmaire me parut froid et gêné, alors que j'étais tout trépidant d'allégresse à la pensée de le retrouver si près de ce cher Metz, autour duquel avaient tourné, pendant une année, nos rêveries nostalgiques de collégiens. Il me parut aussi que ma démarche déplaisait à sa famille et que lui-même était considéré sans tendresse par les siens. Je revins tout désemparé chez ma tante, qui, pour lors, habitait un sombre et glacial logis sur le Haut de Sainte-Croix !

Mais mon vieux Metz, pour moi tout plein des plus jolis souvenirs d'enfance, eut tôt fait de me reconquérir. Je revis les magnifiques verrières de la cathédrale, qui, cette année-là, portait encore les stigmates d'un incendie : des illuminations officielles en l'honneur de l'empereur Guillaume, premier du nom, avaient mis le feu à la toiture. Sous ses échafaudages, la vénérable basilique messine me parut plus touchante, comme une blessée enveloppée de ses bandages.... Et puis les rues étaient toutes grouillantes d'uniformes allemands dont les couleurs exotiques m'éblouissaient. Une activité insolite emplissait les quartiers les plus paisibles. On bâtissait une nouvelle gare, colossale à nos yeux, on posait des rails pour tout un réseau de tramways, et il n'était bruit que de grands travaux de fortification dans la banlieue... Comme ces manifestations d'une vie intense me semblaient admirables au sortir de la médiocrité et de la stagnation de Bar-le-Duc ! J'avais quitté le village pour la ville, — et quelle ville merveilleuse ! J'étais fier de mon pays. Au contact de la terre natale, j'éprouvais comme un sursaut d'énergie, et, — en l'écrivant, je suis certain de ne pas forcer les mots, — un besoin éperdu de joie, de je ne savais quel avenir ensoleillé et glorieux.

LOUIS BERTRAND.

(La troisième partie au prochain numéro.)

SOUVENIRS DES ANNÉES D'EXIL

II (1)

LAUSANNE — LA MORT DE MA MÈRE

Nous reprîmes à Florence notre vie habituelle et continuâmes, mon frère et moi, le cours de nos études. Mon père nous installa dans un beau palais près du Dôme et le temps s'écoula sans événement marquant dans notre existence.

Au printemps de 1835, nous allâmes, comme de coutume, passer à Livourne la saison des bains de mer, lorsqu'on parla du choléra qui sévissait dans l'Italie septentrionale. Ce terrible mal prenait des proportions énormes par la frayeur qu'il inspirait. Ma mère en conçut une telle crainte, qu'il fut décidé que nous ferions un voyage en Suisse, et ne reviendrions à Florence que pour l'hiver

Au mois d'avril, nous quittâmes Livourne. Cela ne fut pas sans nous causer quelque chagrin à mon frère et à moi. Nous nous considérions comme chez nous à Florence, et il nous en coûtait de nous en éloigner. On nous entassa dans une grande berline à quatre places, en compagnie de la baronne de Rœding et de Mlle de Malchus, dame de compagnie de ma mère, avec force paquets et coussins. Mon père et ma mère nous précédaient dans un coupé. Un fourgon suivait avec nos gens. Parmi eux était la vieille Thécla Heim, notre bonne, dont j'ai négligé de parler jusqu'ici. C'était un type d'originale Polonaise qui

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

nous conta qu'elle avait vu, étant au service de la famille Czartoriski, une grande maison aux environs de Cracovie appartenant au prince de ce nom et dans laquelle il enfermait et entretenait, dit-on, tous ses bâtards.

A cette époque, les chemins de fer n'étaient pas connus; nous voyagions à petites journées, quelquefois de nuit. Au bout de six ou huit jours, nous arrivâmes à Genève. Nous y demeurâmes un mois; mais, ayant appris que le choléra, au lieu de diminuer, étendait toujours ses ravages, on convint de passer l'hiver en Suisse et de se fixer à Lausanne où le climat semblait devoir être plus doux.

Tandis que nous étions à Genève, nous vîmes peu de monde. Cependant, nous reçûmes quelques visites de Paris, entre autres celles du baron de Stœlting, d'un nommé C..., de M. et Mme David, les parents de Jérôme David (1). M. C... nous arriva le bras en écharpe. Il disait avoir reçu un coup d'épée pour avoir pris la défense de la famille Bonaparte dans un endroit public. Cela n'était pas exact : il avait été blessé dans une rencontre occasionnée par une altercation à propos d'une femme de médiocre réputation. Les Bonaparte n'y étaient pour rien. M. C... était venu à Florence en se donnant pour un écrivain libéral tout dévoué à la cause bonapartiste. Recommandé par Mme Hamelin (2), il avait été très bien reçu. Il se mit à la disposition de mon père qui lui donna une lettre pour M. de Stœlting, son agent accrédité à Paris où il soutenait nos réclamations. M. de Stœlting vit bientôt à quel homme il avait affaire. C... inspira de l'ombrage au bon Stœlting qui le tint à distance et ne le laissa pas s'immiscer dans nos affaires, ce qui fit dire à ma mère qu'il n'avait aucune souplesse, qu'il était inabordable et que sa raideur nous nuirait plus qu'elle ne nous servirait.

Une aventure qui survint bientôt sembla donner raison à cette prévision. M. de Montalivet était alors ministre de la maison du roi Louis-Philippe, ou, plutôt, je crois, intendant de sa liste civile (3). M. de Stœlting eut besoin de le voir et lui écrivit

(1) Le baron Jérôme David, plus tard officier d'ordonnance du prince Napoléon et ministre des Travaux publics dans le ministère Palikao, était le petit-fils du peintre. Son père avait épousé Mlle Capinski.

(2) Fortunée Hamelin, l'ancienne Merveilleuse.

(3) M. de Montalivet était intendant général de la liste civile.

en conséquence, lui rappelant qu'ils s'étaient connus autrefois à Paris, le comte de Montalivet étant page de l'Empereur, le baron de Stœlting envoyé du roi de Westphalie. Le baron reçut une lettre d'audience et, malgré l'exactitude ponctuelle dont il fit preuve, il dut attendre pendant cinq heures le bon plaisir du personnage en place. Stœlting sentit l'inconvenance du procédé. Lorsqu'enfin il pénétra dans le cabinet de M. de Montalivet, ce fut en l'interpellant en ces termes : « Quand j'eus l'honneur de vous voir la première fois, M. le comte, vous n'étiez point aussi affairé qu'aujourd'hui, car, si j'ai bonne mémoire, c'est vous qui souleviez la portière du cabinet de l'Empereur afin que j'entrasse. » Comme on le pense, ce beau début ne fut pas du goût de M. le comte, et l'on prétend que, depuis ce jour-là, il ne voulut plus entendre parler de Stœlting.

C'est à Genève que ma mère ressentit la première atteinte du mal qui devait amener sa fin. Les jambes commencèrent à enfler. Cet accident, qui l'empêchait de marcher, joint à son grand embonpoint, la rendait encore plus impotente. Nous reçûmes la visite de mon frère Jérôme, qui venait de la part du roi de Würtemberg nous apporter ses compliments et nous inviter à venir nous établir auprès de lui à Stuttgart. Le médecin redouta le froid pour ma mère. Tout en ne repoussant pas l'offre de son beau-frère, mon père décida que nous passerions l'hiver à Lausanne. Il loua, en conséquence, à un M. Perdonnet (1), deux villas contiguës où l'on jouissait d'un beau jardin et d'une belle vue. Nous nous y établîmes vers les premiers jours d'octobre.

Le précepteur de mon frère nous y rejoignit, de retour d'un congé. Dès son arrivée, il engagea mon père à placer Napoléon dans une pension à Vevey, afin de solliciter ses progrès en stimulant son amour-propre et de le faire bénéficier des avantages de la vie collective. On eut quelque peine à y faire consentir ma mère. Napoléon était son benjamin. On l'installa à Vevey (2) d'où il venait tous les quinze jours passer vingt-quatre heures à la maison. Pendant le peu de temps qu'il demeura dans cette pension, il se métamorphosa complètement. Sa crois-

(1) M. Perdonnet, propriétaire de la maison de campagne de Mon-Repos, louée au Roi, fut le père du célèbre ingénieur, directeur de l'École Centrale.

(2) Plus exactement à Carouge, dans la pension de M. Venet.

sance date de là. Le grand air, une vie réglée, le mouvement, amenèrent ce résultat; l'émulation le mordit au cœur; il devint plus appliqué et fit des progrès rapides.

Nous ne voyions personne à Lausanne, si ce n'est notre propriétaire, M. Perdonnet, qui habitait, un peu au-dessus de nous, une villa avec sa famille. Notre existence était d'une excessive monotonie. Nous allions quelquefois au théâtre précédés par des gens qui portaient des lanternes. Nous avions les pieds chaussés de grandes bottes pour nous garantir de la boue. Notre jeunesse nous faisait trouver en cela quelque amusement, mais, hélas ! habitués à vivre en Italie, dans ce pays joyeux et animé, au milieu d'un va et vient continuel de monde, cette récréation s'émoussa bien vite. Le brouillard, la pluie froide, le vent, précurseurs maussades et tristes de l'hiver, venaient rendre, chez moi surtout, bien plus vivace le désir de revoir Florence.

Dès les premiers jours de novembre, ma mère se plaignit de sa santé. Elle était triste, marchait péniblement. Nous fûmes une semaine entière sans nous inquiéter trop ; mais, le malaise se prolongeant, on appela, de Genève, le médecin qui l'y avait déjà soigné. A la suite d'une consultation avec celui de Lausanne, il nous fut déclaré que ma mère était atteinte d'un commencement d'hydropisie de poitrine. Elle avait les jambes enflées, la respiration gênée. Cette déclaration des médecins (1) affecta beaucoup mon père. Il s'ingénia à combattre les appréhensions de ma mère, qui savait que cette maladie avait emporté plusieurs membres de sa famille.

Mon père écrivit à mon frère aîné d'avancer sa visite à Lausanne en lui faisant pressentir la vérité. Le Roi lui adjoignit son propre médecin, le docteur Ludwig, homme de sens et d'expérience qui connaissait, depuis bien des années, le tempérament des personnes de la famille royale de Würtemberg. Ils arrivèrent le quinze novembre, jour de naissance de mon père. Le docteur trouva l'état de ma mère empiré. Elle se croyait mieux parce qu'elle n'avait pas de souffrances aiguës. Ludwig témoignait une grande inquiétude. Nous fûmes dans la consternation. Mon père soignait ma mère avec une grande sollicitude et une tendresse parfaite. Nous n'entrions dans sa chambre que deux fois par jour. Enfin, comme la mort était imminente,

(1) Les docteurs Monnet et Pélissier.

on nous fit quitter la villa et nous fûmes confiés, mon frère et moi, à M. Perdonnet. La baronne de Rœding assista ma mère jusqu'à son dernier moment.

Quant à nous, éloignés ainsi, nous étions fort tristes, remplis d'inquiétude. Nous étions d'âge à souffrir de sérieuses préoccupations. La menace d'un avenir précaire assaillait notre esprit. Sans être au courant des affaires de nos parents, nous savions qu'ils recevaient une forte pension du Würtemberg et de la Russie, par le fait de la proche parenté de ma mère avec les souverains de ces deux pays. Elle morte, on la supprimerait. Que deviendrait notre père, déjà ruiné? Nous n'ignorions pas qu'il était prodigue, toujours gêné. Nous redoutions des embarras inévitables, pis, peut-être!

Le 28 au matin, la baronne de Rœding vint nous prendre et nous conduisit auprès de notre mère. Nous la vîmes dans son lit. Son visage, coloré d'ordinaire, avait le ton d'une cire; son embonpoint était tombé; elle ressemblait beaucoup à son père et sa tête avait pris un caractère de grande noblesse. Elle nous reconnut parfaitement. Nous nous agenouillâmes devant son lit en lui baisant la main, qu'elle étendit sur nous en nous bénissant. Bientôt, on nous fit relever en nous disant que notre présence prolongée pourrait fatiguer notre mère, qu'elle avait accompli ses devoirs religieux et que nous reviendrions le lendemain. Nous nous retirâmes consternés, avec le sentiment de sa fin prochaine, pleurant beaucoup. Elle mourut dans la soirée, le 28 novembre 1835 (1). J'avais quinze ans, Napoléon en avait treize.

Le lendemain de la mort de ma mère, Mme de Rœding vint nous annoncer ce malheur et nous dire que nous devions encore demeurer deux jours chez M. Perdonnet. On nous mit en deuil immédiatement. Papa vint nous voir avec notre frère. Ils étaient fort affligés l'un et l'autre. Nous apprîmes par eux que le corps de notre mère allait être transporté à Louisbourg pour être déposé dans la chapelle mortuaire des princes de Würtemberg. Mon frère Jérôme, accompagné de son aide de camp, M. de Malchus, et du docteur Ludwig, présida au voyage funèbre. Le matin même du départ, on nous fit revenir. Mon père était couché, souffrant d'un gros rhume. La maison était lugubre.

(1) Plus exactement dans la nuit du 28 au 29 novembre, à deux heures et demie du matin.

LA VIE AU CHATEAU D'ARENENBERG

Dès que la reine Hortense apprit la mort de ma mère, elle dépêcha vers nous le prince Louis. Nous le vîmes arriver avec une joie extrême et un profond sentiment de soulagement. Il venait prier mon père de vouloir bien passer le reste de l'hiver à Arenenberg, et, dans le cas où il lui plairait de retourner à Florence, de me laisser avec mon frère dans les mains de la Reine. Mon père accepta pour Napoléon. Quant à moi, le roi de Würtemberg m'avait réclamée. Il fut décidé que je passerais une semaine auprès de ma tante et me rendrais après à Stuttgart. Louis nous quitta au bout de quelques jours, nous précédant de fort peu à Arenenberg.

Nous nous mîmes en route vers les premiers jours de décembre par le froid, la glace et la neige, ce qui ne contribuait guère à nous égayer. Il fallut traverser toute la Suisse, entassés dans une voiture. La température, qui nous semblait d'une rigueur extrême, nous fit beaucoup souffrir. Nous passions nos nuits à l'auberge. Une fois, mon père, me croyant endormie, eut avec Mme de Rœding une conversation dont je ne perdis pas le moindre mot. Il s'agissait de moi ; il exprimait le désir qu'il avait de me marier, des difficultés que cela présentait, de la possibilité, toutefois, de le faire avec le prince Louis Napoléon. La baronne, de son côté, prétendait que je plaisais beaucoup à mon cousin, qu'elle l'avait surpris les yeux constamment braqués sur moi, et que, pour peu que cela me convînt, elle était certaine que cela s'arrangerait facilement. Deux jours après, nous arrivâmes à Constance, où le prince Louis nous attendait pour nous mener à Arenenberg.

Ma tante fut pour moi d'une tendresse infinie. Elle me logea près d'elle et je passai là huit jours délicieux, sans autre distraction que celle d'une société aimable. En fait d'hommes, il n'y avait auprès de ma tante que le prince avec Cottrau et Conneau ; en fait de femmes, que Mme Salvage, Mlle de Périgny et Mlle Masuyer (1).

Cette petite habitation d'Arenenberg, décorée du titre prétentieux de château, était des plus modestes. C'était, alors, une

(1) Mme Salvage de Faverolles, l'amie de Mme Récamier, ne quittait plus la Reine depuis plusieurs années. Mlles de Périgny et Valérie Masuyer étaient ses lectrices.

manière de chalet, construit en bois et en briques. Le rez-de-chaussée se composait d'une assez grande antichambre, au fond de laquelle un escalier en colimaçon conduisait au premier étage. De l'antichambre, on entrait dans un petit salon étroit, qui servait de vestiaire. De là, on passait dans une petite serre, au milieu de laquelle se dressait une belle statue de l'impératrice Joséphine, par Bosio. Cette serre donnait accès dans le grand salon, au bout duquel était le tableau de Gros, représentant Bonaparte passant le pont d'Arcole un drapeau à la main. Cette belle peinture devint plus tard la propriété de M. Demidoff, et j'ai été assez heureuse pour la faire passer aux mains de l'Empereur (1). A la gauche du salon se trouvait une salle de billard, éclairée par une seule fenêtre donnant sur le lac de Constance; puis, venaient la salle à manger et la bibliothèque.

Tout cela était abondamment meublé, avec une grande simplicité, mais avec un grand goût. Partout le regard se posait sur des livres, des albums, des travaux d'aiguille commencés. Un bon calorifère maintenait dans la maison une chaleur égale et tiède; aussi, quoiqu'on fût au cœur de l'hiver, on n'éprouvait aucune sensation de froid. Les chambres à coucher étaient au premier étage. Le prince Louis demeurait avec les autres invités dans un petit pavillon séparé. Seul des hommes, mon père couchait au château. L'appartement de ma tante était tout tendu de percale rose et de mousseline blanche. Il se composait d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'une très petite pièce pour écrire, dans laquelle une sorte de grande armoire donnait accès dans sa chambre à coucher. J'allais la voir chaque matin comme elle était encore au lit. Elle y était soignée, coquette même. Aimable et souriante, elle m'entretenait de ses affaires, de mon avenir, s'efforçant de pénétrer ma pensée, de sorte que, rapprochant ses paroles de la conversation que j'avais entendue entre mon père et la baronne de Rœding, j'en tirai cette conclusion que la reine Hortense avait des idées analogues.

On se réunissait pour déjeuner et pour dîner. Le reste du temps, chacun le passait selon son bon plaisir. La Reine sortait presque chaque jour, malgré la neige et le vent. Nous n'allions pas bien loin ; souvent nous nous mettions à regarder patiner sur le lac de Constance. Quelquefois ma tante s'asseyait dans

(1) Aujourd'hui au musée du Louvre.

un traineau que le prince ou Cottrau poussait sur la glace. Après le diner, on faisait souvent de la musique. Cottrau chantait extrêmement bien. Il tenait aussi le piano quand la Reine chantait à son tour, ce dont elle s'acquittait avec beaucoup d'intelligence. Elle avait une voix faible, mais très juste et pleine d'expression. Parfois on s'amusait à faire, avec de la sépia, des taches sur des carrés de papier blanc. Il fallait en tirer parti, et, de ces maculatures fortuites, faire une tête, un paysage, une figure quelconque. Le temps était agréablement rempli; il passait vite. La bienveillance de la Reine mettait tout le monde à l'aise; sa bonne grâce épargnait à chacun ce qui aurait pu heurter ou déplaire. Nul n'avait comme elle le don de détourner et de résoudre les petits orages inévitables entre personnes inégalement liées, menant une existence commune. Le prince Louis était d'un caractère gai, farceur même, quelque peu goguenard et frondeur. Il s'occupait beaucoup de nous et, sans me faire une cour en règle, il me marquait une grande préférence, ce qui ne me faisait pas de peine, bien au contraire. Aussi me prêtais-je de fort bonne grâce à cette petite *flirtation*

Pour toutes ces raisons, j'eus un grand chagrin de quitter ma tante. Elle avait un charme que rien ne peut rendre. Elle eût bien voulu me garder, mais le roi de Würtemberg avait insisté pour que je passasse l'hiver auprès de lui, et mon père ne crut pas pouvoir le lui refuser. Louis Napoléon demanda de conserver mon frère auprès de lui pour le faire travailler. Il l'obtint. Je partis en enviant le sort de Napoléon et en promettant à ma tante de lui écrire souvent et de la tenir au courant de tous mes faits et gestes. Mon père me conduisit, Mme de Rœding m'accompagna.

LA COUR DE WURTEMBERG

Notre réception à Stuttgart fut des plus cordiales. Mon père n'y resta que quarante-huit heures, après lesquelles il retourna à Florence en passant par Arenenberg où il s'entretint avec la reine Hortense du projet de mariage avec mon cousin. Il m'en écrivit même, ainsi que ma tante, à mots couverts, mais fut plus explicite avec la baronne de Rœding, et, dans une lettre qu'elle me montra, il s'en expliquait tout au long. J'en causais souvent avec cette excellente femme pour laquelle je n'avais

pas de secrète pensée et qui, souhaitant mon bonheur avant tout, tenait à savoir si ce mariage me plaisait.

Je fus mise, à Stuttgart, sur le même pied que mes deux cousines aînées. Tous les jours on m'amenait déjeuner à onze heures dans le grand salon vitré dont j'ai parlé. La baronne venait m'y chercher. Je me promenais ordinairement avec mes cousines Marie et Sophie ; quelquefois aussi avec la Reine et mes autres cousines. Le soir nous dînions en famille, quand il n'y avait pas de monde, à cause de mon deuil. Vers la fin de mon séjour, j'y allai avec mes cousines, et, ce à quoi j'attachais alors un grand prix, en robe décolletée et à manches courtes.

Le jour de Noël il y eut un arbre pour moi, parmi ceux des enfants de mon oncle. Toute la famille royale me témoignait une affection marquée. Le Roi aimait particulièrement à s'entretenir avec moi ; il me montrait une grande prédilection et me faisait jaser tant et plus sur chacun. Il me ramenait souvent à la pensée de ma mère, mettant sur elle la conversation. Après dîner, je jouais quelquefois au nain jaune avec lui. Il était extraordinairement mauvais joueur. Une fois, il eut une chance détestable et perdit sans cesse. Dans son dépit, il jeta les cartes et partit en maugréant contre ma bonne veine. Quoique j'eusse une belle envie de rire, je me contins : la Reine, ainsi que mes cousines, me surent très bon gré de ma tenue. Le lendemain, le Roi m'embrassa en plaisantant sur sa mauvaise humeur. Il ajouta que c'était plus fort que lui ; aussi s'interdisait-il de jouer avec des étrangers.

Vers la fin de février, comme les jours allongent et qu'il fait un peu moins froid, nous faisions de longues promenades. Il nous arriva plusieurs fois de rencontrer sur notre chemin un grand monsieur brun qui passait et repassait, montant un bel alezan à queue noire. Bien qu'il n'eût pas quarante ans, il me faisait l'effet d'être sur le retour. C'était le prince de Schœnburg, parent de la Reine et qui remplissait à Stuttgart les fonctions de ministre d'Autriche (1). Il y était depuis plusieurs années et s'y était fait une réputation de galantin. Il se prit pour moi d'un goût excessif. La famille royale s'amusait à l'en plaisanter et l'avait surnommé : « l'amoureux de Mathilde ». Aux grands dîners auxquels j'assistai sur la fin de mon séjour,

(1) Frédéric-Albert de Schœnburg-Hartenstein, né le 24 avril (il avait donc alors cinquante ans), mourut à Vienne le 13 janvier 1841.

on le plaçait auprès de moi. Lorsqu'il sut que j'allais quitter le Würtemberg, il me fit un petit dessin à la mine de plomb. C'était tout à fait dans le sentimentalisme allemand. Une jeune fille, tenant à la main une corbeille de fleurs, grave de l'autre, avec un stylet, sur une espèce de stèle appliquée à un rocher, ces quatre vers, empruntés peut-être à quelque poète allemand, peut-être du prince lui-même, je ne saurais dire :

Die Freude sie schwindet, es dauert kein Leid,
Die Jahre verrauchen im Storme der Zeit,
Die Söne muss sterben, die Erde vergehen,
Doch Liebe muss ewig und ewig bestehen (1).

J'ai conservé ce dessin, qui est loin d'être un chef-d'œuvre et que Schœnburg avait sans doute copié sur quelque estampe. En le cherchant parmi les reliques de ma jeunesse, j'ai retrouvé une petite aquarelle, datée du 26 février 1836, faite de la main du prince Louis et qu'il m'envoya à Stuttgart. Elle représente une vue d'Arenenberg par un temps de neige.

Le prince de Schœnburg demanda la permission de venir prendre congé de moi. Il se montra fort ému, m'exprima en termes des plus convenables tout le chagrin qu'il avait de ne plus me voir et me conjura de consentir, si jamais il m'arrivait d'aller à Vienne, à ce qu'il fût la première personne que je demandasse à voir. Je le lui promis et j'ai tenu parole. Après mon mariage, lorsque, en 1841, je passai par Vienne, me rendant à Saint-Pétersbourg, je n'y étais que depuis quelques heures quand j'écrivis au prince de Schœnburg que je serais charmée de recevoir sa visite. Ma lettre fut portée à son hôtel : il était à l'agonie. Quelques instants après, il était mort. Cela me fit beaucoup de peine. Je n'eus pas le temps de voir à Vienne ni sa sœur, la princesse de Schwarzenberg, ni son neveu, le prince de Schœnburg. Quelques années plus tard, je fis la connaissance de la princesse, qui me parla de l'attachement de son frère pour moi, ce qui me fut confirmé dans la suite par le neveu de mon pauvre amoureux, second attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris, sous le règne de Napoléon III. Il ajouta même que ce fut un désespoir profond pour son oncle de penser

(1) Le plaisir s'évanouit, aucun chagrin ne dure, — Les années s'en vont en fumée dans l'envol du temps, — Les enfants doivent mourir, la terre doit disparaître, — Mais l'amour subsistera toujours.

que son âge lui avait interdit de me demander en mariage.

Ces sortes d'amourettes, sans conséquences probables ni même possibles, étaient assez d'habitude à la cour de Würtemberg. Mes deux cousines aînées étaient coquettes l'une et l'autre. Je m'amusais à les voir se parer lorsqu'il y avait au château quelque grand dîner ou quelque bal auquel le deuil de ma mère, renforcé bientôt de celui de ma grand mère Lætitia, m'interdisait d'assister. Sophie, qui devint reine des Pays-Bas, s'était prise d'une belle passion romanesque pour le vieux sir William Russell (1), frère de lord John, et ministre d'Angleterre en Würtemberg. Elle le guettait lorsqu'il passait par le long corridor sur lequel donnait sa chambre d'étude et qui conduisait du château au théâtre. Elle le regardait par le trou de la serrure ou par l'entrebâillement de la porte. Un jour elle obtint de moi que je fisse passer un pli sous la porte. Sir William Russell le ramassa. J'ignore ce que cela pouvait contenir, mais j'imagine que cela ne valait pas la peine de prendre tant de précautions.

Marie était en coquetterie avec ses deux cousins, mon frère Jérôme et le prince Frédéric de Würtemberg. Au moins là y avait-il matière à mariage. Ce que mes cousines recherchaient avant tout, c'était d'introduire un peu de roman dans leur vie monotone. Cela dura jusqu'au jour de leur mariage respectif.

Sophie, quoique la cadette, fut mariée la première ; elle épousa le prince d'Orange, héritier de la couronne des Pays-bas (2) ; Marie s'enamoura du comte de Neipperg. Pendant deux ans on s'opposa à cette union, mais la princesse sut si bien faire la malade, qu'en 1840 elle arracha au Roi son consentement. Quelques mois après son mariage, elle était déjà dégoûtée de son mari. Ce ménage n'alla guère. Le malheureux Neipperg eut une triste fin (3). Il fit, chassant le chamois, une chute terrible à la suite de laquelle on le ramassa brisé. Le corps guérit, mais l'esprit s'affaiblit de jour en jour. Il fallut le mettre dans une maison de santé où sa femme l'allait voir de temps en temps. Il y mourut en 1865. Marie affecta un chagrin immense ; on n'y

(1) George-William Russell, fils du duc de Bedford, était né en 1790.

(2) Le 18 juin 1839.

(2) Le comte Alfred de Neipperg était un fils du premier lit du second mari de Marie-Louise. Né en 1807, il était veuf quand il épousa, le 19 mars 1840, la princesse Marie. Il mourut le 10 novembre 1865.

compris rien, car on savait à quel point elle vivait mal avec lui, quand il était bien portant.

Le prince Frédéric eût parfaitement convenu à une de mes cousines aînées, mais la Reine le voulait pour sa propre fille, la princesse Catherine. C'était là une des principales causes de l'antagonisme des princesses avec leur belle-mère. Le temps, des malheurs communs les ont rapprochées, et la reine des Pays-Bas a souvent regretté devant moi les injustes préventions dont elle et sa sœur étaient animées contre la Reine. Quant à un mariage avec mon frère Jérôme, il n'en fut jamais question. Il était Français, sans fortune et Bonaparte. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on ne songeât pas à lui.

J'ai été témoin à Stuttgart d'un fait qui m'a vivement étonnée, connaissant la dignité extérieure des Anglais, la morgue de leur aristocratie et leur culte du *cant*. Le richissime et très noble marquis de Westminster, alors lord Grosvenor, qui remplaça comme ministre sir William Russell, était père de nombreux garçons que je vis maintes fois, de mes propres yeux, le balai en main, enlever la neige devant l'hôtel de leur père, ce dont ils s'acquittaient de la meilleure grâce du monde. Était-ce excentricité? était-ce avarice? On le disait.

MARIAGE MANQUÉ AVEC MON COUSIN

Pendant mon séjour à Stuttgart, la reine Hortense m'écrivit souvent. Elle me chargea même, une fois, d'une commission fort délicate et bien faite pour mettre à l'épreuve ma diplomatie de jeune fille. Il s'agissait de négocier, en sa faveur, l'obtention d'une rente viagère en échange d'une fort belle parure de turquoises et de diamants, ainsi que d'un collier de chatons. Elle pensait que le roi de Würtemberg, qui passait pour fort riche, se porterait acquéreur de ces beaux objets. Je n'eus pas le temps de la prévenir de ne pas me les envoyer. J'étais persuadée qu'il n'y avait rien à faire avec le Roi. La Reine, sa femme, ainsi que mes cousines, avaient les plus belles pierreries du monde. Elles me les avaient montrées plus d'une fois. J'échouai donc dans ma négociation comme cela devait arriver et je renvoyai ces parures à ma tante; néanmoins, je fus très fière d'avoir inspiré autant de confiance, à mon âge, et d'être traitée en grande personne.

Il y avait, dans les lettres de la reine Hortense, des allusions et des réflexions que je ne perdais pas de vue, et qui commencèrent à me faire penser sérieusement au prince Louis. Bientôt je quittai Stuttgart en emportant le bon souvenir des marques d'affection que j'avais reçues, très liée avec mes cousines, très regrettée du Roi, de la Reine et surtout du prince royal, en faveur duquel j'étais maintes fois intervenue lorsque le Roi voulait sévir contre lui. Il était dur pour son fils qu'il humiliait devant nous. Lorsque cet enfant arrivait, à l'heure du déjeuner ou du souper, il le contraignait à dire s'il avait bien ou mal travaillé. Quand la réponse était défavorable, le Roi lui tirait les oreilles sans égard pour le mal qu'y avait le petit malheureux. Souvent il m'est arrivé d'arrêter la main du Roi. Cela le surprenait, mais il ne s'en fâchait pas. La Reine, surtout, souffrait de ces brutalités envers son fils. Elle m'était extrêmement reconnaissante de mon intervention, et je dois dire qu'elle et mes cousines m'ont toujours gardé le plus affectueux souvenir.

J'arrivai, deux jours après mon départ de Stuttgart, à Arenenberg, où mon père m'avait précédée. J'y fus reçue à bras ouverts par la reine Hortense. On ne tarda pas à me parler du projet de mariage concerté, et auquel mon père accédait de tout cœur. Il acheta tout auprès d'Arenenberg un vieux château nommé Gottlieb, dans lequel Jean Huss avait été emprisonné. Il voulait le faire réparer, afin d'y habiter près de nous. Le mariage devait y être célébré six mois plus tard.

Le prince Louis me fit aussitôt une cour assidue. Nous avions vécu ensemble, à Rome, dans la plus grande intimité. Nous nous tutoyions et mon futur mari avait été, de tout temps, comme un frère pour moi. A la faveur des jeux innocents, auxquels on jouait volontiers, il m'embrassait le plus qu'il pouvait. Il ne manquait pas, non plus, de le faire à la dérobée, dès qu'il pouvait tromper la surveillance de ma bonne baronne, à laquelle je contais, du reste, toutes mes petites coquetteries. Louis et moi, nous ratissions souvent les allées du parc. Napoléon, mon frère, était en tiers. Taquin et despote, il nous tyrannisait, nous menaçant de révéler que, parfois, nous nous embrassions devant lui. Ma tante et son fils avaient écrit au roi Louis, afin d'obtenir son consentement. La réponse tardant à venir, mon père, qui s'ennuyait à Arenenberg, prit le prétexte

d'aller au-devant. Il m'emmena donc, comptant beaucoup sur moi pour peser sur la résolution de son frère. Le prince Louis me fit présent d'une petite bague avec un myosotis en turquoises pour chaton, ainsi que d'un petit médaillon renfermant de ses cheveux. Je lui promis de faire faire mon portrait à Florence. Nous jurâmes de nous écrire sous le couvert de nos parents. Mon cousin nous accompagna jusqu'à Constance.

Quant à mon père, il reprit sa gaîté et son entrain dès qu'il eut le pied levé. Une fois à Florence, nous allâmes voir le roi Louis. Il me fit d'abord mille mauvaises plaisanteries sur mon projet de mariage avec son fils. Il prétendait qu'il vaudrait mieux pour moi l'épouser lui-même; que je serais plus heureuse auprès de lui qu'auprès de sa femme, dont il parlait en termes détestables, ce qui contrastait avec le tact et la mesure que celle-ci mettait à s'exprimer sur lui, chose qu'elle évitait de faire le plus possible. Ce sans-façon de mon oncle me choquait beaucoup, et mes visites, renouvelées chaque semaine, devenaient pénibles pour moi. Un jour qu'il était plus acerbe que de coutume et comme je tenais enfin son consentement, je m'enhardis à lui dire que j'étais choquée de ses propos, qu'il devrait bien imiter la réserve de ma tante qui ne m'avait jamais dit le plus petit mal de lui, et que, d'ailleurs, elle était si bonne pour moi que rien ne saurait ébranler mon affection pour sa personne ni m'éloigner d'elle. Il ne se fâcha pas, mais il me bouda longtemps, jusqu'à ce que, fatigué de le faire, il m'envoyât un grand voile en blonde noire. Je trouvai le cadeau singulièrement mal choisi; néanmoins je fus le remercier le jour même. Il évita de me parler de sa femme.

Cependant j'avais repris le cours de mes occupations. Je m'étais remise au piano et même à la harpe. Mon rôle de jeune fille commençait, je faisais les honneurs chez mon père. Tous les jours, j'allais voir ma bonne tante Julie, qui demeurait au palais Seristori que nous avions habité au commencement de notre séjour à Florence. Je l'entretenais de tous mes projets d'avenir. Elle avait pour moi la bonté d'une mère. Mme de Villeneufve, sa sœur, s'amusait de ma jeunesse. Ma cousine Charlotte était enchantée que je devinsse sa belle-sœur. C'était à qui me gâterait le plus. Le temps passait; nous étions à la fin d'août, je ne voyais aucun préparatif pour mon mariage. Cependant l'annonce de cette union était faite, les consente-

ments étaient donnés. Je ne comprenais pas ce qui pouvait faire traîner tellement les choses, et je priai ma tante de s'informer.

Ce fut alors que mon père fit, à Londres, une visite à son frère Joseph. Il me laissa chez ma tante Julie avec la baronne de Rœding. C'est en Angleterre qu'il apprit ce que l'on nomme l'échauffourée de Strasbourg (1), dont la nouvelle ne nous parvint que par le bruit public. Il ne nous en fallut pas davantage pour nous éclairer sur les causes de la négligence dont mon cousin avait fait preuve, ainsi que sur les atermoiements apportés à la conclusion du mariage. Je dois à la vérité de dire que, dans cette circonstance, personne de sa famille ne fut pour le prince Louis. Son père le blâmait ouvertement et le déclarait victime des intrigues de sa mère. Dès que mon oncle me vit, il n'eut rien de plus pressé que de m'apostropher par ces mots prononcés d'un air triomphant : « Je vous avais bien dit que Louis finirait mal, et que sa mère le perdrait, comme elle a perdu son frère Napoléon. » Mon père nous écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il exhalait avec virulence son indignation contre le prince. Il l'accablait de reproches pour l'avoir trompé en lui demandant ma main, au moment où il méditait une pareille folie. Il m'interdit d'écrire aussi bien au fils qu'à la mère, et déclara que le mariage était à tout jamais devenu impossible. Je fus très vivement saisie, je l'avoue, mais cela beaucoup plus par l'inquiétude dans laquelle me jetait la situation de mon cousin que par le regret de ne pas l'épouser. Cette alliance me plaisait, assurément ; cependant, j'éprouvais pour mon cousin plutôt une grande amitié qu'un sentiment plus tendre. Je sentais qu'une pareille union ne me sortait pas d'une situation fausse et pourrait, au contraire, m'y éterniser. Les agissements du prince Louis, qui lui avaient fermé l'Italie, ne me laissaient que la perspective de passer ma vie à Arenenberg. Cela me souriait peu. J'entrevoyais une existence monotone, presque claustrale, alors que tous mes désirs, toute mon ambition me portaient à habiter Paris, ce merveilleux Paris dont on avait tellement rebattu mes oreilles et qui, théâtre de la gloire du fondateur de notre maison, était pour nous autres, exilés dès le berceau, la véritable terre promise.

Je fis part de mes pensées à ma bonne tante Julie qui s'em-

(1) 28 octobre 1836.

pressa de les fortifier en moi, et j'attendis patiemment, mais non sans inquiétudes, la fin de cette aventure. Charlotte écrivit à son beau-frère, le prince Louis, à la reine Hortense, sa belle-mère : elle n'en reçut pas de réponse. Déjà elle pensait à partir pour l'Angleterre, afin d'être plus à portée des nouvelles et de pouvoir nous en transmettre ; mais les choses s'arrangèrent plus vite et mieux que nous ne l'appréhendions. Nous apprîmes bientôt le départ du prince pour l'Amérique, ainsi que le retour de la reine Hortense à Arenenberg (1). Ma tante écrivit à Charlotte pour lui demander si je serais décidée à rejoindre le prince Louis pour l'épouser. J'avoue que cette question me parut extrêmement étrange, après le long silence dans lequel mon cousin s'était renfermé vis-à-vis de moi. D'ailleurs, selon toutes les convenances, une telle demande eût dû être adressée à mon père. Je n'hésitai nullement à prier Charlotte de répondre à mon cousin que je n'étais pas suffisamment édifiée sur son affection pour lui faire le sacrifice de quitter ma famille et l'Europe, en échange de la vie aventureuse qu'il me réservait. J'envoyai la réponse à mon père, qui approuva la forme et le fond. De son côté, il écrivit à sa belle-sœur de lui renvoyer mes lettres à son fils, non que cette innocente correspondance fût bien compromettante, mais dans l'intention de bien marquer la rupture qu'il entendait établir. Je ne reçus de mon cousin ni un mot, ni une communication, ni un souvenir quelconque. Dès notre séparation il ne s'occupa que de son aventure politique ; plusieurs femmes s'y trouvèrent mêlées, et il ne fut ou ne se montra indifférent à aucune, ainsi qu'il y a lieu de le supposer.

DEUX SOUPIRANTS

Mon père revint de Londres vers le mois de décembre et je rentrai près de lui, très désolée de quitter l'intérieur de ma tante Julie qui, malgré son âge, ses infirmités et son isolement, avait été parfaite pour moi, ainsi que sa fille Charlotte et sa sœur Mme de Villeneufve. L'intimité la plus douce régnait entre nous avec le plus parfait accord. Depuis ce moment, lorsque j'étais à Florence ou dans les environs, je n'ai pas manqué un

(1) A la nouvelle de la tentative de Strasbourg, la Reine était partie précipitamment pour la France. Elle s'arrêta au château de Viry, près Chatillon, chez la duchesse de Raguse. Le gouvernement ne lui permit pas d'aller plus loin.

seul jour d'aller passer une heure auprès de ma tante, lui procurant les distractions qu'elle pouvait prendre de son canapé, lui apportant les échos du dehors, la faisant participer aux fêtes dont j'étais en lui montrant mes toilettes, heureuse de la faire rire quelquefois et d'égayer un peu cette existence monotone par les contes et les réflexions de ma jeunesse.

Avant de se rendre en Angleterre, mon père avait conduit mon frère Napoléon en Würtemberg, où on le mit à l'école militaire de Louisbourg. Je me trouvai seule avec mon père, et tout à fait maîtresse de maison. Nous recevions chaque soir. Mon père faisait régulièrement sa partie. Il était beau joueur, souvent malheureux. Cela me fournit l'occasion de mentionner ici un vieux serviteur singulièrement original, que nous appelions le père Loulou. Le père Loulou, — pour parler révérencieusement, M. Louis, — était un bonhomme, sorte de majordome attaché au service de mon père, quand celui-ci était encore presque un enfant et qui ne l'avait jamais quitté. Il portait la queue et se poudrait la tête. Mon père l'aimait beaucoup, le tutoyait et souffrait d'en être morigéné, ce dont les occasions n'avaient certes pas manqué pendant une longue jeunesse orageuse. Or le père Loulou craignait le jeu comme la peste et parfois il arrivait que, mon père demandant des cartes neuves, le père Loulou se gendarmait, se faisait tirer l'oreille, cédant à la fin, mais non sans maugréer contre cette fatale récréation ni sans évoquer les spectres menaçants de ruine et de désastres qu'il entrevoyait dans ce passe-temps. Mon père riait et l'apaisait.

Tous les étrangers qui passaient par Florence se faisaient présenter chez nous. Mon père était des plus accueillants. Il possédait une verdeur de corps et une jeunesse d'esprit qu'il a conservées jusqu'à son dernier jour. Son seul défaut était une trop grande légèreté, source de ses fautes, et qui l'a fait souvent mal juger.

Pendant l'hiver de 1836 à 1837, nous reçûmes le duc de Cassarano, personnage napolitain qui cultivait la peinture et en abusait à ce point qu'il fit jusqu'à dix-sept portraits de moi. C'était un gros petit homme, boiteux et âgé. Pendant les nombreuses séances qu'il multiplia au delà du nécessaire, il causait avec la verve des gens de son pays, m'entretenait d'art, de poésie, me récitait des vers, m'en faisait même. Il se fit notre commensal habituel et je le voyais venir avec un grand plaisir jusqu'au

jour où je m'aperçus qu'il était amoureux de moi. Alors il me devint insupportable. Autant il m'avait paru amusant, autant je le trouvai ennuyeux. Il me semblait d'un ridicule achevé, mais, craignant de lui faire de la peine, je m'efforçai de lui cacher l'antipathie qu'il m'inspirait. Enfin, après la dernière séance nécessitée par le dix-septième et dernier portrait, il fut, heureusement, appelé à Naples pour des affaires de famille ; mais il voulut prendre congé de moi qui, redoutant l'expression de son désespoir, ne trouvai d'autre expédient que de m'enfermer dans un certain cabinet où je demeurai patiemment, heureuse d'éviter, à ce prix, les adieux trop tendres de ce pauvre homme. Comme je le croyais sur la route de Naples, il reparut le lendemain ; il me fallut faire bonne contenance, essuyer le feu de ses soupirs, voir couler ses larmes. Il me promit de revenir l'hiver suivant et nous nous séparâmes, lui désolé de me quitter, moi ravie d'être débarrassée d'un vieil amoureux qui m'obsédait de ses galanteries.

Dans le courant de ce même hiver, il advint que je fus demandée en mariage par un marquis Strozzi, de la grande famille de ce nom. C'était un ami de mon frère Jérôme, avec lequel il faisait des armes, quand celui-ci venait en Italie. Le marquis Strozzi servait alors dans l'armée autrichienne. Il était fort beau, riche et plus instruit que ne l'était d'ordinaire, alors, la jeunesse italienne. Il avait fait un voyage en Orient d'où il avait ramené un négrillon. Il se fit peindre en costume oriental par Bezzuoli, peintre renommé à Florence, et je me souviens de l'effet que produisit l'exposition de cette toile. Cependant Strozzi fit faire la demande de ma main par le marquis Rinuccini, un des personnages les plus estimés de Florence et des mieux posés dans la société où il avait établi ses trois filles d'une façon brillante. L'aînée avait épousé le marquis Trivulzio de Milan, la seconde le marquis de Layatico des princes Corsini, la troisième le marquis Azzolino, fils aîné de la vieille amie de mon père. Rinuccini échoua dans sa démarche. Mon père prétexta le retour possible du prince Louis et la reprise, le cas échéant, du projet d'alliance avec lui, cela afin de ne pas désobliger le marquis Strozzi. J'approuvai mon père, ce mariage ne me souriait pas et je fus raconter mes impressions à ma tante Julie qui ne me cacha pas qu'elle me trouvait sévère sur le compte du marquis Strozzi et bien difficile. Il lui vint dans l'idée

qu'il conviendrait beaucoup à ma cousine Charlotte. Celle-ci commençait à porter péniblement le poids de son veuvage et s'ennuyait de l'isolement dans lequel elle vivait. Ma tante, qui voyait déjà beaucoup le marquis, l'attira davantage. Ma cousine l'emmenait fréquemment promener avec elle dans la campagne de Rome. Elle ne tarda guère à s'apercevoir que l'idéal de Strozzi, ce n'était pas elle et qu'au lieu du rôle d'amoureuse, elle ne jouait que celui de confidente. Elle trouva dès lors moins de charme dans ces longues promenades et on la rencontra moins dans la campagne de Rome. Elle et Strozzi restèrent toutefois bons amis. Quant à lui, il enferma, dit-on, sa blessure dans son cœur et l'on m'a dit qu'elle n'était point encore cicatrisée en 1869 lorsqu'il mourut.

MA COUSINE CHARLOTTE

Je ne saurais trop signaler la triste vie que menait ma cousine. Bannie pendant ses plus belles années, elle était et se sentait étrangère dans son pays d'adoption. Jamais elle n'avait quitté sa mère, si ce n'est pour faire son voyage en Amérique. A Bruxelles, elle avait eu, pour toute distraction, les leçons du peintre David. A Rome, où elle passa deux ans, elle eut des jours d'une monotonie extrême et quand ma tante se fut définitivement établie à Florence, Charlotte fut presque constamment garde-malade. Sa mère, en effet, était d'une santé déplorable qui attristait son caractère naturellement mélancolique, bien que toujours égal et enclin à la tendresse.

La reine Julie se concentrait dans l'amour des siens. Elle était d'un bon sens qui était d'une qualité à passer pour de l'esprit, tant il était net, tant il saisissait bien toute chose par le côté convenable, mais elle n'était absolument pas mondaine et vivait retirée sans voir personne en dehors des membres de sa famille. Lorsque Charlotte épousa Napoléon, elle dut demeurer avec lui chez le roi Louis qui ne consentit pas à se séparer de son fils et que ses infirmités condamnaient à une vie aussi insipide que celle que menait ma tante Julie. Élevé dans un tel milieu, Napoléon n'avait contracté ni l'habitude ni le besoin d'aller dans le monde. Il fut un mari charmant que sa femme aima trop pour n'en être pas jalouse, sans savoir lui offrir autre chose que les joies du foyer qu'il lui donnait lui-même exclusi-

vement. Elle dut se partager entre deux affections, celle de sa mère et celle de son beau-père qui, d'un caractère peu agréable, exigeait des ménagements de toutes sortes.

Cependant le jeune ménage vécut fort uni, portant légèrement ses premiers chagrins, dont le plus vif fut certainement celui de ne pas avoir d'enfants. Mon cousin et ma cousine aimaient l'un et l'autre les arts et les artistes. Ils connurent à Florence M. Jesi, l'auteur de la belle gravure du Léon X de Raphaël (1). Ils l'attirèrent chez eux; il devint bientôt leur commensal. Le soir ils passaient le temps à dessiner en sa compagnie. Jesi enseigna les principes de son art à Napoléon, qui fit les planches d'un opuscule qu'il avait traduit de l'italien en français. Cet ouvrage, intitulé *le Sac de Rome*, est attribué à un Jacopo Bonaparte (2).

Jesi introduisit dans la maison le peintre Léopold Robert, qui fut très goûté et se lia à ce point avec le jeune couple que, lorsqu'il quitta Florence, il était tout à fait un ami. Il entretint, de Venise, une correspondance suivie tant avec le prince qu'avec la princesse. Cette correspondance devint très rare de la part de Charlotte lorsqu'elle eut perdu son mari dont on sait la fin déplorable. Veuve, ma cousine se renferma chez elle. Jesi lui demeura fort attaché et vint, très assidument, l'aider à mettre en ordre tout ce que son mari avait laissé d'œuvres diverses.

Ce fut alors que Charlotte quitta la maison de son beau-père pour se réunir de nouveau à sa mère avec laquelle vivaient, comme on sait, Mme de Villeneufve et sa fille Juliette. Les deux cousines se convenaient autant que les deux sœurs, et l'on ne vit jamais entre elles le moindre nuage. Mlle de Villeneufve, bonne musicienne, était élève de Nourrit; elle avait une fort belle voix et s'en servait bien. Juliette partageait sans efforts, comme sans regrets, la vie recluse qu'elle menait, lorsqu'elle s'éprit de son cousin Joachim Clary, père de celui qui est aujourd'hui auprès du prince impérial. Clary était venu passer l'hiver à Florence. C'était le seul homme qui pénétrât dans la maison. Assez beau garçon, portant bien l'uniforme, il sut plaire à Juliette qui entrevit, en l'épousant, une destinée moins

(1) Samuel Jesi.

(2) Publié à Florence, Imprimerie Granducale, 1830. Les planches de cet ouvrage sont signées de Muller, Jesi et Dewis pour le dessin, de Schrœder et de Fournier d'Ajaccio pour la gravure.

triste que celle de demeurer vieille fille; mais la pauvre mère vit avec désespoir un mariage qui entraînait une séparation. Aussi y apporta-t-elle mille entraves, et ce ne fut qu'au bout de dix-huit mois qu'on put lui arracher son consentement. Il fallut que Joachim promît de venir chaque année à Florence avec sa femme et ses enfants. A chaque départ, c'était pour la malheureuse Mme de Villeneufve des crises toujours renouvelées. Elle était de cette humeur propre aux parents, qui considèrent les enfants comme leur propre chose; prêts à leur sacrifier leur vie, ils ne sauraient cependant leur accorder le repos.

Une fois Juliette partie, Charlotte se trouva plus isolée que jamais. Pourtant, l'arrivée à Florence de la duchesse de Leuchtenberg et de ses enfants (1) fut, pour elle, l'occasion de retourner un peu dans le monde. Elle vint chez nous.

Quelques mois plus tard, elle partit pour Rome où elle s'établit à la villa Pauline (2) avec sa sœur. Elle écrivait souvent à sa mère. Vers le mois de mars, elle annonça son retour à Florence en disant qu'elle désirait se rendre préalablement à Gênes où elle devait résider quelques jours. Bientôt, une dépêche expédiée à mon père par M. Bacciochi le conjurait d'accourir auprès de la princesse Charlotte qui le demandait avec instance à Sarzane où elle s'était arrêtée malade.

Ma pauvre cousine avait quitté Rome en compagnie du médecin du pape, le docteur Alertz (3), pour lequel elle s'était prise d'une affection particulière et qui consentit à l'accompagner sans qu'elle lui donnât de raison plausible pour cela. Mon père, la dépêche reçue, se disposa à partir aussitôt. Il fut d'abord trouver ma tante qu'il surprit faisant ses préparatifs de départ. De retour chez lui, mon père apprit la mort de Charlotte par Bacciochi. Il m'envoya immédiatement chez ma tante lui dire qu'il partait précipitamment sans elle, vu la gravité des nouvelles reçues, et je la suppliai d'attendre au moins que mon père lui en envoyât directement lui-même. Elle ne savait ni quel était son mal, ni pour quelle raison elle avait quitté sa sœur en compagnie du docteur Alertz, précaution qui démontrait qu'elle avait, en partant, des craintes sérieuses. Hélas! le malheureux docteur Alertz se trouvait avec elle dans un petit

(1) La princesse Auguste de Bavière, veuve du prince Eugène.
(2) La villa Borghèse, léguée par Pauline à son neveu Napoléon.
(3) Clément-Auguste Alertz, médecin allemand mort en 1866.

pays sans ressources aucunes. Il envoya chercher un praticien, mais trop tard; une hémorragie emporta la malheureuse femme.

Dès la mort de sa fille, ma tante attacha un grand prix aux bénédictions religieuses. L'usage en Italie est que les personnes pieuses soient inhumées dans les églises. Elle choisit une chapelle dans Santa-Croce et y fit faire trois autels, un pour Charlotte, un pour elle-même, un troisième pour deux enfants de Zénaïde morts en bas âge à Florence. Pendant un an, elle y entendit la messe tous les jours, et chaque mois, les années suivantes, au jour de l'événement.

Cette pauvre tante qui, depuis bien longtemps, ne quittait plus son canapé, recouvra l'énergie de la jeunesse pour accomplir ses pieuses manifestations et ses douloureux pèlerinages, auxquels elle souffrait que je fusse seule associée. Dans une de ces visites, elle surprit un jour le comte X... tout en larmes devant le tombeau de Charlotte. Il s'échappa dès qu'il vit ma tante...

VISITEURS DE MARQUE

Pendant l'été de 1837, M. Thiers vint en Italie. Ce fut alors que je le vis pour la première fois. Sa femme l'accompagnait ainsi que sa belle-sœur, Mlle Félicie Dosne. Mme Thiers se disait souffrante. On prétendait qu'elle avait eu pour le maëstro Bellini une affection des plus tendres et que son mariage avec M. Thiers était loin de la satisfaire. Il ne serait pas étonnant que cette jeune femme, qui n'avait rencontré que déceptions dans la vie, ait eu sa santé ébranlée. Elle était très capricieuse, très enfant gâtée. On avait eu toutes les peines du monde à la décider à ce voyage en Italie.

M. Thiers loua la villa de Quarto où il s'installa avec sa femme et sa belle-sœur. Ce personnage politique avec son petit toupet, son petit nez crochu, ses petites lunettes, sa petite voix flûtée et sa petite taille, me fit l'effet d'être bien petit pour un grand homme. Ce fut ma première impression. Mme Thiers se montra polie, mais réservée. Elle me parut jolie femme, l'air un peu bourgeois, cependant d'une amabilité nonchalante, comme ses manières.

Toute cette famille vint dîner chez mon père à Florence. M. Thiers nous fit plusieurs visites. Il travaillait alors à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire;* mon père, de son côté, pour-

suivait des réclamations auprès du gouvernement de Louis-Philippe. Ils avaient donc, l'un et l'autre, quelque chose à se demander : l'historien, des documents pour son livre, le prince un coup d'épaule de l'homme politique pour ses affaires. On se sépara dans les meilleurs termes. M. Thiers écrivit plusieurs fois à mon père ainsi qu'à moi, à son retour en France et, jusqu'à l'avènement de Napoléon III, nous restâmes en relations. Je dirai, en temps et lieu, quels furent nos rapports ultérieurs.

Le duc de Talleyrand-Périgord (1) était alors un vieillard aimable, sans esprit, mais serviable et fidèle dans ses amitiés. Il avait, n'étant encore que duc de Dino, épousé la fille de Pierre Biron, petit-fils de ce paysan courlandais qu'un caprice de l'impératrice Anna fit asseoir sur le trône vassal de Courlande. Ce prince Pierre abdiqua en 1795, en se réservant les droits honorifiques de la souveraineté. C'est pourquoi sa fille demeura titrée princesse de Courlande. Il était criblé de dettes, — il devait 70 000 francs au seul Verdier, marchand de cannes, fouets et cravaches, — et habitait l'étranger pour fuir ses créanciers. Il vivait d'ailleurs assez largement à Florence, d'une pension que lui faisait sa femme. Une dame anglaise, Mme Mac Donnell, put le fixer et l'épouser. Il en eut une fille que la reine de Naples tint sur les fonts du baptême et qu'elle nomma comme elle Caroline. Il mourut à Florence presque en enfance (2). Il était demeuré fort attaché à la mémoire de Napoléon Ier et, souvent, avait maille à partir à ce propos avec son fils, le duc de Dino. Un jour que celui-ci le taquinait sur ses opinions politiques qui lui semblaient mal définies, il s'écria en pleine table, et devant tous : « Je n'ai jamais crié que : vive l'Empereur ! et je ne crierai jamais autre chose. » Tel était l'homme. Quand le Second Empire fut instauré, la fille aînée de Mme Mac Donnell, Mme Aguado, fut dame de l'Impératrice. Le vieux duc ne demanda rien et ne vint même pas à Paris.

Le Czarevitch, actuellement l'empereur Alexandre II, entreprit une tournée d'inspection dans différentes cours de l'Europe, — hormis celle de France dont l'accès lui était interdit par la politique de son père, — afin de rencontrer une femme à son goût. Il visita l'Allemagne et l'Italie. Entre autres personnages, le prince de Lieven l'accompagnait. C'était le mari de cette

(1) Edmond de Talleyrand, neveu du prince de Bénévent, était né en 1787.
(2) Le 14 mai 1872.

princesse de Lieven qui fut l'Égérie de M. Guizot (1). Elle tenta, par tous les moyens possibles, de rapprocher les gouvernements de Paris et de Pétersbourg. Ses nombreuses lettres à l'impératrice Alexandra, faisant la part égale à la politique et aux cancans mondains, égayaient fort la cour de Russie. Cette femme, sur le compte de laquelle j'aurai occasion de m'étendre davantage, eût pu rendre quelques services si elle eût vécu dans une autre société. En dehors de M. Guizot, elle ne recevait guère que des étrangers et les notabilités du faubourg Saint-Germain.

Dès que mon père apprit l'arrivée du grand-duc Alexandre, il s'empressa de se mettre en mesure de le recevoir. Nous étions fort liés avec le comte Orloff, frère du prince de ce nom, ancien plénipotentiaire au congrès de Paris. Orloff vivait confiné à Florence, à cause d'un sot mariage contracté avec une actrice. C'était un homme grand et fort. Sa tête était belle. Il avait perdu une jambe à Austerlitz, étant encore extrêmement jeune. D'un caractère doux, d'un esprit affable, très bienveillant, tâchant de se rendre utile à tout le monde, tout le monde l'aimait et le recherchait. Possesseur d'une belle fortune, il recevait bien et savait rendre sa maison des plus agréables. Il était d'ailleurs au mieux avec son frère, aide de camp de l'empereur Nicolas et possédant toute sa confiance.

Orloff fut l'intermédiaire de mon père auprès du prince de Lieven et la visite du grand-duc héritier lui fut annoncée. On lui donna même à entendre que je pourrais bien plaire au prince et fixer son choix. Le jour de cette visite, et sans m'en prévenir, on me para plus que d'ordinaire. Elle eut lieu entre une et deux heures de l'après-midi. Le grand-duc fut d'une extrême amabilité, et, après la présentation des personnes de la suite, mon père emmena le prince, ainsi que moi, dans son cabinet où nous nous assîmes. Le roi Jérôme montra au grand-duc tous les souvenirs de Sainte-Hélène qui étaient en sa possession. Celui-ci les considéra longtemps avec une religieuse attention, et, à diverses reprises, il nous fit part de l'admiration que l'empereur Nicolas ressentait pour Napoléon. Il ajouta qu'en Russie le portrait de ce grand homme était dans toutes les demeures petites ou grandes. L'entrevue se termina fort cordialement. Deux heures après, mon père et moi nous fûmes rendre

(1) Elle avait été aussi la maîtresse de Metternich.

au grand-duc sa visite et il se montra aussi courtois. Dans la soirée, le comte Orloff vint chez nous pour nous rendre compte de l'impression du prince héritier. Il parla hautement, devant moi, de la possibilité d'une union. Il eût fallu changer de religion, et j'étais alors dévote ; il eût fallu renoncer à vivre à Paris, ce qui était mon plus grand désir et fut toujours un besoin pour moi, à ce point que tout autre séjour me semble un exil que je ne puis supporter longtemps. Je fis donc la difficile et les choses n'allèrent pas plus loin.

Le grand-duc héritier demeura peu à Florence. Il continua ses pérégrinations à travers l'Italie et, repassant par l'Allemagne, il s'arrêta à Mannheim chez la grande-duchesse Stéphanie de Bade, où il vit pour la première fois la jeune princesse qui devait, peu d'années après, devenir sa femme. Elle est fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt Louis II et de la grande-duchesse, princesse de Bade, morte en 1836. La future impératrice de Russie (1) ne fut pas même placée sur la liste des princesses à marier qu'on mit sous les yeux du grand-duc. Cependant ce fut elle qui plut. L'empereur Nicolas s'était imposé de ne pas contrarier l'inclination de son fils. Le mariage fut célébré (2) pendant mon premier voyage en Russie où nous le retrouverons.

J'ÉPOUSE LE PRINCE DEMIDOFF

Au mois de juin 1838, je vis arriver M. Anatole Demidoff (3) en compagnie de Jules Janin. Ces messieurs désiraient voir de chez nous, qui demeurions le long de l'Arno, les illuminations faites à propos de la Saint-Jean qui se célèbre à Florence avec une grande pompe et au milieu des réjouissances publiques. Pour moi, M. Demidoff n'était pas tout à fait une nouvelle connaissance. Avant 1828, époque où il vint se fixer à Florence avec son père, je l'avais vu à Rome et, bien que je fusse alors une bien petite fille, j'en avais gardé le souvenir.

La présence du vieux Demidoff à Florence avait animé singulièrement la société. Il faisait donner chez lui des représentations théâtrales par des acteurs de passage et, bien qu'il fût perclus de presque tous ses membres, ce n'était chez lui que fes-

(1) Marie-Alexandrovna.

(2) 16 avril 1841.

(3) Le comte Anatole Nikolaïévitch Demidoff était né à Moscou le 24 mars 1813.

tins, bals et concerts. Cela dura jusqu'à sa mort, arrivée en 1829 (1). Il avait fait construire la résidence de San Donato qu'il habitait et où il avait établi une manufacture de soie. Le fils conserva cet établissement dont il devait faire dans la suite une demeure princière qu'il venait habiter de temps en temps.

MM. Demidoff et Jules Janin nous firent donc, au mois de juin 1838, une visite. Ce fut alors que Jules Janin, pris d'une belle admiration pour ma personne, la fit partager à son compagnon et lui suggéra l'idée d'un mariage. Mais il ne put en être question immédiatement pour M. Demidoff, celui-ci ayant une liaison ; après la rupture, il remit la chose sur le tapis. On m'en parla. L'homme ne me déplaisait pas. Je le trouvais distingué. Il habitait Paris : cette dernière considération fut d'un grand poids dans ma détermination. Ma tante Julie consultée approuva ce parti. Quant à mon père, il y était favorable, mais il voulut stipuler préalablement quelques conditions d'intérêts auxquelles M. Demidoff ne voulait pas s'engager, avec raison. Le projet avorta en tant que conclusion immédiate. M. Demidoff me prévint que ce n'était qu'ajourné. J'en fus, j'en conviens, très fâchée. J'avais envisagé ce mariage avec plaisir, parce qu'il me tirait de la situation fausse dans laquelle je me trouvais et dont je commençais à sentir le poids. En effet, représentez-vous une jeune fille de dix-huit ans vivant seule auprès de son père qui ne s'occupait nullement d'elle, subjugué qu'il était par l'amour du plaisir, sacrifiant tout à ses passions, temps, argent, considération.

Certes, la société florentine était de bonne composition, mais, par trop bravée, elle devenait chatouilleuse. Heureusement que j'étais fort aimée à Florence. Je me suis toujours extrêmement appliquée à me faire aussi aimable que possible. J'avais un usage du monde qui me donnait beaucoup d'aplomb ; j'accueillais chacun avec une égale politesse ; je m'occupais des personnes âgées sans montrer d'ennui et même sans en ressentir. Aussi, tout ce qui pouvait porter atteinte à ma position était mal pris des Florentins. Heureusement, ma bonne baronne de Rœding sut me garantir de bien des écueils par sa présence continuelle. C'est en vain qu'elle faisait à mon père toutes les représentations possibles : il ne faisait qu'en rire. Aussi, dès que nous

(1) Nicolas Demidoff, veuf d'Élisabeth Stroganoff, mourut, non en 1829, mais le 22 avril 1828.

entrevîmes jour à sortir de là par un mariage qui paraissait sortable, nous nous y attachâmes vivement. Ma tante Julie, la baronne et moi nous résolûmes de lever tous les obstacles. Un soir, M. Demidoff, après avoir causé avec moi, me prit la main et me dit : « Serez-vous confiante et constante pendant quelques mois? » Je le lui promis. Il me baisa la main en ajoutant : « Comptez sur moi. » Le lendemain, j'allai conter le fait à ma tante Julie qui fit parvenir à M. Demidoff une lettre pour Mme Clary, sa nièce, dont elle voulut qu'il fît la connaissance, attendu qu'en femme de grand sens qu'elle la savait, elle la jugeait très capable de suivre une affaire aussi délicate.

J'avoue que le départ de M. Demidoff me laissa le cœur assez gros. Il fut ému, et cela me fit une bonne impression en même temps que j'en conçus une opinion favorable à la prompte conclusion du mariage.

L'été se passa sans le moindre incident. Nous demeurions à la villa de Quarto. J'allais tous les jours voir ma tante Julie qui, par sa nièce qu'elle avait mise en rapports avec M. Demidoff, avait fréquemment des nouvelles de notre projet. Il y avait des hauts et des bas. Tantôt mon père élevait des prétentions inacceptables, tantôt M. Demidoff cédait sur un point et regimbait sur un autre, de sorte que la conclusion de ce mariage était sans cesse remise aux calendes grecques. Au mois d'avril 1840 M. Demidoff perdit son frère aîné. Il alla passer une saison au Mont-Dore et arriva au mois d'août de la même année à Florence, avec la résolution de mettre fin aux pourparlers. Sa première visite fut pour ma tante qui le guida dans ses démarches. C'est chez elle que je le revis pour la première fois. Bientôt il vint chez mon père en qualité de fiancé et l'on s'occupa tout aussitôt des préparatifs du mariage. Il y eut quelques points fort délicats : la question du mariage mixte, M. Demidoff étant de la religion grecque, le consentement de l'empereur de Russie, l'exigence qu'eut mon père que le mariage civil se fît à la légation de France. On en vint à bout. Le grand-duc de Toscane conféra à M. Demidoff le titre de prince de San Donato à l'occasion de mon mariage. L'archevêque de Florence fut autorisé à nous donner la bénédiction nuptiale à Quarto, mais en nous faisant signer l'engagement d'élever nos enfants dans la religion catholique. M. Demidoff signa avec moi. Le synode, de son côté, éleva la même prétention, ce qui n'embarrassa pas M. Demidoff. Il me

présenta l'engagement écrit en langue grecque, inintelligible pour nous tous : je signai sans savoir même de quoi il s'agissait et M. Demidoff joignit sa signature à la mienne. Le tour était joué. L'Église catholique avait le billet de La Châtre. Quant au mariage devant le ministre de France, notre situation de princes exilés, que l'abolition du décret de mort civile par la révolution de juillet n'avait que peu modifiée, agit sur l'esprit timoré de M. Bellocq, alors envoyé du roi Louis-Philippe à Florence. Il fallut l'intervention du Duc d'Orléans, auquel M. Demidoff, qui le connaissait, en avait écrit, pour lever cet obstacle. Le prince répondit à cette demande de la meilleure grâce du monde.

Cependant les cadeaux pleuvaient. Les surprises succédaient aux surprises et l'amour de M. Demidoff croissait, disait-il, chaque jour davantage. Pour ma part, j'étais fort satisfaite. Je dois avouer que M. Demidoff me paraissait bien de toute façon. Il m'avait conté lui-même sa grosse aventure avec madame X; il m'avait montré des lettres tout à son avantage. On l'attaquait vivement, avec passion. Cela me semblait injuste et me révoltait en m'inspirant d'autant plus l'envie de lui apporter une considération, un calme, une régularité dont il n'avait jamais joui et qu'il paraissait souhaiter passionnément.

Le jour du mariage fut enfin fixé. Il eut lieu à la chapelle grecque d'abord, le 1[er] novembre 1840, par une journée superbe, aux rayons d'un vrai soleil d'été. Cette cérémonie terminée, l'archevêque de Florence nous unit dans la sacristie de la cathédrale et célébra la messe ; après quoi, un grand déjeuner réunit à mes parents présents nos témoins ainsi que plusieurs amis de M. Demidoff, accourus pour la circonstance. Ma bonne tante Julie m'assista et remplaça ma mère, d'abord au mariage grec, puis au mariage catholique, ce qui me causa la plus vive satisfaction. J'avais une robe décolletée toute en dentelles d'Angleterre, avec le voile pareil, et quand j'apparus, ayant au cou le collier de perles blanches, don de l'empereur Napoléon I[er] à la reine Catherine, ma mère, et racheté à mon père par M. Demidoff, je faisais alors, — je puis le dire à cette heure que j'en suis si loin ! — une belle et charmante mariée. Ma corbeille, mon trousseau, tout était venu de Paris ; rien ne me manquait, tout abondait, au contraire. Je fus accablée de fleurs, de compliments, de vers et de bénédictions, depuis Quarto jusqu'à San Donato, et au retour. M. Demidoff paraissait très amoureux

de moi et s'en montrait fier. Son nouveau titre de prince, sa parenté avec l'empereur de Russie, c'étaient choses pour combler d'aise sa vanité; elle fut, un moment, entièrement satisfaite.

Il avait été décidé qu'après être demeurés quelques jours à Quarto, nous irions à Rome, puis à Naples, et que nous repasserions par Florence, afin d'être à Paris au moment de l'entrée des cendres de l'empereur Napoléon Ier, ce à quoi j'attachais un prix extrême. Malheureusement cela ne se put et j'eus là une première déception. Nous partîmes bien pour Rome dix jours après notre mariage, mais, à peine y étions-nous arrivés, que M. Demidoff se prit sottement de querelle avec M. Potemkin, ambassadeur de Russie. Il s'en fallut de peu que cette altercation n'amenât des voies de fait. M. Potemkin en écrivit à Pétersbourg et M. Demidoff y fut mandé par le télégraphe et sommé, sous peine de confiscation, d'avoir à fournir des explications sur sa conduite. Tels furent les jolis débuts de mon mariage. Au lieu de l'agréable perspective d'un voyage en France, rêve de mon enfance et ma jeunesse, j'eus celle de traverser l'Europe, d'arriver sur les bords de la Néva au cœur de l'hiver. Cela m'affligea beaucoup. L'humeur de M. Demidoff s'aigrit considérablement et il donna cours à une suite non interrompue de violences et de folies que je me flattai vainement de conjurer ou de détourner, et qui me laissèrent entrevoir quelles difficultés viendraient assaillir le repos d'une union qui commençait sous de si pénibles auspices.

Nous ne pûmes donc passer à Rome que huit jours. Il fallait bien mettre un empressement apparent à exécuter les ordres de l'Empereur. Le temps nous manqua au point que nous ne vîmes aucun monument, aucune galerie. Je fis une visite à ma cousine Zénaïde ainsi qu'à son mari, le prince de Canino. Ils étaient établis dans le palais de Madame mère, que je trouvai en tout semblable à ce que je l'avais vu dans mon enfance. Je reconnus parfaitement l'appartement de ma grand mère. Rien n'était changé, si ce n'est que les huit enfants de Zénaïde grouillaient dans cette vaste demeure et y répandaient une animation que je n'y avais jamais vue. J'ai toujours aimé à relier le présent au passé. Même quand j'étais jeune, j'éprouvais une joie vive à retrouver les impressions de mon enfance. Les souvenirs se dressaient dans tous les coins de cette maison, et les mêmes

portraits de famille me fixaient avec les regards que je leur avais connus.

Nous prîmes donc le chemin de Florence. N'y ayant pas de pied à terre et ne voulant pas débarquer à l'auberge, nous descendîmes à Quarto où je retrouvai ma chambre de jeune fille. Nous demeurâmes là quelques jours, pendant lesquels M. Demidoff fut en proie à une grande incertitude. Il ne voulait pas aller seul à Pétersbourg. D'un autre côté, m'emmener, dans une pareille saison, faire un si long et si pénible voyage paraissait pour le moins peu prudent. Cependant il fallait prendre un parti, et, quelque répugnance que j'eusse pour une semblable expédition qui venait si malencontreusement renverser mon rêve d'aller à Paris, surtout dans une circonstance aussi solennelle et si précieuse pour moi, je dus me résigner. Je sentais bien que si M. Demidoff n'obtempérait pas, avec le plus grand empressement, aux ordres de son souverain, jamais il n'obtiendrait de lui le droit de séjourner en France : l'empereur Nicolas ne tolérait la présence de ses sujets à l'étranger que s'ils se laissaient ignorer. L'histoire de Mme X... avait fait mauvais effet et attiré à M. Demidoff beaucoup d'inimitiés ; sa querelle avec M. Potemkin avait indisposé gravement l'Empereur. Aussi, tout bien réfléchi, je me décidai à l'accompagner à Pétersbourg, afin d'atténuer autant que possible, par l'influence de ma parenté avec l'Empereur, l'effet terrible de son mauvais accueil.

MATHILDE.

(A suivre.)

LA JEUNESSE ET L'ÈRE DU MACHINISME

ATTRAIT ET PÉRIL DES MACHINES

> L'homme, à franchement parler, ne dirige plus ; il est emporté par la matière.
>
> René Boylesve.

Enfants d'un siècle aux fantaisies tragiques, nous vivons sous le règne de la machine. D'aucuns s'en plaignent, d'autres s'en accommodent, les plus jeunes s'en exaltent : ainsi va le monde. Notre destin le plus secret a pris l'aspect d'un mécanisme compliqué, aux rouages savamment enchevêtrés, dont un démiurge inconnu a tracé jadis les épures. Sur ce qu'on veut tenir déjà, — prématurément au demeurant, — pour les ruines du vieux mode de vivre, s'établissent des constructions neuves, une civilisation « machiniste ».

Civilisation matérialiste, vient-on nous dire, lourde, semblable à la victoire Aptère, incapable du moindre envol. Mais civilisation qui *est*, qui représente le « fait accompli », que Hugo méprisait, mais auquel chacun est contraint de se soumettre. Le téléphone, l'automobile, le journal, demain la téléphonie sans fil et l'avion, sont si intimement mêlés à notre vie présente, que tout retour en arrière ne serait (s'il est parfois des reculs qui sont des victoires) qu'une inutile régression. Mais est-ce donc à ce pragmatisme grossier que nous demanderons de défendre la civilisation « machiniste »? Et d'abord, avons-nous à la défendre?

Si l'on pose cette question aux jeunes hommes d'aujourd'hui, la réponse est connue d'avance. Cette joie de la machine, cette ardeur, autant que cette habileté à s'en servir, sont

parmi les traits les plus facilement observables de leur caractère. Qui de nous, au reste, n'a éprouvé un sentiment assez mal définissable, encore que net, devant un rapide glissant, penché sur les rails, à un tournant, devant le sous-marin qui disparaît lentement dans la mer, jusqu'à n'être plus qu'un point noir trouant l'immobilité de l'eau, devant l'avion, — l'avion surtout nous émeut, vivant témoignage de notre victoire sur les éléments, — si pur de lignes, si admirablement sobre, flèche vivante au long de la plus subtile des trajectoires? C'est là un sentiment qui paraît simple, et dont la complexité cependant décourage. Ce qu'on y découvre d'abord, c'est une joie profonde et physique que nous donne l'objet inanimé qui soudain marche, comme si, au plus profond de nous, notre sentiment de la vie se découvrait lié à cette vie mécanique, à cette image de la vie. Ce n'est pas en vain que la dynamo qui ronronne, l'avion qui vrombit, la scie circulaire qui crie, font penser à des voix d'animaux familiers. Et le chauffeur et le pilote qui « écoutent » leur moteur, comme un médecin ausculte un cœur d'homme, ne se comprennent-ils pas liés à cette masse métallique par un sentiment obscur, mais très profond ? C'est dans cet ordre d'émotions et de sensations qu'il faut trouver l'origine de l'exaltation qui saisit les jeunes hommes d'aujourd'hui devant les machines.

Que ce sentiment ne soit pas seul, il va de soi. On en ajouterait aisément un autre, plus simple, presque puéril, celui de l'enfant qui s'est amusé à construire un moulin à vent ou une grue avec son jeu de petites pièces métalliques et qui voit son appareil fonctionner parfaitement, à la commande du minuscule moteur. Est-ce là de la fierté humaine ? Un peu, sans doute, de cet orgueil de l'humanité se retrouve en nous ; mais non le seul orgueil. Ou bien un orgueil plus vaste, quelque chose comme la sensation du monde possédé, la secrète affirmation du Tentateur : « Vous serez comme des Dieux ! »

Dans le spectacle de l'avion, du rapide, de la machine, le plaisir que nous goûtons est celui d'une complète expansion de la personnalité humaine. L'homme le plus ignorant en matière de mécanique ne saurait y être insensible. Comment donc empêcher des jeunes hommes qui arrivent à la vie d'aimer toute cette coalition « machiniste » pour le moyen qu'elle leur donne

de prendre aisément barre sur l'existence ? Et aussi, mais la plupart d'entre eux ne distinguent pas ce sentiment dans leur être, pour cet anesthésique que constitue la frénésie de la machine et qui les empêche de se livrer à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur trouble : ce désir passionné de vie et de conquête qu'ingénument avouent ces jeunes hommes dont tout le plaisir est de courir sur les routes à cent dix kilomètres à l'heure, est-ce autre chose que le masque transparent dont se couvre leur inquiétude secrète de vivre ? Mais nous y reviendrons tout à l'heure.

Quand enfin le plaisir de la machine n'est pas d'ordre purement sensible et que, chez les meilleurs, il se nuance de joie intellectuelle, il s'apparente à ce qu'on peut appeler la satisfaction mathématique. Il y a peu, un adversaire éclairé du machinisme (1) disait, s'adressant aux jeunes défenseurs des joies mécaniques : « Le machinisme entier est contenu dans des nombres, des nombres limités, formés de peu de chiffres. » Il croyait ainsi le condamner : il le louait. Il y a une joie dans les nombres, joie à laquelle de bons esprits furent sensibles, — et des esprits qui n'étaient pas forcément dénués de talent en matière artistique. Quiconque a étudié tant soit peu les mathématiques, sait qu'il y a plaisir à découvrir une solution élégante, c'est-à-dire courte et d'allure aisée, plutôt que d'arriver au résultat en couvrant dix pages d'équations. Ce plaisir-là est semblable à celui que les jeunes gens d'aujourd'hui éprouvent devant l'avion, si parfaitement adapté à son dessein qu'il n'est pas une courbe dont le profil exact n'ait été voulu tel qu'il est.

Au reste, il n'y a pas opposition entre des plaisirs de cet ordre et ceux que procure l'humanisme : tenons pour certain qu'un Léonard de Vinci savait apprécier les uns et les autres. Un écrivain lettré d'aujourd'hui doit savoir goûter indifféremment le charme d'une tragédie grecque et celui d'un raid d'avion. Paradoxe, dira-t-on. Nullement. Mais de tels hommes sont rares ! Il est vrai, et nous le regrettons. Mais ce n'est pas directement la faute de la machine et de ses admirateurs. Machine et machinisme sont données contiguës, mais non assimilables ; ce facteur nouveau intervient qui est la volonté de l'homme : il

(1) M. Jean Gallotti, *le Règne de l'inerte*, Revue Hebdomadaire du 4 décembre 1926.

indique la façon dont il sied d'utiliser la machine, ce qui est, au reste, tout le problème actuel.

Ce que les défenseurs d'un mode de vie périmé opposent à leurs cadets, c'est l'apparent dessèchement auquel ils semblent aboutir. Disons bien *apparent*, car si nos jeunes contemporains sont plus secrets, beaucoup moins expansifs que les jeunes hommes du temps de Lamartine, ils n'en ont pas moins en eux toute une catégorie de sentiments qui constituent un véritable, mais un nouveau romantisme. Le danger des machines n'est pas de rendre périmées certaines attitudes lyriques, certaines rêveries en barque, certains émois, ce n'est là qu'un aspect extérieur, aussi « plaqué » que les chasses à courre et les clairs de lune des feuilletons.

Le danger est plus réel, plus profond. Si l'on reproche aux jeunes gens de se plaire dans l'odeur de l'essence, le bruit du jazz-band, la poussière des routes, dans tout cet ensemble sèchement mécanique qui constitue la civilisation moderne, autant vaut leur reprocher d'aimer à vivre, puisqu'ils sont nés, puisqu'ils ont grandi, puisqu'ils ont commencé à lutter dans ce cadre-là. Quoi d'étonnant dans leur attitude? Nos peintres modernes nous présentent des cheminées d'usines, des ports couleur de goudron, des automobiles sur des routes bordées de panneaux-réclames : certes, tout n'est pas à approuver systématiquement, mais l'artiste n'a-t-il jamais été autre chose que l'interprète de son temps? Qu'on ne demande pas à la jeunesse de se tourner sans cesse vers le passé! Qu'elle en prenne les leçons, rien de plus souhaitable. Qu'elle y trouve des exemples et des méthodes : elle y découvrira aussi cet enseignement que l'avenir est entre les mains des jeunes. Ils aiment leur temps, rien de mieux ni de plus louable : encore faut-il que ce ne soit pas vaine idolâtrie.

Défendez-vous les bruits et les cris du jazz-band? Certes. Et voilà un excellent exemple de l'attrait et du péril de notre civilisation moderne. Ce que le jazz-band exprime, avec le claquement sec des baguettes, le chant désespéré du saxophone, le rythme sourd de la caisse, c'est bien la poésie nouvelle du temps des machines, mais c'est aussi une dépersonnalisation, un glissement involontaire au néant. Un critique musical (1) affirme que le jazz-band sacrifie à la volonté contem-

(1) M. Émile Vuillermoz.

poraine de se livrer pieds et poings liés, à la griserie délicieuse des joies mécaniques. « Plaisir obscur, dit-il, que nous prenons à écouter le ronronnement du machinisme qui nous broie. » Attrait, certes : péril aussi.

***

Il faut poser, tout d'abord, en principe, que nous sommes victimes, quand nous considérons le machinisme moderne, d'un certain nombre d'illusions. Voici les trois principales. La première est que la machine puisse supprimer le travail de l'homme ; la deuxième est qu'elle agrandisse le cadre de la vie; la troisième est que le fait d'avoir créé la machine corresponde toujours pour nous à une utilité et à un gain.

Le philosophe Alain a émis l'idée que la machine, en mettant encore tout au mieux, ne rend jamais à l'homme que le travail qu'il lui a donné. Il part de cette idée familière que « l'arc ne travaille point du tout pour le chasseur, mais restitue seulement le travail que les muscles lui fournissent, changeant en une rapide impulsion l'effort d'une traction lente. Par cette ingénieuse machine, la double pression qu'Ulysse exerce sur le milieu de l'arc et sur le milieu de la corde se trouve rassemblée toute sur l'encoche de la flèche, et explose là précisément, dans la direction même de la flèche. Que le meilleur arc soit celui qui restitue le mieux ce travail transformé, et qu'aucun arc ne puisse ajouter une parcelle à l'effort musculaire de l'archer, tout le monde le sait, quoique l'imagination nous tire toujours à croire qu'il y a une vertu propre dans l'arc d'Ulysse ; mais c'est la force d'Ulysse qui lance la flèche. »

Par cette comparaison avec l'arc, on veut nous rendre sensible cette notion qu'une machine ne fait jamais que transformer, rassembler en un point et en un instant, diriger les forces que l'homme a développées lui-même. Certaines conclusions qu'on peut tirer de cette donnée sont excessives ; l'idée cependant est exacte, et le culte forcené de la machine repose bien sur une illusion. Une machine, si compliquée soit-elle, restitue bien, en principe, la force des ouvriers qui l'ont préparée. L'homme donc qui l'utilise est victime d'une erreur ou mieux d'une amnésie, et la conclusion logique de cette remarque pourrait être qu'en renonçant au machinisme, on économiserait des

forces humaines et l'on ne changerait rien sur la terre. On se trouve ainsi aux antipodes des admirateurs passionnés de la machine. L'homme n'a-t-il donc gagné du confort qu'au prix d'un alourdissement de sa tâche quotidienne?

Pourtant, nous ne laissons point ici d'éprouver une gêne. Oui, la moyenne de travail de l'humanité nous semble être supérieure aujourd'hui à ce qu'elle était au temps des cavernes : encore n'est-ce qu'une impression fort peu raisonnée. Mais n'est-elle pas inférieure à ce qu'elle était au moyen âge? Autrement dit, — et c'est là, à tous, notre secret espoir, — ne peut-on pas faire appel de notre temps insuffisamment adapté au machinisme à un futur totalement adapté? Sur dix hommes d'aujourd'hui, neuf doivent bien porter en eux, plus ou moins vague, cette notion et cet espoir qu'un temps viendra où les machines supprimeront, d'une façon presque générale, le travail humain, où pour créer ces machines on en aura d'autres, créées par d'autres encore, l'homme n'ayant plus, dans cet enchaînement, qu'un simple rôle de domination (1).

Or, qu'est-ce qui assure à la machine une supériorité sur le travail direct de l'homme? C'est exclusivement le fait qu'elle est un composé de plusieurs éléments qui n'ont été assemblés ainsi que par le génie de l'homme : le gain ici correspond très exactement à la valeur de ce ferment de génie. L'homme qui invente réalise une œuvre qui dépasse toujours le travail qui a été fourni. C'est par là que le machinisme peut se sauver. Il vaut, intellectuellement, dans la mesure où il correspond à des découvertes, qu'il en suppose et qu'il en favorise. Mais si l'on examine de près cette donnée, on s'aperçoit que tout le génie inventif aboutit à une meilleure utilisation des forces de la nature. Comment peut-on aboutir à des bénéfices réels? En substituant au travail de l'homme le travail de la machine. Et dans ce domaine la première place revient sans aucun doute à l'électricité (encore plus qu'au charbon qui exige beaucoup de travail pour être extrait). Le courant électrique est produit presque sans travail humain, car un groupe turbine-dynamo ne constitue pas, en somme, un appareil très compliqué et travaille très longtemps sans avoir besoin de l'homme. Il suffit

(1) Et bien souvent, hélas! une telle conviction, issue ou non de *l'Avenir de la Science* de Renan, tient lieu à nos contemporains de foi métaphysique. Mais cela aussi aura son temps.

de contrôler les progrès inévitables de l'usure. Si l'on nous objecte les énormes travaux d'installation des chutes, remarquons que l'amortissement de ce capital d'énergie humaine se répartit sur un nombre d'années très grand.

L'électricité sera de plus en plus (sous réserve d'une invention nouvelle) la seule force mécanique vraiment productrice, parce qu'elle permet, dans tous les domaines, de substituer au travail de l'homme un travail automatique de la machine. Pensons, par exemple, à cette prodigieuse invention d'Ampère qu'est l'électro-aimant. Nul outil plus simple : un noyau de fer doux, une bobine de fil, cela suffit pour diriger à distance les plus lourdes machines. La télémécanique et l'automatisme industriel sont les voies scientifiques de l'avenir. Grâce aux relais de plus en plus sensibles, on voit des stations fonctionner livrées entièrement à elles-mêmes, sans que l'homme ait à assurer autre chose qu'un lointain travail de surveillance. Ici le gain sur le labeur de l'homme est immense. Mais, remarquons-le, tout ce que nous venons de dire aboutit à remettre la vie de l'homme au soin de machines qui jouent très exactement le rôle des esclaves antiques. C'est en ce sens qu'on peut dire (et en dépit de tous les faux lyrismes plus ou moins futuristes) que la machine est l'esclave de l'homme. Nous aurons à nous demander tout à l'heure si nous ne sommes pas, à l'égard de ces esclaves de métal, dans la même situation que les Romains de la décadence devant leurs esclaves.

La machine donc ne diminue le travail de l'homme que dans la mesure où l'homme a été aidé par le Dieu inconnu qui préside aux découvertes de génie, et encore n'aboutit-elle qu'à obliger l'homme à faire confiance à des forces aveugles. Mais ce gain lui-même n'est-il pas le simple résultat d'une autre illusion ?

Ce problème du machinisme, en effet, n'est-ce pas, en définitive, un problème de morale et même, dans une certaine mesure, de métaphysique ? C'est-à-dire que la solution n'en peut être cherchée que sur des plans où les lois économiques n'ont pas d'action ?

Si, en effet, on examine le sens du machinisme moderne, on voit que tout l'effort des hommes tend à augmenter non seulement la puissance, mais ce succédané de la puissance qui est la vitesse. Du bateau à voiles à l'avion la comparaison est

bien significative. L'idéal actuel des hommes est d'aller de plus en plus vite en tout. Il ne nous semble point exagéré d'admettre que ce désir du « toujours plus vite » trouve son point de départ dans le matérialisme, dans la conviction qu'en dehors de la vie présente il n'y a rien, dans le sentiment de la brièveté de l'existence. En augmentant la vitesse, l'homme pense que, dans les quelque cinquante années qui lui sont accordées, il pourra vivre quatre ou cinq existences. D'où l'avion, la T. S. F., le téléphone et autres instruments dont Alain (pour le téléphone) a très justement remarqué qu'une convention unanime des hommes décidant de supprimer ces moyens de communication rapide ne modifierait en rien l'équilibre général du monde. On voit par conséquent que pour engager la lutte contre cette forme périlleuse du machinisme, il serait indispensable de s'installer solidement dans le domaine de l'éthique, afin de réintroduire dans l'esprit humain cette notion que la vie a une valeur en elle-même et que cette valeur ne saurait être modifiée par la multiplicité des gestes que l'homme accomplit. Et nous parlions de métaphysique : une doctrine religieuse qui contraint l'homme à mépriser la vie présente, doctrine chrétienne du « Mon royaume n'est pas de ce monde », doctrine hindoue de l'illusion et du renoncement à l'être, écarte délibérément l'homme du machinisme. Qu'importe au trappiste, qu'importe au boddhisatva qu'on franchisse six mille kilomètres d'un seul vol d'avion, et que la Bourse de Paris connaisse un quart d'heure après leur affichage les cours de Wall Street? Tout n'est, pour des hommes qui gardent la conscience de leur âme éternelle, que vaine agitation. Notre goût de la vitesse repose donc sur une erreur fondamentale.

Et ceci nous amène à considérer cette troisième illusion que nous avons notée. Le machinisme, disions-nous, ne vaut intellectuellement que dans la mesure où il correspond à des découvertes, qu'il en suppose et qu'il en favorise. Mais est-il sûr que toutes les inventions soient utiles et aient, pour mieux dire, une utilité humaine, et précisément les plus désintéressées ne sont-elles pas celles aussi qui ont le plus de valeur?

La question, en somme, est uniquement d'adaptation : ici intervient le facteur psychologique. S'il nous paraît indispensable d'envisager le problème dans les perspectives de l'utilitarisme le plus grossier, afin de pouvoir traiter les machines

comme le vieux Caton traitait ses esclaves, il est d'autre part évident qu'un grand nombre de découvertes mécaniques n'ont été rendues possibles que par des recherches désintéressées, par une activité gratuite, par le désir de connaître, qui se rit des applications industrielles. Les hommes qui, au début de notre siècle, ont cherché le moyen de faire s'envoler un appareil plus lourd que l'air avaient-ils pour but l'avion de transport, ou plutôt n'obéissaient-ils pas à ce désir de voler, forme de ce désir plus vaste, inhérent à la nature humaine, de conquérir le monde, désir que nous notions au début de cette étude? De même le savant qui parvient à solidifier l'hélium n'ignore pas, sans doute, quelles applications de sa découverte on pourra faire à l'industrie, mais il éprouve une joie créatrice qui n'a rien à voir avec le rendement industriel. Autrement dit, quand on veut nous faire croire que le progrès industriel se sauve, intellectuellement, lui-même, nous n'acceptons cette assertion qu'autant qu'il s'agit de la découverte « gratuite ».

Avant l'utilisation industrielle, ce qui compte, dans une invention, c'est la joie artistique, poétique, dirions-nous volontiers, avec l'étymologie, du créateur (ce que sentent de moins en moins les hommes de la civilisation machinique). Qu'à cette joie participe ensuite quiconque utilise la machine inventée, sans doute, mais, — et c'est bien la preuve de ce que nous avancions plus haut que seule la gratuité est rédemptrice! — cette joie apparaît, si l'on se place au point de vue du rendement, comme une néfaste tentation. L'exemple de l'automobile rend cette notion sensible. S'il est vrai que cet engin est utile à l'homme dans certains cas, où, en diminuant les distances, il permet une utilisation plus complète des minutes de travail, c'est à la condition de ne pas dépenser plus que le gain en capital-travail correspondant. Autrement dit, entre l'automobile de dix chevaux et celle de quarante, la différence d'utilité ne semble pas proportionnelle à la différence de coût. Le cas serait encore plus net pour l'automobile de course, si cet appareil ne se présentait comme un engin d'expérience. Qui donc *utilise* le mieux l'automobile, l'employé américain qui possède sa Ford pour se rendre à son bureau, ou le bourgeois français qui a acheté sa voiture pour emmener sa famille en promenade le dimanche? L'un utilise, l'autre admire sa machine. On arrive donc à cette conclusion que plus une machine est

adaptée à son objet (moins elle laisse de place à l'emploi *artistique*) plus elle est dans la ligne de l'évolution actuelle, et moins elle prouve en faveur du progrès intellectuel, du fameux progrès humain. Toute émotion n'est que sottise, si l'on se place dans les perspectives du pragmatisme machiniste.

Mais nous voulons croire que ce n'est qu'une époque de transition que la nôtre. Nous nous complaisons encore trop dans la machine pour la dominer totalement. Au fait, le radeau a dû paraître une admirable invention à celui qui le découvrit ; l'usage du fer révolutionna les civilisations de la pierre polie. On peut espérer qu'une époque viendra où l'adaptation des hommes au machinisme sera si complète qu'on utilisera les machines avec la même désinvolture que nous faisons des objets usuels, adaptation qui ne se fera point sans heurts ni sans luttes, et pendant laquelle les hommes seront peut-être contraints, comme les habitants d'Erewhon, dans le livre de Samuel Butler, à légiférer contre les machines, monstres des temps futurs, aussi terrifiants que les monstres des époques géologiques. Mais cette adaptation une fois accomplie, toute activité mécanique ayant pour but de la puissance et de la vitesse sera inutile. A cette époque, les humains se sentiront peut-être à l'étroit sur la planète, du moins seront-ils enclins à s'échapper de quelque façon de cette prison, et à reprendre l'étude de tous les problèmes dont le culte forcené des machines les aura écartés.

***

De cette période d'adaptation, que connaissons-nous déjà ? Il est hors de doute que les machines transforment profondément ce qui constitue encore la base de notre civilisation. Nous avons eu une civilisation agricole, puis une commerciale : de plus en plus nous allons vers une civilisation industrielle. Et peut-être, comme l'a suggéré M. Lucien Romier, l'erreur de la France a-t-elle été de ne pas s'adapter assez promptement, au cours du XIXe siècle, aux éléments de la civilisation nouvelle.

Civilisation nouvelle, où la machine se trouve continuellement mêlée à tous les facteurs de la vie, où l'on ne peut plus rien faire sans le concours de la machine, où la main de l'homme n'agit plus que comme organe de contrôle de la mécanique. Civilisation d'ailleurs qui diffère de l'ancienne par

l'aspect plus que par la réalité. Ce que la machine introduit de plus net est un élément d'abstraction auquel les anciens ont de la peine à s'habituer, et qui semble passionner les jeunes gens. La promptitude des communications y est pour beaucoup : aussi voit-on bien des jeunes hommes faire « des affaires », c'est-à-dire, d'une façon un peu générale, s'intéresser à des échanges de choses, denrées ou titres, dont, très souvent, ils ne connaissent guère les qualités matérielles. Tels gagnent leur vie en faisant de l'arbitrage, d'autres s'occupent de fer ou de nickel : mais s'ils s'analysaient bien, peut-être trouveraient-ils en eux la même joie d'ordre mathématique que nous signalions plus haut.

Il suffit d'ailleurs d'un petit nombre de personnes décidées pour imposer à toute une collectivité les procédés du machinisme le plus moderne : ce qu'on appelle le progrès est plus souvent assentiment que volonté et choix. C'est pour cette raison, et cette raison seule, que l'Europe s'américanise de plus en plus, pour éviter la concurrence. Qu'une maison de couture de la rue de la Paix prenne l'habitude d'envoyer ses modèles à Londres ou à Prague par avion, toutes devront l'imiter sous peine d'être distancées et de perdre leur clientèle. C'est ce qui explique le succès du machinisme dans des pays qui, historiquement, auraient pu se tenir assez éloignés de son courant et parfois l'auraient souhaité.

A ce rythme, tout se fixe, et tout se transforme. Il y a encore aujourd'hui des résistances : elles faiblissent. D'ailleurs souvent ceux qui prétendent se refuser aux transformations du machinisme n'étayent leur argumentation que sur des mots, non sur des réalités précises et durables. On peut dire, en principe, et nous aurons à y revenir, que le but de l'intelligence est moins de combattre le machinisme que de lui donner des directives et de le dominer. L'attitude de refus aboutit vite, surtout s'il ne s'accompagne pas d'une culture solide, à un poncif : le culte des vieux monuments, par exemple, qui incite ceux qui prétendent l'avoir, à acheter en France des châteaux historiques, afin de les transporter en Amérique. La vérité profonde est qu'une civilisation peut être aussi belle, aussi riche intellectuellement au siècle des avions qu'à celui des diligences. C'est moins une question d'esprit que de caractère, d'âme pour tout dire.

Quant aux transformations extérieures, dont nous sommes les témoins souvent étonnés, ont-elles une très grande importance? Il y a ces transformations qui inquiètent certains de nos contemporains, — à juste titre, en ce sens que de telles protestations sont utiles pour fixer l'attention, — et qui ne tendent à rien de moins qu'à supprimer la culture : de telles transformations sont assurément dangereuses, mais moins qu'on ne le dit souvent, parce que l'esprit humain est sans cesse balancé, et que, franchie la période d'adaptation que nous avons dite, il se trouvera toujours des hommes pour revenir aux joies de l'esprit et s'intéresser encore aux racines grecques. Nous verrons tout à l'heure que plusieurs témoignages nous en donnent l'assurance. On a souvent observé dans l'histoire, des périodes où le goût des livres a été en régression : il est revenu ensuite. Il y a encore ces transformations plus extérieures, qui touchent au mode de vie, et dont les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent rien dire, tant ils y sont habitués, mais dont leurs aînés ont été les témoins. Elles n'atteignent à l'âme et ne modifient le profond qu'avec une extrême lenteur. Les transformations vraiment sérieuses que nous aurons à noter ne sont point d'un ordre aussi superficiel.

Ce qui est plus grave, c'est que le point de vue auquel l'homme considère la vie est devenue assez différent de ce qu'il était jadis, plus matérialiste, plus pragmatiste, — et nous en dirons plus loin les défauts. Le confort est presque toujours l'ennemi de la fantaisie, laquelle est œuvre d'intelligence et de sensibilité : notre civilisation vise tout entière au confortable.

Ce pragmatisme apparaît nettement dans la construction de la maison moderne. L'architecte très moderne qu'est M. Le Corbusier a montré fort bien (1) que « ce qui constituait l'assiette même de l'esprit, le site court des choses immobiles, et qui donnait à la manière de vivre, aux tentatives de l'esprit une assiette qui semblait éternelle, ce site est bouleversé : il n'est plus court, ni immédiat, il est mobile infiniment et englobe toute la terre. La maison, dit-il, est *un outil* : elle participe à la frénésie moderne qui veut que l'individu se sente lié à la terre entière, même quand elle réserve, comme le souhaite l'architecte, un lieu utile à la méditation. L'art même

(1) *Journal de psychologie*, 15 janvier 1926 : *Architecture d'époque machiniste.*

qui en résulte ne peut échapper au pragmatisme grossier que par une transmutation esthétique que, — l'exposition des Arts décoratifs l'a prouvé, — bien peu sont capables de réaliser. »

Il y a donc dans cette attitude en face du machinisme une adhésion trop brutale au réel le plus grossier qui ne semble pas aller sans danger. Les jeunes gens d'aujourd'hui désirent vivre avec leur temps : rien de mieux. Et, nous demandions-nous, ce désir passionné de vie et de conquête, de plein accomplisssement de leur être, est-ce autre chose que leur angoisse, dont ils tentent vainement de se masquer l'image? Mais si les machines leur rendent le service de leur dissimuler des périls qu'ils se refusent à voir, soyons sûrs qu'un tel service mérite salaire, et que les machines, esclaves-reines, sauront se faire payer chèrement ce bon office. Si, renonçant à les dominer, à les maintenir dans des limites étroites, nous leur demandons seulement de nous confirmer dans nos illusions, elles sauront nous vaincre. Un jour viendra alors, prévu déjà par quelques bons esprits, où la force des machines deviendra telle que l'homme sera en danger.

Expressions littéraires, dira-t-on! Les *Voyages en Erewhon* de Butler ne sont que des fantaisies ironiques! Voire... — Car si nous comprenons, dans une certaine mesure, qu'un poète chante l'esthétique des machines, que même, avec les futuristes, il déclare qu'une locomotive est aussi belle que le Parthénon (à condition toutefois qu'il consente à ne pas oublier que le Parthénon est aussi beau qu'une locomotive!), qu'enfin il affirme que ce qui est le plus utile est *ipso facto* le plus beau, nous refusons d'admettre ce lyrisme facile de l'homme maître de la machine, de la machine nouvelle esclave. « De telles niaiseries, dit durement et justement M. Jean Prévost, sont dangereuses pour la société : elles nous cachent que les hommes sont les esclaves de ces esclaves. » Esclaves, nous, hommes du xxe siècle? Certes, l'expression peut surprendre et choquer. Mais il ne s'agit point ici de notre liberté corporelle, encore que, d'un certain côté, nous soyons singulièrement tenus en tutelle par quelques inventions modernes qui compliquent notre vie plus qu'elles ne l'allègent : le téléphone par exemple ; il s'agit d'une liberté plus haute et plus secrète, que nous appellerions volontiers une liberté métaphysique. Or il est évident que la frénésie de la machine nous détourne déjà

de rechercher cette liberté authentique, que, plus nous nous dissimulons à nous-mêmes notre inquiétude, moins nous avons de chances de découvrir : et bien plus, la machine nous incite, — pour combien de temps encore? — à nous satisfaire en elle, à ne point la dépasser.

Où conduit cette tentation? C'est ce que nous allons examiner maintenant.

***

C'est là le plus pénible. La machine, non contente de modifier les aspects extérieurs de l'individu et de la vie, aboutit très vite à modifier aussi les éléments profonds. C'est moins, ici, le simple rapport de l'individu avec une mécanique plus ou moins compliquée qu'il faut observer, que celui, singulièrement plus complexe, de tout un ensemble d'hommes avec un système de machines. Le véritable, le seul danger du machinisme réside dans les transformations psychologiques qu'impose à l'homme l'habitude des machines ou plutôt, — car lorsque cela sera vraiment une habitude, on cessera d'y prendre goût, — le culte actuel des machines. Transformations qu'on peut résumer d'un mot : *uniformisation*, et qui sont d'autant plus rapides que l'industrialisation est elle-même plus rapide. M. le baron Seillière a cité (1) une lettre fort significative du docteur Leopold Ziegler : « L'Allemagne, depuis quelques dizaines d'années, est en plein processus d'*américanisation*, car elle a été forcée, par l'accroissement rapide de sa population, à s'industrialiser sans répit : ce qui a effacé ses traits antérieurs pour une part. La France, au contraire, pays encore principalement agricole, avec une population à peu près stable, a su mieux garder son véritable visage et n'a pas eu besoin de se jeter avec la même véhémence dans l'enfer d'une économisation radicale de toutes les valeurs vitales. » Ce qui explique que les transformations dues au machinisme soient moins visibles en France qu'ailleurs; et cela présente avantages et inconvénients.

L'usage permanent d'une machine crée plus qu'une habitude, un état d'âme. Telle découverte, qui passe presque inaperçue de ses contemporains, agit, à la longue, si fortement sur ceux qui en font usage que la plus secrète structure de l'être humain

(1) *Morales et religions nouvelles en Allemagne* (Payot, 1927).

s'en trouve modifiée. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'examiner un enfant qui a toujours été habitué à l'éclairage électrique et qu'on installe dans une chambre où la seule lueur est celle d'une bougie. Il est surpris, gêné ; il est sorti de son cadre habituel. Et cela qui est déjà vrai ainsi, le sera bien davantage, si l'on considère un ouvrier chargé d'alimenter une machine à vapeur ou de faire manœuvrer un pont roulant. La machine impose à cet homme des obligations si inéluctables qu'il en est véritablement l'esclave (1).

Et non pas seulement l'ouvrier. Quand le révolutionnaire voit dans le patron le maître et en lui-même un esclave, il n'y a de vrai dans son opinion simpliste que ceci : que le machinisme semble mettre du côté du patron des éléments de domination invincible. Mais il néglige un aspect de la question qui est celui-ci : le patron est, comme lui-même, l'esclave de sa machine. Et les travailleurs coalisés auraient-ils même conquis l'administration de l'usine, le droit de faire marcher librement les machines, qu'ils seraient encore les victimes d'une illusion. Le véritable maître, qui est de métal et non de chair, ils ne l'auraient pas détruit. La véritable révolution ne serait pas celle des communistes essayant de s'emparer des usines, ce serait celle des tisseurs brisant les métiers, comme jadis les ennemis de Jacquard, ou celle des disciples de Gandhi revenant à l'usage du rouet pour faire échec aux usiniers de Manchester. Mais une telle révolution consacrerait la ruine de toute la civilisation blanche, un prodigieux retour en arrière, dans l'inconnu et la barbarie. Nous sommes dans une sorte de moyen âge de la machine; mieux vaut aller de l'avant et tenter d'atteindre une civilisation plus équilibrée.

D'autre part, le machinisme, par les énormes groupements de capitaux qu'il exige, par cette sorte d'anonymat que conserve la direction des « affaires », — et le système de la société anonyme par actions en est le meilleur exemple, qui fait participer tout actionnaire en principe, et en réalité personne, à la responsabilité morale du maître d'usine, — aboutit à lier complètement les mains de l'homme moderne. Plus il est près du travail mécanique, plus il est esclave ; mais, même en s'en écartant, il ne saurait être tout à fait libre. Et, pour graves que

(1) Ce qui revient à souligner encore l'intérêt et l'importance de cet automatisme industriel qui permet à la machine de se servir seule.

soient les dangers de cette situation, les hommes d'aujourd'hui l'acceptent, parce que, malgré tout, ils y trouvent des avantages. Sans doute le machinisme *abrutit* l'homme au sens le plus fort du terme, qui est de le faire retourner à la brute. Mais s'il lui est, désormais, impossible de vivre sans le machinisme, que fera-t-il?

Un exemple excellent de ce dilemme sans issue nous est fourni par l'Amérique actuelle. Tous ceux qui nous en ont parlé en ont tracé des tableaux semblables. Voici, par exemple, comment M. Bernard Faÿ nous décrit l'action de ces trusts géants qui représentent dans l'Amérique moderne, et bientôt dans notre Europe, la forme supérieure et la puissance la plus terrible du machinisme. « Le peuple accepte, dit-il, de voir le gouvernement traiter avec des égards jusqu'ici inconnus les grands trusts et les puissantes affaires, que feu M. Roosevelt avait si fort houspillés dans un zèle démocratique (ou démagogique, je ne puis savoir), car le peuple s'est graduellement rendu compte que ces trusts lui rendent service. Sans doute l'abrutissent-ils un peu. C'est un reproche qu'on leur fait encore et que je crois mérité. Ils exigent de leurs employés l'obéissance, la passivité, la régularité. Ils ne cherchent pas à les stimuler. Pourtant, l'employé même américain, c'est-à-dire ambitieux et impulsif, s'en contente. Car les trusts, en échange, donnent tant. D'abord un salaire régulier, assuré, à l'abri des crises économiques, en général généreux, qui permet de jouir de la vie, de faire des parties de golf, d'avoir une belle auto, et d'envoyer ses enfants dans les meilleurs collèges. Ainsi, sans peut-être se faire aimer de ses employés, le trust parvient à les satisfaire et à les endormir dans le bonheur matériel et familial, ce qui est beaucoup. »

C'est là l'impression unanime. Les petites villes américaines fort nombreuses, et qui sont *possédées* par une société industrielle qui nomme maire, shériff, juge et pasteur, ne se trouvent pas plus malheureuses, parce qu'elles ont du confort! M. Ferri-Pisani, qui a fait aux États-Unis un reportage vécu amusant, nous montre ces ouvriers américains heureux et satisfaits, décidés à garder cette habitude de vie parce que, en travaillant pour les grands trusts, « les salaires sont toujours plus élevés, et les journées souvent plus courtes ». C'est ce qui fait, du reste, que les trusts et les syndicats soient

presque toujours d'accord. Au surplus, les syndicats constituent de véritables aristocraties, extrêmement fermées; n'y entre pas qui veut, ni sans titres. Seuls, les ouvriers spécialisés et bien payés peuvent en faire partie : les manœuvres, les nègres, les gueux en sont exclus. C'est beaucoup plus sévère que le régime des corporations de l'ancienne France. C'est la suppression radicale des droits de l'individu.

Car, en fin de compte, le résultat du machinisme est de faire disparaître tout ce qui, en l'homme, indique l'originalité, constitue la marque de l'individu. Le taylorisme nivelle tous et chacun. Il y a beaucoup de vrai dans cette simple phrase d'un romancier (1) : « Ces moteurs, ces châssis..., vous voulez tous être comme eux, et cela fait qu'on ne reconnaît plus personne. » Il faut, pour bien réussir dans le travail en grande série, avoir des qualités grégaires et le moins possible d'individualité. Placer, en une seconde et demie, le boulon qu'un autre mettait deux secondes à visser, tel est l'idéal. Avoir du goût, peu importe. Un non-adapté est d'avance perdu. Il n'est pas immédiatement utilisable : s'il a beaucoup de chance, il fera une invention, se lancera dans l'aventure, mais, plus ordinairement, il échouera et sera une épave.

Autrefois, l'ouvrier avait son individualité : elle demeure encore indispensable dans certains travaux, ceux par exemple qu'on appelle « articles de Paris ». Mais, pour combien de temps? La standardisation aboutira bien à spécialiser des ouvriers-inventeurs, d'autres exécutant... Ces individus interchangeables, nous les retrouvons même à la campagne. Ils sont actifs, moins nombreux, ils ont des machines excellentes. Et, c'est moins le pittoresque que nous regrettons, que ce vieux fond de l'être, tel qu'on le découvrait chez nos paysans de jadis, ceux dont nous parle le Polonais Ladislas Reymont, par exemple, où l'on distinguait à travers les défauts, voire les vices, la part d'éternité de chaque être.

Il est à peine besoin d'ajouter que, dans un pays complètement standardisé, taylorisé, l'intellect, ou ce qui en tient lieu, baisse vite. Les Américains consomment une quantité énorme de papier imprimé, de « littérature ». Les revues telles que le *Saturday Evening Post*, magazines qui s'adressent au grand

(1) M. J. Kessel, *les Captifs*, p. 12. (N. R. F.)

public, constituent moins un aliment de l'intelligence, qu'un moyen d'employer une demi-heure ou une heure creuse. Cela s'adresse, disions-nous, au grand public : et c'en est digne.

L'individu, donc, succombe quand le machinisme triomphe. Il succombe par paresse, par consentement veule : il s'abandonne au confort. Ceci revient bien exactement à dire, sous une autre forme et avec des arguments différents, ce que nous avancions plus haut, que toute l'organisation du machinisme actuel pose la croyance implicite au matérialisme, et le mépris ignorant du spiritualisme. Avoir son automobile et sa salle de bains, est évidemment un idéal plus accessible que la conquête de la vie éternelle.

Car le machinisme aboutit à une rupture d'équilibre entre les deux éléments qui se partagent l'homme, entre, si l'on veut, le Don Quichotte et le Sancho Pança, mais surtout entre l'homme de la terre et celui de l'au-delà, en prenant ce mot dans un sens plus vaste même que le sens religieux. Il est curieux de constater que le machinisme, qui cependant trouve son origine et sa base dans les sciences exactes et dans les observations minutieuses, aboutisse au contraire à inciter l'homme à se contenter de l'apparence, en négligeant l'essence. Il en résulte une diminution progressive de la valeur de l'être : la personnalité humaine s'appauvrit, se disperse. Un dessein de pure spiritualité paraît à la majorité de nos contemporains peut-être ridicule, en tout cas inutile. Quand un jeune homme, mal convaincu encore de l'emprisonnement inéluctable, tente de sauver l'esprit, il est aussitôt considéré comme fou. Méditer, c'est-à-dire penser en dehors de tout espoir d'un résultat immédiat, en dehors de tout pragmatisme, est devenu dangereux : c'est tenter de s'opposer à la marche foudroyante d'un rapide. Ainsi arrive-t-on à ce paradoxe d'une civilisation qui, plus que toute autre au monde, aime la vie et cependant ne cherche aucune interprétation de la vie. Paradoxe? Non. Mais au contraire conséquence naturelle : à trop aimer la vie on perd le goût de chercher autre chose qu'elle...

Heureusement, tout n'est peut-être pas encore perdu. Même au sein du bien-être, l'homme de la civilisation machinique revient, bon gré mal gré, à d'autres préoccupations. *Misère de l'homme sans Dieu*, dit Pascal. Notre temps commence à le sentir.

*
* *

« Au milieu des eaux brisées de ma civilisation, le rythme commence. Au-dessus du déluge, je lève ma voix qui résonne. Dans le désordre et l'obscurité de la nuit, dans le vent et dans les vagues battantes, je hurle à mes frères perdus dans le déluge. » Ainsi s'écrie, dans son *Chant de l'Amérique industrielle*, un de ceux qui, aux États-Unis, ont refusé de se laisser engloutir par le déluge du machinisme, Sherwood Anderson. C'est là le cri d'espoir qu'on entend retentir partout, et qui, demain, peut être le cri de victoire.

Car il ne faut pas désespérer. Ne laissons pas dire, comme on l'a fait (1), que la génération nouvelle, ne pouvant plus comparer le présent au passé, ayant acquis une nouvelle mentalité qui diminue en elle la culture comme l'imagination, et ne fréquentant que des machines, est faite d'aveugles nés, prêts à accepter la plus odieuse des barbaries scientifiques. C'est là une erreur de point de vue, car rien n'est éternel sur la terre et, — nous ne cesserons de le dire, — nous ne faisons que traverser une phase d'adaptation. L'espoir demeure, et non pas seulement ce minime espoir que peut donner notre dégoût de la vie bruyante, du travail de force et des bruits, notre désir de calme et de paix; pas même celui que justifie un souci artistique de plus en plus net à mesure que le machinisme s'établit plus solidement : ce sont là des signes visibles, très visibles, d'une intuitive protestation contre le machinisme et contre ses abus, mais la foule en a-t-elle conscience? Et ce n'est pas à des états d'âme collectifs que nous demanderons de nous sauver.

Ce qui nous intéresse bien davantage, c'est la résistance que des individus isolés, mais courageux, organisent contre le machinisme. Nous saluons l'ère des machines, mais avec le désir de les dominer, non d'être écrasés par elles : le spectacle des civilisations machiniques genre U. S. A. nous suffit. Et si parfois nous nous laissons aller à quelque amer découragement, c'est peut-être seulement que nous sommes poussés par le goût « décadent » de nous sentir emportés dans la chute de l'avalanche, comme eût dit Baudelaire.

Ce qui nous intéresse, c'est ce qui dénote, dans l'uniformi-

(1) M. Jean Gallotti, *loc. cit.*

sation voulue par le machinisme, la persistance des individualités fortes. Cela a plus de valeur que ces ressouvenirs d'ordre romantique que M. Thomas Mann a dénoncés si violemment pour l'Allemagne, dont le symbole serait, selon lui, comme le note M. Seillière, un homme d'affaires bien brutal qui se ferait jouer par un gramophone électrique, dans son bureau de direction, le lied du *Tilleul* de Schubert. Il faut, à l'indispensable tâche de rénovation intellectuelle, plus de volonté et plus de convictions actives.

La meilleure preuve qu'il n'est pas exagéré d'attendre de l'avenir un tel renouveau, nous la trouvons dans la considération de la jeune littérature américaine d'aujourd'hui. Les livres des jeunes romanciers américains, — quelques-uns ne sont plus tout jeunes, mais ce mot de *jeune* a pris un sens qui n'a plus de rapport avec la physiologie, — sont tout à l'opposé de l'optimisme béat de la foule laborieuse. Que ce soit M. Bernard Faÿ ou M. Régis Michaud, ou tel autre, tous ceux qui nous en ont parlé nous l'affirment. Ce qu'on a traduit d'eux en France nous le prouve. Si l'on considère des écrivains tels que Dreiser, Ben Hecht, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, Willa Cather, Robert Mac Almon, le caractère commun qui apparaît dans leurs œuvres pourrait bien être une sorte d'angoisse assez désespérée, un pessimisme latent. Ils sont tous bien loin des habitudes du *happy ending*, l'heureux dénouement, dont les films sentimentaux d'Hollywood ont gardé, hélas! la tradition. Ce que ces écrivains nous montrent, ce sont des faillites, morales, financières, intellectuelles, toutes provoquées par la lutte entre l'individu et la foule, la personnalité et l'uniformité. Ces jeunes écrivains nous font sentir combien lourdes pèsent sur les hommes d'Amérique les contraintes sociales, celles qu'impose la civilisation machinique. Ils ont peu de public, beaucoup moins que les écrivains des magazines hebdomadaires, mais ils représentent, dans la masse, le ferment qui nous assure que la pâte lèvera demain.

Qu'est-ce donc, dira-t-on, qui tourmente les Américains? Encore une fois n'ont-ils pas toutes les raisons et les meilleures, pour être contents d'eux-mêmes? Que leur manque-t-il? A en croire leurs écrivains d'aujourd'hui, répond M. Régis Michaud, il leur manque la liberté de penser et la joie de vivre. « L'homme ne vit pas seulement de pain... » Le confort maté-

riel ne suffit plus aux jeunes. Ils sentent peser sur eux la tyrannie de l'opinion. Ils se meuvent parmi les contraintes. Ils cherchent en vain autour d'eux, dans les institutions et dans les mœurs, de quoi favoriser la libre expansion personnelle. Ils se heurtent à l'utilitarisme, au caporalisme moral et religieux, à l'intolérance sociale, au philistinisme. Voilà pourquoi la littérature devient de plus en plus pour eux une forme de l'évasion, évasion par le voyage, par l'exil en terre étrangère, comme pour Henry James, évasion par le rêve comme pour Poë, Whitmann, Jack London, évasion par le sarcasme pour Mark Twain ou Mencken.

Excellents symptômes. De telles aspirations témoignent de la vigueur que conservent quelques individus en un pays où tout concourt à les faire disparaître dans la masse. Or nous demeurons convaincu que pour restituer à la civilisation, par delà ce *Nouveau Moyen Age* suivant le terme de Nicolas Berdiaeff, son rôle actif, il faut compter davantage sur l'action de quelques individus courageux que sur les changements d'états d'âme des foules : ceux-ci ne sont transformés que par ceux-là.

Or la civilisation machinique, si elle aboutit à abaisser progressivement le niveau de l'intellectualité, ne prévaut pas contre l'intellectuel en tant qu'individu. Il aura à souffrir, à supporter de voir sa situation s'appauvrir, son rang social s'abaisser : peu importe, si un jour il doit avoir sa revanche. Or cette revanche, il l'aura forcément. De même qu'après les temps obscurs du Pré-moyen-âge est venue une période de haute intellectualité, de même après quelques siècles au plus de barbarie mécanique, une époque plus douce reviendra où l'homme s'étant habitué aux machines ne les utilisera plus que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire de simples moyens de faciliter la vie, et, dans la vie, plus particulièrement le travail de l'esprit.

C'est donc par sa résistance intelligente, qui aboutira en fait à donner des directives à la société machiniste au lieu d'en recevoir d'elle, que l'individu affirmera les droits de l'esprit et son désir de ne pas les laisser déchoir. Ce sera la base d'un individualisme fécond, qui gardera la sympathie autant que l'intelligence, et qui tendra à réserver en chaque être cette zone inconnue et riche qui est proprement la part de l'humain.

Car qui dit individualisme ne dit pas égoïsme, au contraire.

On peut souhaiter d'adresser une réponse au *Contre un* de La Boétie, sans cependant choir dans la contemplation stérile du moi. L'égoïsme, instrument de transformation du monde, il y a là un beau thème pour les individualités fortes. C'est à ces fortes individualités que se trouve lié le sort de la civilisation : si elles se désintéressent d'elle, elles consacrent sa faillite. Et, au surplus, les individus n'ont rien à gagner à ce détachement trop conscient. Dans un roman récent, M. Edmond Jaloux a montré fort bien qu'un tel hiatus entre un individu intelligent et la société où il vit aboutit, pour l'individu, à des désastres (1). Se mettre à l'écart est dangereux. Il est vrai que les intellectuels qui sont décidés à ne pas abdiquer doivent s'apprêter à jouer dans le monde le rôle de ces obscurs moines, qui, pendant plusieurs siècles, héroïques et solitaires, se sont voués à des travaux sans gloire, mais ont sauvé l'esprit.

Mais ce rôle, ils ne peuvent l'assumer qu'en se mêlant à la vie, en prenant conscience d'elle, en la dominant, — telle qu'elle est, — afin de pouvoir la transformer plus tard. C'est à cette tâche de transformation qu'il sied désormais de consacrer nos forces vives. Parmi les idéaux que la civilisation machinique a réduits ou réduira en poussière, tous ne sont pas de la même valeur, ni aussi dignes d'être sauvés. La première tâche consisterait à faire le départ entre le bon et le mauvais, à distinguer ce qui mérite d'être sauvé de ce qui ne le mérite pas.

Et d'abord, il faudrait tenter de définir l'utile et l'inutile, — c'est-à-dire restituer au travail de l'homme ce que le machinisme a enlevé, le goût, le plaisir de la tâche. C'est là œuvre strictement personnelle, et un moyen de sauver l'individu. Le machinisme actuel va en sens contraire de la nature, laquelle admet l'excès, l'inutile, l'agréable, le gratuit. Ajouter à ce qui est simplement utile un élément d'agrément, est le plus simple

(1) Il s'agit du roman intitulé *Soleils disparus*. En voici un passage caractéristique : « Je suis tantôt porté à croire que l'humanité devient chaque jour plus douloureuse et sensible, et tantôt qu'elle se mécanise et tournera progressivement à l'automatisme et, par conséquent, à l'indifférence totale. — Je crois que vous avez raison sur les deux points ; la masse connaîtra des joies en série, derrière un épiderme de buffle, mais les autres souffriront d'autant plus. Ils souffriront, mais où iront-ils abriter leurs souffrances ? Le moyen âge a créé des cloîtres, le monde nouveau les a détruits. Où se réfugieront ceux qui cherchent Dieu, ou la poésie, ou la charité, ou simplement la paix du cœur et qui ne trouveront rien de tout cela dans le tumulte de la foule ? » Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1927.

moyen de conserver vivant l'esprit. Restituer au travail son goût est une tâche qui mérite d'être entreprise. Elle est œuvre d'intelligence.

Ainsi donc les intellectuels les meilleurs ne seront pas ceux qui, stérilement tournés vers le passé, en regretteront les charmes, mais plutôt ceux qui, pour sauver l'humanisme même, s'accommoderont de la civilisation nouvelle pour la mieux guider. C'est une erreur de croire qu'une civilisation ne vaille que par ses livres et l'ataraxie est une solution aussi périlleuse que facile.

Cette élite intellectuelle que (malgré un abaissement sensible du niveau des études) constitue encore notre jeunesse doit-elle se détourner de la vie de l'esprit pour ne plus se soucier que des réalités techniques ? Nous avons répondu non. Mais doit-elle se maintenir dans un quant à soi vain et dangereux, laisser les hommes de la civilisation machiniste établir à leur gré une sorte de nouvelle barbarie ? Ce serait encore plus périlleux. Que les jeunes hommes d'aujourd'hui, les plus intelligents et les plus cultivés, au lieu de désespérer, adhèrent passionnément à leur siècle : il en vaut la peine. Qu'en s'efforçant de devenir des chefs, ils prennent la direction du mouvement, et ainsi seront franchies sans effort les années d'incertitude. Il y aura encore des heures de joie pour l'esprit. Cette tâche exige une jeunesse courageuse, une élite juvénile ; c'est-à-dire qu'il faut trouver la force dans l'être secret de chacun : tout se ramène à une question fondamentale, qui est de discipline intérieure.

H. Daniel-Rops.

LA GRANDE GUERRE
VUE DU VERSANT ORIENTAL

II

L'ENTREVUE DE CONSTANTZA

Au cours des années qui ont précédé la guerre, la rupture entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie, — comme nous l'avons montré au début de cette étude (1), — était déjà dans les faits. Il restait un dernier lien entre Vienne et Bucarest : la méfiance à l'égard de la Russie.

Pour la Roumanie, cette méfiance avait sa source dans l'annexion de la Bessarabie par l'empire des Tsars en 1812 avec une récidive en 1878 : le résultat avait été de pousser la Roumanie dans la Triple-Alliance. Depuis lors, cette question a toujours dominé les rapports russo-roumains.

Cependant, il est juste de reconnaître qu'après l'avènement du tsar Nicolas II, et quoique la politique russe à l'égard de la Roumanie n'eût pas complètement changé, une détente sensible s'était produite entre les deux pays, surtout depuis l'arrivée aux affaires de M. Sazonov. Jusque-là, depuis 1878 et pendant tout le règne d'Alexandre III, la Russie nous avait été hostile dans le fond sans même se donner la peine de garder les formes. Ce monarque se plaisait à exaspérer et offusquer les sentiments des Roumains. Quelques-uns de ses représentants à Bucarest abusaient même singulièrement des prérogatives créées par leurs fonctions d'agents diplomatiques, et de l'immunité qui s'y rattache. M. Hitrowo, entre autres, se

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

signalait par ses immixtions dans la politique intérieure du royaume.

De son côté, l'empereur Alexandre III, peut-être sous l'inspiration de cet agent, mettait parfois, par ses brusqueries, dans la position la plus pénible nos représentants diplomatiques à Saint-Pétersbourg. Ne s'avisait-il pas, aux fêtes de la Cour, de s'adresser à eux en langue russe, langue que presque personne ne connaissait en Roumanie. « Vous devez, leur disait-il, parler le moldavien, qui est un dialecte russe d'usage courant chez moi, en Bessarabie. »

Aussi, entre la Roumanie et la Russie, une cloison étanche s'était-elle établie à la frontière du Pruth. Dans les écoles bessarabiennes, lorsque les petits Moldaves parlaient leur langue, le roumain, ils étaient molestés par les instituteurs. Aucune manifestation du sentiment national n'était tolérée. Plus tard, pendant la guerre mondiale, m'occupant, comme beaucoup de mes collègues de Pétrograd, d'un hôpital de blessés, je fus frappé de l'étonnement marqué par les soldats originaires de Bessarabie à entendre un étranger parler leur langue.

— Comment connaissez-vous notre langue, me demandèrent-ils?

— Parce que c'est la mienne, répondis-je.

— Comment la vôtre? A nous, on nous a dit que nous appartenions à un pays à jamais disparu et qu'il n'y avait aucun de nos semblables sur la terre.

Et comme je leur racontais les coutumes de mon pays, ils hochèrent la tête :

— Ah! c'est de là que nous tenons les coutumes de nos pères : ce sont les mêmes.

Et un immense étonnement éclairait les visages de ces colosses aux yeux bleus, aux regards purs d'enfants.

Pour le monde officiel russe, les Moldaves de Bessarabie n'avaient rien de commun avec la Roumanie ; pourtant, c'est depuis toujours que cette même province, jusqu'en 1812, faisait partie intégrante de la Moldavie, et la science la plus rigoureuse, les plus fines oreilles ne sauraient discerner la moindre nuance entre les idiomes parlés sur l'une et l'autre rive du Pruth. Mais la Bessarabie était, dans l'esprit des Russes, une étape vers la conquête, par voie de terre, de Constantinople, à travers le boulevard de la Dobrodja et la

Bulgarie. La guerre russo-japonaise et la révolution russe de 1905, préface trop souvent oubliée de la révolution de 1917, avaient eu pour contre-coup d'arrêter l'expansion russe vers l'Asie et de refouler automatiquement l'empire des tsars vers l'Orient de l'Europe et la Mer chaude : c'est là le mouvement de pendule dont l'oscillation entre ces deux pôles, Asie et Méditerranée, a marqué pendant des siècles la politique russe. Mais, d'autre part, la guerre russo-japonaise, en révélant la faiblesse intérieure de l'empire des Tsars, avait contribué à indiquer qu'il ne pouvait plus être une force conquérante dans l'Orient européen ; il n'en restait pas moins une grande puissance jouissant d'une énorme influence diplomatique en Europe.

La réalisation des visées russes sur la Méditerranée impliquait la mainmise de la Russie sur les Détroits : c'eût été pour la Roumanie l'assujettissement. M. Sazonov, ministre des Affaires étrangères de Russie, disait dans son rapport secret au Tsar en date du 23 novembre 1913 (l'original de ce document porte, de la main du Tsar, les mots : « Je suis d'accord. — Livadia, 27 novembre 1913 ») :

« Le passage des Détroits en l'entière possession d'un autre État est-il admissible pour nous ? Poser cette question, c'est y répondre négativement. Les Détroits en la possession d'un puissant État, c'est l'entier assujettissement du développement économique de toute la Russie méridionale à cet État (1). »

On ne saurait mieux dire : voilà l'aveu de M. Sazonov et du Tsar que la possession des Détroits par le puissant État russe comporte l'assujettissement de la petite Roumanie à cet État. En effet, le pays roumain respire par le Danube, la Mer Noire et les Détroits. Cela est tellement vrai que si, pour la géographie théorique, le Danube se jette bien dans la Mer Noire, on peut dire, au point de vue économique roumain, que, par le Bosphore et les Dardanelles, il débouche dans la Méditerranée. Faute d'une issue libre vers celle-ci, le Danube, deuxième fleuve de l'Europe, ne répondrait pas à sa mission. On voit donc que les trois questions de la Bessarabie, du Danube et des Détroits, distinctes en apparence, ne forment en

(1) *Un Livre noir*, diplomatie d'avant-guerre d'après les documents des archives russes ; Librairie du Travail, quai de Jemmapes, 96, Paris ; tome second, page 365.

réalité et n'ont été dans l'histoire, que les trois aspects d'un même problème, constituant un tout : la sauvegarde de l'indépendance économique de la Roumanie et des Balkans contre le *Drang nach Süden* de la Russie. Or, une atteinte portée à l'indépendance économique d'un pays est la préface de son asservissement politique. Telle était la façon de sentir de la Roumanie à l'égard de la Russie, au moment où la guerre russo-japonaise et la révolution russe de 1905 venaient révéler au monde le déclin de la puissance conquérante de l'empire tsariste.

En outre, la Roumanie avait à tenir compte du fait que, jusqu'à la guerre russo-japonaise, c'est la Russie qui avait le dernier mot dans le système d'alliance franco-russe pour tout ce qui concernait la moitié orientale de l'Europe. C'est seulement après cette guerre que la situation changea. Enfin, fait décisif, la Grande-Bretagne, en sortant de son isolement, modifiait le caractère de la politique européenne.

Cette constatation ne fut pas perdue pour les hommes politiques roumains. A la même époque, et, d'une manière générale, depuis l'avènement de Nicolas II, les procédés de la politique russe à l'égard de la Roumanie étaient devenus plus amènes. Des témoignages de courtoisie nous avaient été donnés à plusieurs reprises par la Cour de Russie. Lors de la visite à Saint-Pétersbourg du Roi Charles de Roumanie, l'ancien commandant en chef des troupes roumano-russes de Plevna fut accueilli avec déférence et cordialité. Pendant les guerres balkaniques, la Russie, vivement contrariée de l'attitude de la Bulgarie, manifesta sa sympathie à la Roumanie. Le second fils du roi Ferdinand de Roumanie eut comme parrain le tsar Nicolas II. Quelque temps auparavant, le Tsar avait envoyé le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch à Bucarest pour apporter au Roi le bâton de maréchal de l'armée russe. Enfin, quelques mois avant la guerre, la famille impériale russe vint visiter la famille royale de Roumanie, à Constantza.

Cette visite de Constantza n'a pas eu de conséquences politiques immédiates, mais a contribué à décharger et éclaircir l'atmosphère. Elle fut un succès en tant que visite tout d'abord, parce qu'elle fut courte : et les protocoles de tous les pays attestent que c'est là une condition indispensable de réussite. La veille et jusqu'au matin même de l'arrivée du Tsar;

pluie. Puis, comme par un coup de baguette magique, quelques heures avant l'entrée en rade du yacht impérial amenant de Livadia les souverains russes, le soleil. J'étais arrivé moi-même de Saint-Pétersbourg, en chemin de fer, avec M. Sazonov, ministre des Affaires étrangères, qui ne supporte pas la mer, et avec le directeur de son cabinet, le baron Schilling. Nous étions allés tout droit à Constantza, après un court arrêt à Kichinev, capitale de la Bessarabie.

Tout se passa à Constantza de la meilleure façon. Les entretiens de l'Empereur et du Roi furent empreints de la plus grande cordialité. Les deux souverains ne parlèrent pas politique, laissant ce soin à MM. Sazonov et Bratiano. Une brillante parade militaire eut lieu. Le soir même, un banquet où les deux monarques échangèrent des toasts rappelant la coopération militaire russo-roumaine de Plevna, marqua la fin de la visite. La même nuit, le *Standard* reprenait la direction de Livadia.

***

M. Sazonov resta quelques jours encore en Roumanie, et pour cause. Entre MM. Bratiano et lui, eut lieu un premier échange de vues politiques : j'y assistai, en qualité de ministre de Roumanie à Saint-Pétersbourg. L'entretien porta sur la question des Détroits. La Turquie avait pris des mesures vexatoires pour la navigation dans le Bosphore et les Dardanelles. M. Sazonov proposait au gouvernement roumain d'adresser une note commune de protestation à la Sublime-Porte demandant la levée de ces mesures. Le baron Schilling et moi, nous fûmes chargés de rédiger cette note pendant le trajet de Constantza à Bucarest. La part roumaine de collaboration eut pour effet d'atténuer les termes quelque peu agressifs de la rédaction russe. C'était la première fois que, dans une question si grave, comportant une divergence totale d'intérêts entre la Roumanie et la Russie, les deux pays étaient d'accord sur la défense d'un principe : la liberté de la navigation dans les Détroits.

Une excursion fut décidée de Bucarest à Sinaïa. Avec l'autorisation du gouvernement austro-hongrois, on la prolongea jusqu'à Temesh, à travers les forêts. Le fait que les représentants des gouvernements russe et roumain visitaient ensemble, dans une intimité confiante, une localité du territoire hongrois ne manquait pas de saveur.

A l'aller, pendant le trajet en chemin de fer de Bucarest à Sinaïa, les dépêches de Vienne qu'on nous lisait devenaient graduellement plus inquiétantes. L'hostilité des cercles militaires austro-hongrois contre la Serbie, à la suite de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, s'y marquait chaque fois davantage. C'est dans l'atmosphère ainsi créée qu'eut lieu, pendant le voyage de retour à Bucarest, une conversation du plus vif intérêt entre MM. Bratiano et Sazonov. Le ministre de Russie à Bucarest et moi-même, nous y prîmes part.

Revenant sur les dépêches alarmantes de Vienne, le ministre russe en Roumanie, à brûle-pourpoint, posa cette question insolite et directe au président du conseil roumain :

— Nous savons que vous êtes liés à la Triple-Alliance par un traité. Mais que ferait la Roumanie au cas où l'Autriche-Hongrie attaquerait la Serbie? Le *casus fœderis* jouerait-il?

M. Bratiano et moi, nous échangeâmes un rapide regard d'inquiétude. J'intervins dans la discussion pour donner le temps à M. Bratiano de préparer sa réponse. M'adressant à nos interlocuteurs russes, je leur dis d'un ton que je m'efforçai de rendre badin :

— M. Poklewski est un trouble-fête. Vous nous parlez d'une catastrophe, comme si elle devait se produire demain.

M. Bratiano fit la même remarque que moi. Mais nous avions compté sans l'obstination, apparemment concertée, du ministre de Russie. Il revint à la charge malgré toutes les tentatives faites par M. Bratiano et moi pour détourner la conversation. Nous jetions des regards impatients à travers les vitres du wagon, suspendus à l'attente, âpre comme une obsession physique, de l'arrivée à Bucarest. Ce fut en vain. M. Bratiano ne put échapper à l'obligation de répondre. En effet, M. Sazonov, qui avait gardé d'abord une attitude plus réservée, se joignit bientôt à son agent de Bucarest pour demander quelle serait la décision de la Roumanie. M. Bratiano demanda alors à M. Sazonov s'il avait l'intention de faire la guerre. Le ministre des Affaires étrangères de Russie s'en défendit vivement et nous assura des intentions pacifiques de son pays. Il ajouta cependant que la Russie ne resterait pas impassible si l'on attaquait la Serbie.

Le premier ministre roumain répondit enfin à sa question :

— Si, par malheur, les sombres prévisions de M. Poklewski

devaient se réaliser, la Roumanie agirait conformément à ses intérêts.

Heureusement, le train entrait en gare. Délivrés, nous respirâmes, mon chef et moi. Sous le péristyle de la gare, nous nous séparâmes de nos hôtes russes qu'attendait une élégante automobile. M. Bratiano et moi, nous montâmes dans le premier fiacre rencontré.

— Vous avez entendu les Moscovites? me dit M. Bratiano.

— Oui, je les ai entendus. S'il faut attribuer de l'importance à ce qui vient d'être dit, nous devons préparer nos forces et notre défense, car l'orage, j'en ai peur, est près d'éclater à propos de l'affaire serbe.

— Oui, me dit M. Bratiano, j'appréhendais la possibilité d'un conflit du côté de l'Albanie, mais je crois maintenant comme vous que nous devons tourner nos regards du côté du Danube.

***

Le soir même, à la Légation de Russie, nous assistions à un dîner de gala suivi d'une très jolie fête dans les jardins. La conversation du voyage ne fut pas reprise. Le lendemain M. Sazonov partait pour Saint-Pétersbourg.

Sitôt rentré, le ministre russe des Affaires étrangères s'empressa de rendre compte au Tsar de son séjour en Roumanie. Parlant de la conversation qu'il avait eue dans le train avec M. Bratiano, M. Sazonov communiquait à son souverain qu'il avait rappelé au Président du Conseil roumain les actes par lesquels la Russie s'était montrée prête à marcher de concert avec la Roumanie, même au détriment de la Bulgarie, « et sans attendre de savoir si la Roumanie pouvait à son tour suivre aussi franchement la même voie et si elle n'était point liée par des obligations internationales qui excluraient la possibilité d'une confiante collaboration » avec la Russie.

L'allusion à la Bulgarie présentait comme un service rendu à la Roumanie, la non opposition de la Russie à notre intervention de 1913 dans la guerre balkanique. De la relation de M. Sazonov à son souverain il appert que le ministre russe, dans sa conversation avec M. Bratiano, semble attendre de lui, en compensation de ce service, une promesse de confiante

coopération de la Roumanie avec la Russie au cas d'un conflit européen.

Il est évident que le concours de la diplomatie russe a été apprécié en Roumanie. Mais les résultats obtenus par mon pays à la conférence de la paix de Bucarest, en 1913, ne sont pas dus uniquement à l'appui de la Russie. Et dans ce cas, un pareil concours diplomatique, partagé avec d'autres, devait-il être payé d'une intervention militaire dans la crise qui semblait s'annoncer?

Quoi qu'il en soit, M. Sazonov dit dans son rapport que M. Bratiano répondit à sa question, que la Roumanie n'étaitpas obligée de prendre part à une guerre dans laquelle ses propres intérêts ne seraient pas directement en jeu. Le ministre russe ajoute :

« Ne trouvant pas cette réponse suffisamment claire et désirant pousser mon interlocuteur à des explications plus précises, je lui posai directement la question :

— Quelle serait l'attitude de la Roumanie dans le cas d'un conflit armé entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, si la première était obligée par les circonstances de se décider à une action militaire?

« Bratiano déclara que l'attitude de la Roumanie dans ce cas dépendrait des circonstances qui auraient motivé pour la Russie son recours à une action militaire contre l'Autriche-Hongrie, ainsi que de ce que commanderaient, dans le cas donné, les intérêts de la Roumanie.

« Le Ministre, visiblement frappé par ma question, me demanda à son tour si j'admettais la possibilité, dans un avenir prochain, de pareilles circonstances et, partant, la probabilité d'une guerre européenne. Je m'empressai de rassurer Bratiano, en lui disant que j'avais des raisons d'espérer le maintien de la paix en Europe et que, quant à un conflit armé entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, sur l'initiative de la Russie, je ne pouvais l'imaginer que dans le cas où, à propos de la question d'Albanie ou sous tout autre prétexte, l'Autriche voudrait attaquer la Serbie afin de porter un coup sensible à ce royaume, ce que nous ne pourrions probablement pas envisager avec indifférence. »

Je puis aujourd'hui confirmer que M. Bratiano fut très frappé de l'importance de cette déclaration, faite à un moment

où la situation ne cessait de s'aggraver et où il savait que l'action de Vienne menaçait de provoquer un conflit. Or, si quelque chose pouvait encore retenir l'Autriche-Hongrie, c'était bien le fait de savoir avec certitude qu'elle trouverait la Russie aux côtés de la Serbie. Aussi, dès que nous fûmes arrivés peu après à Bucarest, M. Bratiano s'empressa-t-il, dans l'intérêt de la paix, de communiquer à la Wilhelmstrasse la déclaration de M. Sazonov.

* * *

C'est la poussée russe en Orient, menaçante pour la Roumanie, qui détermina l'orientation de mon pays vers la Triplice. Lors des négociations avec Bismarck, Jean Bratiano, le père du Président du Conseil mort dernièrement, avait posé comme condition *sine qua non* que l'alliance de son pays fût conclue avec les trois puissances à la fois. Cette condition visait l'Italie. Celle-ci, tout comme la Roumanie, avait des revendications nationales en Autriche-Hongrie. L'homme d'État roumain ne l'oubliait pas. Il se rendait compte que la présence de cette puissance latine dans la Triple Alliance faciliterait la situation de la Roumanie, en enlevant à un tel groupement le caractère d'alliance purement germanique.

L'impartialité nous oblige à reconnaître que les rapports de l'Allemagne et de la Roumanie contrastaient du tout au tout avec l'attitude de la Russie à l'égard de mon pays. Aussi, les Roumains qui, lors du conflit mondial, hésitaient sur la voie à suivre, et même ceux qui préconisaient l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Puissances centrales étaient-ils moins des germanophiles que des russophobes. La Bessarabie se dressait devant leurs yeux comme un spectre rappelant l'iniquité commise par l'Empire des Tsars.

Certes, il y avait pour l'Allemagne un grand avantage à posséder une ligne continue Vienne-Constantinople, qui lui assurait la communication directe Berlin-Bagdad. Il est incontestable aussi que l'Empire allemand aspirait à une mainmise économique sur la Roumanie. Mais il n'est pas moins vrai que la diplomatie allemande faisait habilement ressortir le contraste entre ses procédés et ceux de la Russie à l'égard de la Roumanie. Aucune brusquerie de la part des Allemands envers les Roumains; rien de ce qui aurait pu rappeler la manière forte.

Connaissant notre susceptibilité, tant de fois blessée par les Russes, l'Allemagne évitait toujours de nous faire sentir qu'elle était une grande puissance et la Roumanie un petit pays.

En outre, les méthodes économiques du Reich étaient bien faites pour seconder ses buts politiques. Des facilités d'emprunts et des combinaisons de crédit à long terme étaient accordées à l'industrie et au commerce roumains. Le commerce allemand était admirablement servi par une nuée de commis voyageurs encombrants mais tenaces et connaissant leur métier, véritables pionniers de l'emprise économique allemande. Ils ne cherchaient pas à imposer leurs goûts. Insinuants et souples, ils obéissaient au goût du client.

Politique, diplomatie et commerce, l'Allemagne menait de front les trois formes d'activité et d'influence en Roumanie.

Il convient en outre de dire que jusqu'aux environs de 1914, et malgré les incartades des alliés de Vienne, l'Allemagne nous apparaissait comme une puissance attachée au maintien de la paix. Nous savions, à Bucarest, qu'après la guerre balkanique, lorsque l'Autriche-Hongrie fut tellement irritée de se voir fermer la voie de Salonique par l'annexion du Sandjak de Novi-Bazar à la Serbie, Berlin donna à Vienne des conseils de modération.

* * *

Les relations d'amitié de la Roumanie et de la Serbie dataient de plusieurs siècles : luttes contre l'islamisme conquérant, influences intellectuelles et situation réciproque telle que chacun des deux pays avait intérêt à la prospérité de l'autre. Ces relations étaient si étroites que seule une politique panslaviste inspirée par la Russie aurait pu les troubler. Les deux États, cependant, avaient des productions analogues : mais cette situation ne donnait naissance à aucune rivalité économique dans la recherche de débouchés pour leurs produits agricoles et autres.

Il n'en était pas de même pour la Bulgarie. Si la reconnaissance existait chez les peuples, la Roumanie aurait pu prétendre à en recevoir des témoignages de Sofia. Les artisans de l'indépendance de la Bulgarie ont de tout temps trouvé en Roumanie un asile et une protection qui leur manquaient dans leur propre pays. De nombreux étudiants bulgares, parmi

lesquels se recrutèrent plus tard plusieurs hommes d'État, étudiaient dans nos universités. Enfin, en 1877, devant Plevna, l'armée roumaine paya de son sang non seulement l'indépendance de son pays, mais encore celle de la Bulgarie; celle-ci, toutefois, dès qu'elle se fut proclamée affranchie à l'égard de la Turquie, se libéra de la tutelle trop exigeante de la Russie. Elle fit valoir des revendications sur la Dobrodja, habitée en majorité par des Turcs. La Dobrodja avait toujours fait partie intégrante de l'Empire ottoman, mais le Congrès de Berlin l'avait imposée à la Roumanie en compensation des trois districts de Bessarabie annexés par la Russie : on sait que la Roumanie n'a jamais consenti à cette annexion et qu'elle a élevé contre ce rapt d'énergiques protestations.

L'analogie qu'on a voulu voir entre le cas de la Bessarabie et celui de la Dobrodja ne contient aucune réalité. La province bessarabienne avait toujours fait partie de la Moldavie; cela est reconnu par les cartes officielles et les documents diplomatiques russes jusqu'en 1812, cela est enfin prouvé par le fait que le traité de Paris de 1856, après la guerre de Crimée, a attribué à la Moldavie les trois districts méridionaux de la Bessarabie, districts que le Congrès de Berlin de 1878 lui reprit. Pour la Dobrodja, c'est un pays turc. Il fut revendiqué par l'État bulgare que venait de créer ce même Congrès de Berlin par qui l'Empire turc était dépecé. Ainsi, selon les Bulgares, le Congrès pouvait amputer la Turquie d'un territoire qui deviendrait la Bulgarie, mais il n'avait pas le droit de disposer d'un autre territoire de cet Empire comme il l'entendait. Or comment contester le second de ces droits sans, par là même, contester le premier?

Le peuple bulgare, sobre, travailleur, bon combattant, a toujours manqué d'esprit politique. Il rappelle bien, par son fanatisme impitoyable et sa dureté, ses origines mongoles : ce caractère ethnique se trouva décuplé quand cette race d'envahisseurs nomades aboutit à une nation de petits cultivateurs. Toutes les guerres victorieuses des Bulgares contre les Turcs finissaient régulièrement par une mainmise sur les propriétés des paysans aussi bien que des beys turcs : au bout de leurs baïonnettes, les Bulgares avaient toujours une confiscation. Une politique plus avisée et plus mesurée eût gardé ce peuple d'être en mésentente avec tous ses voisins à la fois. Comme

les intentions réelles d'un pays se dévoilent au moment de ses victoires, nous avons vu les dispositions des Bulgares envers la Roumanie, pendant la guerre mondiale. Ce fut lors de l'occupation de la Valachie par les troupes allemandes, austro-hongroises, turques et bulgares. Entre toutes ces armées, celle qui se signala par sa conduite cruelle, par le traitement qu'elle infligea à nos prisonniers et à nos blessés, ce fut l'armée bulgare; et c'est la Bulgarie qui, au moment où elle était victorieuse, formula les plus violentes revendications. Elle ne se borna pas à la ligne Silistrie-Baltchik, mais exigea toute la Dobrodja, ce qui nous enlevait le seul port que nous eussions dans la Mer Noire, — Constantza.

Les conséquences que la guerre mondiale a eues pour la Bulgarie ont pu montrer au peuple bulgare les erreurs de la politique suivie par ses gouvernants. Il convient d'ajouter que, depuis la conclusion de la paix, la politique bulgare donne l'impression d'une prudence plus avisée.



Pendant assez longtemps, la Grande-Bretagne est demeurée inattentive au développement de la Roumanie. Il ne faut pas s'en étonner. Causant un jour avec un diplomate anglais de mes amis, je me laissai aller à lui dire : « L'ancienne Autriche, si soucieuse des formes de la hiérarchie et si entachée de snobisme, avait pour adage que l'homme ne commençait qu'au baron. Pour vous Anglais, un État ne compte que s'il a de l'eau. » Cette boutade a pour origine un fait patent. Lorsqu'un intérêt politique spécial n'est pas en jeu, l'Angleterre apprécie les États en proportion des eaux qui les entourent, comme si le pavillon maritime était ce qui impressionne avant tout les antennes de la sensibilité britannique. La Roumanie dut donc attendre jusque vers 1878 avant d'intéresser vraiment la politique de l'Angleterre.

Depuis cette époque, les meilleures relations économiques et politiques ont existé entre la Grande-Bretagne et la Roumanie. Elles ont abouti au traité d'alliance de 1916. Il est vrai que certains hommes d'État anglais n'ont apprécié le facteur roumain qu'au point de vue de l'avantage ou de l'utilité pour les intérêts britanniques d'une halte sûre au cours de la grande route des Indes. Cela pour le passé. A l'heure présente, la poli-

tique britannique considère la Roumanie comme un facteur important de l'Europe orientale, à cause de sa position géographique sur la Mer Noire et aux bouches du Danube, et à cause de son voisinage avec la Russie.

Enfin notons encore ce lien considérable entre la Grande-Bretagne et la Roumanie : le passage des Détroits, nécessaire à la navigation britannique pour atteindre la Mer Noire et à la navigation roumaine pour en sortir.

***

L'histoire des relations franco-roumaines sera plus tard une cause d'émerveillement pour les historiens d'alors : c'est qu'elle relatera l'action d'un rayonnement intellectuel d'une intensité sans précédent d'un pays sur un autre, de la France sur la Roumanie.

Situés aux portes de l'Orient, séparés de la France par des milliers de kilomètres, les Roumains, dès la première époque de leur libération, se sont instinctivement tournés vers l'Occident, et la renaissance roumaine s'est effectuée sous le signe de la latinité française. La Roumanie, pays chrétien d'Orient, subit diverses influences, notamment slavone et grecque, jusqu'au commencement du XIXe siècle. Cette dernière influence bénéficia de l'équivoque qui s'était établie alors entre la nationalité et la religion. Parce que la religion des Roumains était le christianisme gréco-orthodoxe, on les tint pendant longtemps pour des Grecs de nationalité. En réalité, l'influence grecque resta pour ainsi dire en surface : il était élégant, dans l'aristocratie roumaine, de parler le grec. Mais la culture hellénique n'eut aucune prise sur la masse ; et, malgré les services qu'elle a pu rendre, elle ne fut jamais populaire en Roumanie.

Il en advint tout autrement de l'influence française. Des voyageurs français en Roumanie ont frayé la voie. Plus tard, des voyageurs roumains se rendirent en France, et surtout à Paris. Que dès le début du XIXe siècle, le prestige de la France ait pu s'exercer en Roumanie, c'est un fait dont on appréciera toute l'importance en se rappelant les difficultés d'un voyage qui durait, à cette époque, plusieurs mois de Paris à Bucarest ou vice-versa, en voiture de poste à travers toute l'Europe. La politique de Napoléon III, favorable aux nationalités danubiennes, a certainement contribué dans une large mesure à ce

résultat. Il y eut simultanéité entre les influences politiques et intellectuelles. Le terrain roumain était, de plus, propice à l'épanouissement, dans une atmosphère de profonde sympathie, d'une culture originale, gardant toute la saveur du terroir, sous les auspices de la civilisation française.

Pour les observateurs superficiels ou dépourvus d'intuition psychologique, — et les Allemands étaient du nombre, — l'influence française en Roumanie se bornait aux résultats produits par l'importation de romans sans valeur et des modes de Paris. Elle n'eût été que cela, si de puissantes affinités, un rare ajustement des deux âmes, n'avaient existé comme à l'état de prédestination pour donner de la profondeur à ce qui paraissait superficiel. Un romancier français contemporain l'a dit : « En Roumanie, les Français sont aimés pour eux-mêmes. »

Quelles furent les manifestations de ce rayonnement? En premier lieu, ceci : dans les écoles roumaines, l'enseignement très développé de la langue et de la culture françaises; dans les universités de France, un énorme contingent d'étudiants roumains.

Résultat : en 1870, au moment où, dans la guerre franco-allemande, la partie s'annonçait déjà perdue pour la France, c'est du petit peuple roumain que lui vint le plus audacieux et tendre élan d'affection, c'est au parlement de Bucarest que fut prononcée, en séance publique, la phrase : « Le cœur de la Roumanie est là où flotte le drapeau français. »

Autre résultat : après l'entrée de la Roumanie dans la Triple Alliance en 1881, on vit, au pays roumain, en dépit de cet accord conclu sous la menace russe, coexister deux politiques : l'une qui nous liait à Berlin, — la raison d'État, — l'autre qui nous tenait attachés à la France, la politique du cœur. C'est celle-ci qui, le moment venu, a triomphé.

Certes, on regrettait en Roumanie qu'il n'y eût pas une politique française proprement dite du Danube et des Balkans; on déplorait de voir dans ces régions la politique française suivre, — selon certains avec trop de passivité, — la politique russe. C'était là, il est vrai, une nécessité de l'alliance franco-russe, les chancelleries le comprenaient : mais le peuple, lui, restait étranger et insensible à ces froides combinaisons. Aussi, les témoignages de sympathie que la France

nous donnait encore, malgré notre entrée dans la Triple Alliance, doublaient de prix à nos yeux. Ces manifestations, assez fréquentes, se faisaient en sourdine. La région du Danube et les Balkans semblaient à tous être, dans l'alliance franco-russe, fatalement dévolus à l'influence de la Russie. C'est grâce au terrain préparé de la sorte par l'influence française en Roumanie qu'on a pu voir, pendant la guerre mondiale, ce que beaucoup d'esprits jusqu'alors n'avaient pas cru possible : la Roumanie, malgré l'alliance franco-russe, se joindre à l'Entente. Assurément la politique de celle-ci comportait la libération des nationalités, mais surtout, pour nous Roumains, sentir la France à nos côtés nous donnait plus de sécurité, plus d'enthousiasme que la présence de la Russie ne nous inspirait de méfiance et d'appréhension, — et Dieu sait si celles-ci étaient profondes et justifiées !

Nommé, en novembre 1913, ministre de Roumanie à Saint-Pétersbourg, je me rendis à mon poste en février 1914 et j'assistai au plus extraordinaire raccourci d'histoire qu'on puisse imaginer : je connus l'empire russe avant la guerre, l'empire en guerre, la révolution de mars 1917, la révolution bolchévique et même... la prison de la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul.

C.-J. Diamandy.

LE BILAN

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXIII

En sortant de chez le recteur, Kate Clephane se mit à marcher sans but le long de l'avenue Madison. C'était une chaude journée d'octobre colorée comme un jour d'été. A la hauteur de la rue, elle entra dans le Parc et erra lentement sur le tapis de feuilles d'or qui commençaient à joncher la promenade.

Elle voulait regarder au fond de sa situation : mais une fois de plus, sa pensée effarouchée reculait, comme elle venait de voir reculer le docteur Arklow. Tous ceux à qui elle avait tenté de faire partager son secret, sans se dénoncer, avaient eu le même mouvement, la même instinctive réaction.

— Ah ! non, pas cela ! Taisez-vous ! disaient-ils à voix basse en détournant les yeux.

C'était une horreur que personne ne consentait à écouter.

Comment faire alors pour obéir au docteur Arklow et confier le monstrueux secret à la jeune fille? La phrase qu'il avait prononcée avait pourtant été formelle, comme s'il eût dicté la loi du haut du Sinaï :

— Il faut que la jeune fille sache.

C'était aisé de donner dans l'abstrait des règles pour la conduite d'autrui ! La jeune fille, personne en l'air, simple abstraction du langage, à la bonne heure ! Celle-là peut tout entendre sans inconvénient. Mais ma fille, ma fille à moi, Kate Clephane,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre.

ma fille Anne? Allons donc! Et Kate, les yeux fermés, essayait de se figurer la scène et le visage de son enfant, au moment où elle commencerait à entrevoir là vérité.

— Vous, maman? Vous?

C'était bien cela qu'il y aurait de pis, cette expression de ses regards et la manière dont elle dirait ce « Vous? »

— L'homme que tu épouses, il a été...

Non, Kate, même en esprit, ne put aller jusqu'au bout. Il y a des aveux qu'on ne fait pas; surtout à sa fille.

Du reste, songeait-elle, le docteur Arklow, son injonction à peine émise, s'était hâté de l'atténuer, l'avait presque retirée. Le prêtre avait d'abord parlé, mais, aussitôt après, l'homme avait eu son tour : c'était l'homme qui lui avait conseillé le silence pour épargner autour d'elle « de la douleur inutile ».

Kate était sortie du Parc et, toujours sans but, presque sans voir, errait dans la direction de l'Est, le long d'une voie en construction, aux environs de la 100e rue. Rentrer chez elle, rentrer dans cette maison où s'étalait la robe de noces, ah! non. Elle allait, allait toujours... Tout à coup, elle se trouva devant une église de grès assez laide, au porche surmonté d'une croix. Les portières de cuir se soulevaient, retombaient; des femmes se glissaient pour entrer ou sortir. Kate Clephane poussa une porte et regarda. Le jour tombait; à l'intérieur, les lumières des cierges palpitaient comme des papillons, sur les fleurs en papier qui décoraient l'autel. Il n'y avait pas d'office, seulement çà et là quelques fidèles en prières. Le long des bas-côtés régnait une file de confessionnaux en bois verni. Devant un ou deux, un petit groupe de femmes à genoux attendaient. Que peuvent-elles avoir à dire? se demanda Kate.

Appuyée au pilier de la nef, elle se figura une de ces confessions. Quelles niaiseries, quels enfantillages, pensait-elle, à côté de mon secret, à moi!... Mais quel secours, de pouvoir s'adresser à quelqu'un qui vous dise positivement, fermement ce qu'il faut faire, de pouvoir se décharger de ses peines, comme d'un fardeau trop lourd qu'on dépose au soir de la journée! Il manquait au docteur Arklow l'autorité que donne l'habitude du confessionnal. Impuissant au delà d'une sympathie et d'une compassion vagues, il essayait de chasser les visions pénibles, à peine entrevues à regret. Quelle différence avec ces hommes qui ont le pouvoir de lier et de délier, porte-paroles anonymes

de l'Arbitre tout-puissant, et que nulle fausse délicatesse ne trouble dans le devoir sacré de purifier et de soulager! A la pensée de déposer son fardeau entre des mains si saintes, les yeux de la pauvre femme se remplissaient de larmes.

Pourquoi pas? Pourquoi ne pas confier son secret sans nom à ces oreilles sans nom? Pourquoi ne pas se joindre à ces pénitentes inconnues? Quoi de plus facile? Un pas à faire...

Elle ne le fit pas. Son inquiétude la ramena d'une allure incertaine sur le chemin de la maison, de l'allure de quelqu'un qui a reculé devant un acte de volonté et s'en remet à l'imprévu. Qui sait? Chris devait souffrir autant qu'elle. Pourquoi ne pas s'en tenir à son plan d'attente et d'usure : fatiguer l'adversaire à force de patience et de résignation? Elle se trouva ainsi devant la porte de l'hôtel; elle serra les dents et entra. Soudain, avec un frisson, elle se rappela la robe blanche et tout ce qu'elle signifiait.

Le salon était vide; elle monta à sa chambre. Comme d'habitude, un joli feu brillait dans la cheminée; un bouquet de fleurs fraîches souriait sous la lampe. Tout sentait la tiédeur, la paix, l'intimité. En s'asseyant au coin du feu, elle crut voir, assise en face d'elle, la pesante personne de Fred Landers en train de rôtir à la flamme ses gros souliers à bout carré. Elle s'était dit, un soir, en le voyant ainsi, qu'il ferait bon l'y voir toujours. Et voilà que ce soir, dans la détresse de sa solitude, cette pensée lui revenait. C'était la première fois depuis qu'il lui avait confié son unique espoir, aveu combien timide, indirect, plein d'excuses! Mais sous ce balbutiement, comment ne pas reconnaître l'accent d'un long désir? Elle le savait bien, qu'il l'aimait depuis toujours : n'était-ce pas lui, Anne l'avait dit, qui avait persuadé la jeune fille de faire revenir sa maman inconnue? Je lui dois tout, se disait Kate, tout mon bonheur, tout mon chagrin. Il sait tout de ma vie, ou presque tout. Auprès de qui me sentirais-je aussi bien en confiance? Pourquoi l'avoir si mal reçu, si froidement, d'une manière si peu encourageante? Après tout, c'était peut-être le refuge, le salut. Elle ferma les yeux et essaya de se représenter ce que serait la vie, plus tard, toute la vie à côté de Fred Landers. De sentir près de soi cette rude et patiente bonté, ne serait-ce pas un moyen d'alléger ses maux, de rendre moins palpables, moins aiguës, moins vivantes les images et les pensées qui faisaient son tourment?

Sa rêverie dura longtemps.

Maintenant, c'était sa fille dont elle avait devant les yeux la figure pâle et radieuse. Le bonheur d'Anne était visible au dehors, faisait de ses traits une chose lumineuse et comme transparente ; et sa mère mesurait par sa propre expérience la somme de force et de chaleur qu'il fallait pour alimenter ce foyer. Elle n'avait jamais pu être heureuse qu'avec passion. « Voilà bien mon sang », se disait-elle. Mais ce qu'elle ne pouvait pas supporter, par exemple, c'était de voir, sur ce visage, la douleur remplacer une béatitude ravissante. Elle avait vu cela une fois et ce spectacle s'était gravé en elle comme au fer rouge. Détruire un tel bonheur, quel meurtre ! Et qu'importe de quoi il est fait, ce bonheur ? Qu'est-ce que cela fait à la vie ?

Peu à peu, dans son pauvre cœur agité, dilaté, elle sentait s'ébaucher une nouvelle résolution : accepter le mariage, se résigner, renoncer au combat, essayer d'être tout de bon ce qu'elle avait fait semblant d'être : une mère heureuse, consentante. Et, mon Dieu ! pourquoi non ? Légalement, il n'y avait là rien de mal, aucun crime punissable par la société. Et même en se plaçant plus haut, sur le plan des sentiments intimes... « Ce jeune homme, je n'ai pas tout à fait l'âge d'être sa mère, mais il pourrait être mon beau-fils. Qu'ai-je donc attendu, qu'ai-je espéré de plus que de rester pour lui un incident léger, un souvenir agréable ? Dès le début, j'ai mis notre roman sur ce pied : ai-je assez insisté sur l'écart de nos âges, assez dit que cette liaison ne devait pas durer ! C'est moi qui l'ai voulu ainsi. Tout plutôt que de laisser le souvenir d'un fardeau au lieu d'un souvenir de délices ! « Je serai pour toi la branche de fleurs que tu frôles la nuit au passage. » (Que de fois Kate lui avait répété cette phrase !) Était-ce du lilas ou du faux-ébénier ? Peut-être les deux ensemble. Tu ne le sauras plus. Tu te souviendras seulement de la caresse d'une chose fragile, qui sentait bon. » Une minute et un parfum, de la poésie et du passé, voilà tout ce qu'elle s'était dit qu'elle serait dans la vie de son jeune amant. Et elle s'était tenu parole jusqu'au jour où la foudre avait éclaté. Mais était-ce sa faute, cet orage ? « Ne suis-je pas témoin de sa résistance, de sa fuite ? C'est Anne qui a tout fait : sa passion s'est jouée de nous. S'il l'aime vraiment autant qu'elle l'aime, n'est-il pas excusable d'accepter le bonheur qui

s'offre à lui de force? Et comment le refuser sans briser la vie de la jeune fille? S'il faut une victime, Seigneur! que ce ne soit pas ma fille! » s'écria-t-elle presque tout haut.

Dehors, le bruit de pas et de bavardages s'était éteint; un adieu, qui avait la voix de Nollie; puis plus rien. La jeune femme était partie certainement la dernière et maintenant Anne était seule, avec son fiancé peut-être. Encore une habitude à prendre. Seuls, bientôt, ces jeunes gens le seraient toujours, seuls, même s'il y avait du monde, tout seuls, puisqu'ils seraient plus près l'un de l'autre que de personne. Il faudrait s'y faire... Garder sa fille, garder sa confiance, sa tendresse, voilà tout ce qui importait. Il fallait aller la trouver de ce pas et, d'elle-même, lui demander de fixer le jour du mariage.

Elle se leva et se dirigea vers le boudoir. La porte était ouverte, mais on n'entendait aucun bruit. Personne; pas même le fiancé. Avec un soupir de soulagement, elle entra. La pièce était vide. Il y avait dans un des grands vases une gerbe de chrysanthèmes et de feuilles d'automne. Dans un coin, une table à thé chargée de tasses et d'assiettes en désordre. Le chien sommeillait devant les cendres. Où était la petite fille qui essayait d'attraper les oiseaux rouges à travers le garde-feu? Cette image acheva de fondre les dernières résistances. La porte de la chambre aussi était ouverte, nul bruit ne venait de là non plus. La jeune fille avait dû sortir en même temps que sa dernière visite, s'échapper pour faire avant le dîner une course aux étoiles sur la promenade de Riverside : ces caprices à n'importe quelle heure étaient le plaisir des fiancés. Ah! ces jeunes gens!...

Au bout d'un moment, Kate poussa doucement la porte de la chambre : devant elle, tout droit dans la ligne de son regard, le lit étroit avec la robe encore posée dessus dans toutes ses neiges et ses blancheurs; entre elle et le lit, les yeux aussi attachés sur la robe, se tenaient Anne et son fiancé. Ils ne l'avaient pas entendue venir, et ne s'apercevaient pas de sa présence. Toute leur attention s'absorbait l'un dans l'autre. Le jeune homme enlaçait la jeune fille, leurs joues se caressaient. Une de ses mains, pressant légèrement le cou de la jeune fille, faisait une coupe où il lui prenait le menton, afin de rapprocher encore son visage. Ils contemplaient la robe, mais leurs bouches, à peine séparées, semblables à un fruit mûr qui vient d'éclater, dénonçaient le baiser.

Kate les observait, debout derrière eux comme une ombre. Invisible, sans bruit, elle se produisait à elle-même cette impression d'une âme sans corps, d'une revenante, d'une morte. Soudain, elle se sentit traverser par une furieuse ardeur de vie. Dans chaque cellule de son corps elle sentait cette étreinte.

— Ah non ! Pas cela ! Pas cela !

Elle crut qu'elle jetait un cri et se hâta de porter les mains devant sa bouche pour l'étouffer ; mais ce n'était qu'un sourd gémissement intérieur : aucun son n'était sorti de ses lèvres. Pendant un temps qui lui parut infini, elle continua de demeurer là ; invisible, sans bruit, et les deux autres là, devant elle, enlacés, sans bouger, sans parler. Enfin, elle fit demi-tour. Ils ne l'entendirent pas s'éloigner. Son cerveau bouillonnait. Pensées, sentiments, tout en elle s'encombrait d'un écheveau épais, d'une lourde toison de souvenirs... Jalouse? Jalouse de sa fille? Jalouse d'une jalousie physique? C'était donc là le vrai secret de ses répugnances, le mot de ses instinctives révoltes? C'est pour cela que, depuis le début, elle sentait flotter entre eux une espèce d'horreur incestueuse... Comment le savoir? Comment analyser une telle angoisse? Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il fallait fuir, — fuir le plus loin possible de cette scène inoubliable. Il fallait mettre le monde entre eux. Toute l'étendue du monde, c'était trop peu encore. La tombe serait-elle assez noire pour y ensevelir la mémoire de ce qu'elle avait vu?

Elle se retrouva, sans savoir comment, dans le hall, près de l'escalier. Descente précipitée comme ce matin d'hiver où, aussi rapide que dans un rêve, dévalant ce même escalier, elle s'enfuyait de la maison de son mari. Rien n'avait bougé dans le hall : avec une sensibilité maladive, elle percevait les moindres détails, jusqu'aux verrous de sûreté avec lesquels ses doigts avaient eu à lutter. Il y avait toujours sur la table un chapeau d'homme et une canne. Seulement, au lieu d'être ceux de John Clephane, cette fois, c'étaient ceux de Chris. C'était tout ce qu'il y avait de changé.

Elle promenait autour d'elle un regard étonné. Que lui restait-il à faire, sinon de courir à la rivière ou de se jeter sous un train, avec ces gros phares mortels qui vous éblouissent sans vous voir?

Elle en était là quand elle entendit sonner et une bonne

s'approcher pour ouvrir. Elle se retira dans le salon. Au bout d'un instant, Enid Drover y entrait à grands froufrous, les joues vernies de froid, et toute la fraîcheur de l'automne dans ses fourrures, les petits yeux pétillants.

— Ma chère Kate, je n'ai qu'une seconde, mais si tu savais la bonne nouvelle! Je serai en retard pour le dîner, Hendrik sera furieux, — tant pis! Il fallait te prévenir. L'hôtel à côté est à vendre! N'est-ce pas que c'est merveilleux? L'agent d'affaires dit qu'on peut vous le souffler d'un instant à l'autre et qu'il faut que ta fille se décide tout de suite. Ainsi, tu peux demeurer ici tout à ton aise et vous serez toujours ensemble tous les trois comme Anne le désire... Non, inutile de l'appeler, je n'ai pas le temps d'attendre et puis j'aime mieux te laisser le plaisir de lui faire la surprise.

Sur le pas de la porte, elle se retourna pour répéter :

— N'oublie pas ce que dit Hendrik, c'est à prendre tout de suite.

Là-dessus, la grosse dame s'engouffra dans sa limousine.

XXIV

Ce soir-là, Kate ne parut pas à table : elle fit dire par Aline qu'elle se sentait fatiguée et suppliait qu'on la laissât reposer. Le lendemain matin, Chris retournait à Baltimore : peut-être en son absence serait-elle capable de respirer et de voir clair.

Anne fit comme toujours ce que voulait sa mère. Elle s'abstint de monter et de faire prendre des nouvelles. Mais le lendemain, comme autrefois, fraîche et brillante, elle apparut avec le plateau du petit déjeuner. Elle tenait à être rassurée, et Kate, sous son regard attentif, dut se verser une tasse de thé et se contraindre à avaler une moitié de rôtie.

— Vous avez mauvaise mine, maman. Vous n'êtes pas souffrante?

— Non, chérie; un peu de fatigue. Ce n'est rien.

— Vous ne m'avez pas dit que tante Enid était venue vous parler hier soir de la maison d'à côté? reprit-elle avec un soupçon de reproche.

— J'en suis désolée. J'avais tellement mal à la tête que je suis montée tout droit me mettre au lit. Est-ce que ta tante a téléphoné?

— Non, c'est mon oncle. Quelle chance, n'est-ce pas? Cela va être si amusant à arranger.

La jeune fille s'arrêta et regarda sa mère.

— Voilà qui va vous décider, je pense?

— Me décider?...

— A rester. A garder cette maison. Ce sera presque comme de vivre tous ensemble.

— Presque.

— C'est dit, n'est-ce pas, vous restez?

— Ne me demande pas cela. Je ne peux pas, je ne peux pas!

Cela lui avait échappé. Son cœur s'était mis à bondir comme une bête en cage.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Alors, je ne comprends pas. Vous aviez dit à Chris que vous vouliez rester.

— L'ai-je dit? C'est possible. J'ai bien le droit de changer d'avis de temps en temps, dit-elle assez bas, en essayant un mince et pauvre petit sourire.

— C'est vous maintenant qui ne voulez plus être avec nous?

Kate repoussa le plateau et se campa sur son coude.

— Tu l'as dit, c'est moi qui ne veux pas.

— Comme vous dites cela, maman! Vous me parlez comme à une étrangère. Je ne vous comprends plus. — Les lèvres de la jeune fille tremblaient. — Je croyais, nous croyions toutes deux...

— Je suis tout à fait désolée. Mais, vraiment, c'est à moi d'agir selon ce que je crois le mieux. Une fois mariée, tu n'auras plus besoin de moi.

— Et vous, maman, est-ce que vous n'aurez plus besoin de moi? Pas même un petit peu? — Elle hésita une seconde et ajouta timidement : — Vous êtes si seule, si seule...

— J'ai l'habitude. Je ne peux pas me changer. Et puisque tu as fait ton choix... Tu as choisi de te marier.

La jeune fille se redressa et se mit à jeter sur sa mère un regard scrutateur et autoritaire :

— Est-ce parce que je me marie, ou parce que j'épouse Chris?

— Ah! laissons cela, je t'en supplie.

La jeune fille continuait à l'observer d'une manière étrange :

— Une fois pour toutes, me répondrez-vous?

Mme Clephane ne répondit pas.

— Alors, je lui demanderai à lui, et devant vous, s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

Au son de cette voix qui se brisait, la peur de la voir souffrir encore remplaça tout autre sentiment dans le cœur maternel. Elle s'adossa aux oreillers, sans force pour parler encore et chercher de la main la main de la jeune fille.

— Il n'y a rien à lui demander, ma chérie, il n'y a rien à dire.

— Vous ne le détestez pas, maman, dites? Est-ce bien sûr?

Kate prononça lentement, en articulant chaque syllabe :

— Non, je ne le hais pas.

— Et vous ne pouvez pas souffrir de le voir avec moi! Pourquoi? Pourquoi ne pas vous expliquer une bonne fois avec nous? Qu'est-ce qu'il y a donc, maman? J'ai le droit de le savoir.

Mme Clephane, sous le regard impitoyable de sa fille, sentait le rouge lui monter de la gorge aux lèvres et à ses joues tirées, gagner enfin le front où le battement des artères devait être visible. Accablée, dans ce bain de rougeur accusatrice, chaque regard de ces jeunes yeux si purs lui semblait une lame d'acier qui fouillait les derniers replis de sa conscience.

— Ce n'est pas de la haine? Alors, c'est de l'amour! Vous l'aimez! Ah! je m'en doutais depuis longtemps! rugit-elle avec un cri perçant, et elle se cacha le visage dans ses mains.

Mme Clephane garda le silence. Le cri de sa fille culbutait tout son système de défense, — et c'était presque mieux ainsi, c'était presque mieux d'en avoir fini avec les masques et les mensonges. Alors la jeune fille laissa retomber ses mains inertes près de sa mère et celle-ci, rencontrant son regard, oublia sa détresse dans le chagrin de son enfant. Tout à coup, elle se sentit forte et décidée :

— Anne! dit-elle simplement, avec un petit frisson.

— Oh! maman... maman... Je crois que j'en deviendrai folle!

La jeune fille s'était abattue à genoux près du lit, le visage caché dans le couvre-pied; et Kate se mit doucement à lui caresser les cheveux.

— Folle, mais non, ma chérie, seulement tu es à bout.

— Me pardonnerez-vous jamais?

— Quelle sottise, mon enfant! Ne suis-je pas là pour cela?

— Alors, si c'est bien vrai que vous ne m'en voulez pas, pourquoi vous en aller? Pourquoi ne pas promettre de rester avec nous?

Kate se renversa dans son lit et se mit à réfléchir. Sa main était toujours sur la tête de la jeune fille. Enfin, elle parla.

— Voilà. Je ne voulais pas encore te le dire, — et il faudra n'en parler à personne. Je ne peux pas promettre d'habiter avec vous, parce que moi aussi, il est possible que je me marie.

C'est ce début qui lui avait le plus coûté à dire; ensuite, elle s'entendit continuer presque aisément :

— Fred Landers me demande de l'épouser... et je crois que je vais accepter... Non, chérie, ne me serre pas si fort, j'ai encore la migraine. Voilà, maintenant, tu comprends, n'est-ce pas? Tu ne me grondes plus, c'est fini? Seulement, vois-tu, c'est encore un secret pour tout le monde. On n'en parlera qu'après ton mariage. A présent, va, mon enfant, laisse-moi.

La jeune fille sortit, apaisée et rayonnante.

XXV

La date du mariage était fixée, on pressait les préparatifs. Bientôt, il n'y eut plus que quinze jours, plus qu'une semaine.

Les parents du fiancé devaient venir à New-York pour faire connaissance avec leur future bru. Mais leur visite était toujours ajournée à cause de la santé de Mme Fenno. Finalement, il fut décidé que c'est la jeune fille qui irait à Baltimore pour les voir. Elle devait habiter chez les Maclew, qui saisirent l'occasion pour donner des réceptions en son honneur.

Mme Clephane était invitée avec sa fille. Elle refusa, alléguant qu'elle ne se sentait pas bien. On commençait à remarquer à quel point elle avait changé. Elle avait maintenant des mèches blanches dans son opulente chevelure, et, aux coins des lèvres et des yeux, on voyait les petites rides qu'elle avait tenues en respect jusque-là. Toute la famille tomba d'accord qu'il lui serait excellent de prendre quelques jours de repos avant le mariage de sa fille.

Quant au sien, elle avait fait promettre à Anne un silence absolu; la jeune fille, avec la discrétion des Clephane, entra

sans peine dans ce complot de ne rien ébruiter. Elle se contenta de faire sentir à son tuteur qu'il était plus que jamais le bienvenu.

— C'est gentil à elle de trouver le temps de penser à un vieux débris comme moi, quand elle serait si excusable d'oublier complètement que nous existons, disait un soir le bonhomme, toujours gentil et tout heureux, dans le boudoir de Mme Clephane. Elle est bien votre fille, elle vous ressemble, ajouta-t-il avec des yeux pleins d'une humble prière.

Kate lui rendit son sourire, en se demandant si elle aurait le courage de lui dire qu'elle consentait à l'épouser. Elle n'avait qu'à se pencher un peu et à poser la main sur la sienne. Inutile de parler, il comprendrait. Et sûrement ce serait bon de se sentir moins seule... Mais elle se tut.

Ce fut lui qui l'interrogea :

— Et après, avez-vous décidé ce que vous allez faire ?

Elle continua de sourire :

— Après... j'aurai tout le temps d'y penser.

— Anne me dit que décidément vous ne restez pas dans cette maison.

— Elle ne me rappelle rien d'agréable.

Il rougit, comme si elle venait de le surprendre en faute.

— Je vous comprends. Mais avec les enfants à côté... Anne espérait que vous vous sentiriez moins seule.

Elle crut sentir qu'il voulait dire : « Alors, venez chez moi. » De nouveau, elle laissa tomber l'allusion et se contenta de répondre :

— J'y suis faite. La solitude, ce n'est pas si terrible qu'on imagine.

— Il est vrai que vous en avez connu de pires ! — C'était rare qu'il osât risquer une phrase aussi directe. — Et cela vous ferait mal au cœur de continuer à vivre avec Anne après son mariage ? Ce mariage n'a jamais cessé de vous déplaire ?

Elle se leva avec impatience et vint s'accouder à la cheminée.

— Fred, à quoi bon y revenir ? Jamais je ne m'y ferai. Mais c'est fini, n'en parlons plus ; j'ai accepté.

Elle se retourna et aperçut dans la glace qui surmontait la cheminée ses cheveux grisonnants et la patte d'oie qui s'accentuait au coin des yeux. Une fois, comme elle se regardait ainsi

dans son miroir, son amant était venu la surprendre par derrière et ils s'étaient mis à rire en voyant dans la glace l'image de leurs baisers. Était-elle jeune dans ce temps-là ! Était-elle assez jeune ! Maintenant, si elle se regarde dans cette glace, c'est la lourde silhouette de Fred Landers qu'elle voit derrière elle, bourgeoisement plongé dans le vaste fauteuil où il se repose après le dîner ; son plastron est un peu bombé hors du gilet et son honnête crâne luit doucement sous la lampe à travers ses cheveux rares. Ils forment à eux deux un vieux ménage très bien, —un tableau parfait, en vérité, tout à fait assorti comme âge et comme aspect. Elle quitta la glace et vint s'asseoir à côté de lui.

— Si nous faisions une patience?

Il accepta avec empressement, comme si c'était là le comble de ses désirs. Ils ouvrirent une petite table et s'assirent face à face, disposant les cartes d'une main placide en combinaisons compliquées.

Ils jouaient depuis une demi-heure, quand elle ramassa brusquement les cartes, en fit un tas avec colère et s'écria :

— Je veux que ce soit un mariage gai, d'une gaîté comme il ne s'en voit pas souvent! Je tiens à ce que ce soit une noce où l'on s'amuse!

Elle mit sa tête dans ses mains, les coudes sur la table, et, de plus en plus se forçant à rire :

— Vous entendez, mon cher, une noce où l'on s'amuse!

XXVI

Plus que trois jours, plus que trois jours à vivre sous le même toit!

Et après?

La question ne venait pas de la jeune fille. La confidence de sa mère l'avait complètement tranquillisée. Le fiancé, retenu à Baltimore par une crise un peu alarmante de sa mère, n'avait pas reparu et on ne l'attendait plus guère que la veille du mariage. Anne gardait sa mère à elle toute seule jusqu'à la fin. Elle s'ingéniait à l'entourer avec des raffinements de soumission et de tendresse, à lui montrer combien elle était heureuse de passer près d'elle ces derniers jours, que remplissait la secrète douceur des choses finissantes, moins la mélancolie, puisqu'il ne devait pas y avoir de vraie séparation.

Mme Drover comprenait mal le calme de sa belle-sœur. Elle en était même un peu scandalisée.

— Heureusement, Nollie et Lilla étaient là pour se donner du mal. Jamais je ne serais venue à bout toute seule de cette immense liste d'invitations. C'est égal, ne te figure pas que tout est prêt. Et il ne te reste que trois jours! Personne ne s'est encore occupé du cortège. Sais-tu seulement quel bras tu prendras pour remonter le bas-côté?

— Le bas-côté? répéta Mme Clephane sans comprendre.

— Mais oui, ma chère. Il y a des bas-côtés à Saint-Étienne.

Cette bonne Enid, toujours si incapable d'ironie, était enchantée de se trouver de l'esprit.

— Naturellement, c'est Hendrik qui doit conduire la mariée, et toi, il faut que tu sois là pour la recevoir et la donner.

— Donner ma fille?

— Cela aussi, tu n'y pensais pas?

Mme Drover se mit à rire avec condescendance. Évidemment toute la famille tâchait de faire oublier à Kate qu'elle avait vécu près de vingt ans en dehors de la société : mais on avait beau faire, cela se voyait. Et c'était justement dans des occasions comme celle-ci, que l'ignorance de Kate se trahissait, au grand embarras de sa belle-sœur. Ne pas même savoir que, quand le père est mort, c'est la mère qui *donne* la mariée!

— Tu ne pensais pourtant pas que ce serait Hendrik?

Et elle fit une moue de pitié méprisante.

— Pourquoi pas? demanda Kate.

Anne traversait la pièce avec une brassée de cadeaux de la dernière heure.

— Tu entends cela, ma mignonne? Ton oncle serait très flatté.

— Flatté de quoi? demanda la jeune fille en s'arrêtant.

— Ta mère trouve que c'est ton oncle qui devrait te *donner*.

— Quoi! maman, ce ne sera pas vous?

Kate saisit la légère altération de sa voix; sous la radieuse sécurité, quel soupçon, quelle inquiétude subsistaient encore?

— C'est vrai, mon enfant, je suis sotte. Je n'avais pas songé que c'est l'habitude.

— Est-ce que cela vous ennuie?

— Je veux ce qui te fait plaisir.

— Eh bien! maman, j'aime mieux que ce soit vous.

— Alors, c'est entendu, chérie.

Mme Drover poussa un léger soupir de déception. Hendrick aurait « fait » certainement beaucoup mieux dans ce rôle.

— Voilà qui est convenu. Et d'une! dit-elle sur le ton de quelqu'un qui barre des articles à mesure sur une liste invisible. Maintenant, la question est de savoir qui conduira ta mère?

Anne et sa mère échangèrent un nouveau sourire.

— Mais, l'oncle Fred, naturellement, dit vivement la jeune fille.

— Oui, mais voilà, si le cousin de Meridia...

Mme Clephane écarta le cousin de Meridia :

— C'est Fred qui me donnera le bras!

Et le sourire de la jeune fille perdit sa pointe douloureuse.

Le moment arrivait, on était à la veille du grand jour. La journée si animée d'allées et venues, de sonneries, d'appels de téléphone, de visites d'amis, de connaissances et de fournisseurs, d'ordres à donner aux domestiques, se terminait dans le silence et le vide.

Anne avait refusé d'inviter ce soir-là les demoiselles d'honneur et s'était insurgée contre le traditionnel « dîner de contrat ». Elle avait voulu se libérer de tout l'insignifiant, et son fiancé était d'accord là-dessus avec elle. Il devait passer la soirée à l'hôtel, seul avec ses parents, et la jeune fille n'avait voulu à dîner que son tuteur. Elle avait prévenu sa mère qu'elle serait peut-être un peu en retard et qu'elle comptait sur elle pour recevoir M. Landers et le faire patienter.

Kate n'était pas dupe de cette ruse ingénue et ne s'en était pas offensée. En somme, ce serait une excellente occasion de s'ouvrir à Fred Landers sur le parti qu'elle avait pris. C'est avec une paix singulière, et dans un sentiment d'étrange liberté spirituelle, qu'elle s'assit dans le salon et attendit le coup de sonnette. Était-ce un effet de l'épuisement? Peut-être : elle n'avait plus la force de se le demander. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle souffrait moins depuis sa demi-confession au Dr Arklow : quelqu'un devinait sa douleur.

Landers arriva en avance, comme la jeune fille l'avait prévu. Il traversa le salon de son pas massif et lent, en s'excusant de venir si tôt.

— Mais c'est exprès. J'étais bien sûr qu'Anne serait en retard.

— Elle n'est même pas rentrée.

— Je m'en doutais. Voyez-vous, ces jeunes gens, c'est une bande de vagabonds. Mais vous, je comptais bien que vous seriez exacte. — Et il se laissa choir lourdement dans un fauteuil, comme un ballot de marchandises qu'on décharge d'un bateau. — Nous autres, nous sommes du temps où on arrivait à l'heure.

Elle fit la grimace : « Son temps ! Je suis donc si vieille que cela ? » se dit-elle. C'est pourtant vrai qu'ils étaient presque contemporains. Elle se souvenait de lui, à son début de mariage, comme d'un grand dadais, emprunté, très enfant, beaucoup plus jeune qu'elle. Maintenant, il avait l'assurance de l'homme mûr et, tout en conservant toute son activité, la chasse, la pêche, le golf, son esprit, avec les années, n'avait pas laissé de s'alourdir et communiquait à son corps sa démarche prudente. Elle ferma les yeux une seconde. Son corps à elle était toujours si souple, si élastique, si léger ! N'eût été son miroir, elle se serait cru vingt ans !

Elle regarda la pendule : huit heures moins un quart. Anne ne rentrerait pas avant une demi-heure.

Ils dirent quelques mots du mariage, mais ce sujet donnait sur les nerfs de Mme Clephane. Elle s'était bien résignée à l'accepter en gros, mais chaque détail la mettait hors d'elle. Elle se leva, traversa la pièce sans aucune raison, arrangea une fleur dans un vase, éteignit une lampe inutile.

— C'est votre faute si je suis ici, dit-elle ; je ne l'ai appris que l'autre jour.

Le pauvre homme ne s'attendait guère à cette phrase et ne savait s'il fallait la prendre pour un reproche ou un remerciement. Il devint cramoisi.

— C'est ma faute ?

Et elle adoucit sa voix.

— Oh ! Je ne m'en plains pas.

— Vous vous moquez de moi. Anne était décidée à vous faire revenir.

— Vous l'aviez travaillée pour l'amener à s'y décider. Elle me l'a dit très franchement. Elle n'était pas très sûre d'abord que cela marcherait : vous ne doutiez de rien. C'est vous qui avez répondu de moi...

— Oh ! pour cela, évidemment. Vous comprenez, elle ne vous connaissait pas, tandis que moi...

Elle le regardait d'un air pensif et presque tendre.

— Il y a si peu de gens qui se soient inquiétés de ce que je devenais. Et vous ne m'aviez pas vue depuis vingt ans !

— C'est vrai, mais je me rappelais, et je savais que vous n'aviez pas eu de chance.

— Tant d'autres n'en ont pas plus que moi ! Qui s'en tourmente ? Personne. Mais vous, vous ne m'avez pas oubliée et vous m'avez fait revenir.

Elle se releva un peu nerveuse, et alla s'accouder à la cheminée, le menton dans la main. Landers lui adressa un sourire presque suppliant.

— Si c'est vrai que vous me devez quelque chose, ne soyez pas méchante.

— Pourquoi le serais-je ? Voilà un an que je suis heureuse. Au prix du bonheur, un an, c'est beaucoup : toute une vie.

— Vous dites cela, comme si la vôtre était finie.

— Je ne regrette rien, allez, j'ai eu mon compte.

Il se tut un moment, considérant avec attention le bout de ses honnêtes souliers. Enfin, il reprit avec une soudaine autorité, du ton qu'il avait dans les affaires :

— Vous ne rentrerez pas seule dans cette maison vide.

Elle promena lentement ses regards autour d'elle :

— Ma foi ! non, je ne tiens pas à revoir cette maison. Jamais.

— Alors, où irez-vous ?

— Il y a un bateau qui part pour la Méditerranée après-demain. Je pense faire ma malle et le prendre.

— Seule ?

Elle sourit :

— Voulez-vous que je vous emmène ?

Il bondit avec la fougue et l'agilité d'un jeune homme, bouscula une petite table, tant pis ! Il la laissa par terre.

— Si je veux ? Parbleu ! Je le crois bien ! s'écria-t-il en lui tendant les deux mains.

Elle recula légèrement, sans répugnance, mais elle ne se sentait pas au diapason, et ce transport la paralysait : « Décidément, c'est moi qui ai vieilli », se dit-elle avec un frisson.

— Vraiment, vous viendriez avec moi? Au pied levé, après-demain?

— Ce soir même, s'il n'était trop tard pour se mettre en route.

Il la regardait, attendant un mot d'elle. Comme elle continuait à se taire, il recula d'un ou deux pas :

— Kate, dit-il, ce n'était pas pour rire, au moins?

En lui rendant son regard, elle s'aperçut qu'elle voyait un peu trouble :

— Tout à l'heure peut-être; mais à présent, c'est sérieux.

Et elle mit sa main dans la sienne.

XXVII

Elle se réveilla en sursaut dans l'hôtel endormi. « Mais ce n'est pas possible! Pas possible! » Elle bondit du lit, alluma, et chercha autour d'elle. Immobile dans cette horrible chambre, le silence semblait lui répéter son cri. « Mon amant épouse ma fille! » Voilà le fait brutal, dépouillé de toutes les phrases, de tous les compromis, sophismes, atténuations, mensonges, camouflages dont on avait tenté d'en déguiser la monstruosité. Et elle ne pouvait plus rien pour l'empêcher.

Il y a quelques heures, elle comptait encore sur le mystère du temps et du hasard, sur la ressource illusoire d'un retard toujours possible. Elle avait embrassé sa fille très calmement : il était onze heures du soir. Maintenant, c'était le matin, un matin d'hiver, noir comme de l'encre. Il faisait encore nuit, et pourtant c'était lui, le jour tant redouté.

Elle regarda la pendule : quatre heures et demie. Une envie la prit d'aller voir dormir la jeune fille pour la dernière fois; mais aussitôt elle se dit qu'aucune image au monde ne lui serait plus cruelle. Elle rentra dans sa chambre, s'enveloppa de son peignoir, et regarda à la fenêtre.

A quoi ressemblait la 5e avenue, à cinq heures du matin, en hiver? Mon Dieu! C'était presque le même spectacle qu'il y a tantôt vingt ans, lors de cette autre veillée, le jour de la fuite de Kate avec Hylton Davies. Cette nuit-là, non plus, elle n'avait pas dormi, et pour la même raison : la pensée de sa fille. C'était alors le premier abandon; aujourd'hui, il lui semblait que cet abandon recommençait.

Pourtant, il y avait maintenant beaucoup plus de lumières que jadis. De longues traînées électriques flottaient sur l'asphalte comme des herbes des tropiques sur une mer de plomb. La chaussée était vide. Jadis, vous eussiez entendu le clopinement nocturne et mélancolique d'une rosse attelée à une charrette de maraicher. On sortait la nuit les malheureuses bêtes qui auraient offensé la lumière du jour. Tout cela était changé. La dernière haridelle avait depuis longtemps fini à l'abattoir. Ce matin-là, un fiacre attendait la jeune femme au coin de l'avenue. Tout était très bien combiné : les arrangements, c'était son fort, à ce Mylton Davies. Son yacht, une merveille de luxe! L'idéal pour la cuisine, le service, les rendez-vous! C'était le monsieur qui se penche sur la table d'un air confidentiel, pour vous dire d'une sauce : « Prenez-en, je vous la recommande. » Bref, une âme de maître d'hôtel. Drôle de chose de penser à lui en ce moment!

Mille souvenirs se pressaient de ce matin fatidique. En sautant dans le fiacre, quel sentiment de délivrance elle avait éprouvé! « Enfin, se disait-elle, je n'entendrai plus ma belle-mère me reprocher de manquer .d'égards pour les idées de John! » Sa révolte l'occupait tout entière. Ce jour-là, elle n'avait qu'un but : étouffer l'image de sa fille, empiler dessus tant de mauvais souvenirs : le caractère de son mari, son entêtement, sa lésinerie, son esprit odieusement borné, jusqu'au bruit détesté de son passe-partout dans la serrure quand il rentrait, le soir, de son club, gonflé d'importance. « Dieu merci, se disait-elle, en fuyant ces choses exécrées, point de passe-partout sur un yacht! »

Elle réfléchit tout à coup qu'il faudrait bientôt s'habituer au bruit d'une autre clef. Cher Fred Landers! Ce bruit-là serait l'emblème de la placidité, de la sécurité. Quel réconfort! A partir de demain, avoir toujours quelqu'un entre elle et ses pensées!

Allons! toujours le même jeu. Elle s'y prenait encore, à tâcher de ne pas penser à sa fillle...

Où vivrait-elle avec Landers? Quelques mois de voyage, pour commencer, et puis... New-York! Comment se le représenter ailleurs? Comment le faire renoncer à son métier, à son bureau? Impossible de changer cet homme-là de cadre. Et cependant... et cependant... Bon! Elle avait beau faire, tout ce qu'elle imaginait la ramenait à sa fille.

Toujours assise à sa fenêtre, elle regardait le ciel passer du noir au gris, puis à cette nuance incolore et blafarde qui précède le jour...

Dans l'auto qui les menait à l'église, le silence commençait à devenir oppressant et Kate prit brusquement les mains de sa fille.

— Ma chérie, je te souhaite tout le bonheur du monde, un bonheur que tu ne peux même pas imaginer.

— Prenez garde, maman ! Ne m'en souhaitez pas trop, vous me faites peur.

A travers la blanche buée de tulle, Kate distingua le sourire crispé de la jeune fille...

« Ainsi, j'ai encore parlé avec trop de passion ! se dit-elle On trouve que j'exagère. Il est dit que jamais je ne serai dans la note. » Pourtant elle murmura encore :

— Du bonheur, est-ce qu'on en a jamais trop?

— Cela dépend, répondit la jeune fille, avec une nuance de froideur.

Fort heureusement, elles arrivaient devant la tente et le tapis rouge.

Elles furent accueillies sous le porche par toute la famille. Point de demoiselles d'honneur ; mais, au premier rang, Fred Landers et M. Drover, à leur poste, comme personnages importants du cortège et, derrière, tout un groupe de Drover et de Tresselton, restés là en curieux pour voir la mariée de près, avant de gagner leurs places réservées. Force perles et chapeaux hauts de forme, une nuée de fourrures rares, par là-dessus une vague sensation de malaise; et en même temps c'était à qui ne parlerait pas. Enfin, Joé Tresselton se pencha sur M[me] Clephane et lui glissa à l'oreille :

— Il n'est pas encore là.

Anne entendit : ses lèvres blanchirent, tout en esquissant un sourire.

— Chris est en retard : c'est bien lui ! Ou serait-ce nous qui sommes ridiculement en avance ?

Oh ! cette tempête de joie dans la poitrine de Kate ! Ce bienheureux « Pas là ! Pas là ! Pas là ! » soufflait en fanfare de chaque nervure et de chaque ogive de la voûte, tombait en pluie rafraîchissante du ciel miséricordieux, qu'elle avait

calomnié ! Il n'était pas là, parbleu ! et il n'y serait pas. Elle l'avait toujours dit qu'à la fin elle l'« aurait » ! En un clin d'œil, tous les doutes qui la torturaient s'évanouirent.

Autour d'elle, des regards furtifs consultaient des montres-bracelets. Anne, au milieu du groupe, avait l'air d'une statue de neige.

Nollie tâchait de plaisanter : Anne est toujours « scandaleusement en avance ». M. Drover émettait des remarques judicieuses sur les embarras de la circulation. Une fois ou deux déjà, la robe inquiète du sacristain avait paru et disparu à la petite porte du bas-côté. Sous le porche, il se produisait un commencement de bousculade, à cause des retardataires qui ne pouvaient entrer, le cortège obstruant la porte de l'église.

Kate sentit le regard de Fred qui se posait sur elle avec anxiété ; elle eut peur de lui laisser voir ses yeux, qui devaient darder des éclairs de triomphe, et se baissa vivement pour arranger un pli à la traîne de la mariée.

« Pas là ! Pas là ! » continuait à lui carillonner le ciel.

Tout à coup, le portail de l'église s'ouvrit à deux battants, le grand orgue attaqua la marche nuptiale de Mendelssohn. Kate, toujours accroupie, se releva et fit signe à Fred de faire fermer l'église, de faire taire la musique, puisque c'était une erreur et que le marié ne viendrait pas...

Mais déjà la traîne de la mariée lui avait glissé des mains. Anne avançait au bras majestueux de son oncle. Tous les cousins avaient filé rapidement vers leurs bancs. Fred Landers, rouge de plaisir, offrait son bras à Kate. La mariée, heureuse et souriante, s'effaçait pour laisser passer sa mère, et là-bas dans le haut de l'église, sur les marches du chœur, deux silhouettes se détachaient devant un fond de rochets de batiste et de gerbes de lis.

Sans voir, Kate avançait, lentement, réglant son pas sur la démarche compassée de Fred Landers. Arrivé devant le chœur, il la quitta pour aller s'asseoir à côté de Mme Drover. Kate demeura seule et attendit sa fille...

XXIX

Les Drover avaient insisté pour emmener Kate avec eux, à Long Island, après la cérémonie. Nollie, Anne elle-même, s'était jointe à eux pour la prier de se laisser faire.

Il avait été convenu, dans les derniers jours qui avaient précédé le mariage, que Kate passerait l'hiver à l'étranger, en Italie, peut-être, ou sur la Côte d'azur. Les jeunes gens, après une fugue en Floride, devaient gagner les Indes par Marseille et Suez. C'était bien naturel que M[me] Clephane ne se souciât pas de rester à New-York. D'ailleurs, Anne savait, — il n'y avait qu'elle à le savoir, — que, quand sa mère partirait, elle ne partirait pas seule... C'était un grand secret. « Surtout, pas un mot à personne!... » Mais il est bien probable qu'à l'heure qu'il était, — une heure après la noce, dans l'express de Palm Beach, — ce secret n'en était plus un pour Chris Fenno.

Seule, au milieu de l'immense salon, Kate songeait, assise parmi une litière de pétales de roses, de grains de riz et de ces bouts de ruban qu'on pique dans les gâteaux et qu'on partage aux invités les jours de mariage. Dans la salle à manger, les domestiques enlevaient les tables et ramassaient l'argenterie dans des paniers drapés d'un molleton vert. On enlevait les fleurs que M[me] Fenno faisait porter à un hôpital, et un valet de pied commençait le remue-ménage des gerbes et des corbeilles.

Aline descendait pour chercher sa maîtresse :

— Madame devrait bien monter, elle serait mieux en haut qu'au milieu de ce désordre. M. Landers a téléphoné pour demander si Madame veut bien le recevoir dans une demi-heure.

Aline savait tout, naturellement. Les nouvelles lui entraient par les pores de la peau, comme elles circulent dans un bazar du Caire. Elle souriait sèchement, mais avec approbation. A l'office, M. Landers avait une bonne presse ; on le tenait pour un bon parti ; les gens de service estimaient sa générosité. Aline venait encore d'en faire l'expérience ; il lui avait offert le matin la flèche de brillants qui ornait son corsage.

— Il y a un bon feu dans le boudoir de Madame, ajouta-t-elle d'un ton persuasif.

Kate ne bougea pas, ne leva même pas les yeux.

— Madame ferait mieux de monter, reprenait Aline en insistant.

A la fin, agacée d'être traitée comme une malade, Kate se leva de mauvaise humeur et suivit la soubrette.

— Je vous expliquerai tout à l'heure ce que j'emporte, lui dit-elle en montant, et elle entra dans le boudoir, dont Aline referma la porte avec précaution.

Le feu pétillait vivement. Un bouquet de violettes, le dernier bouquet d'Anne, baignait encore dans un vase à côté de la chaise longue. Dehors, le jour baissait. Elle s'étendit sur la chaise longue. Il y a un peu plus d'un an, la jeune fille la faisait entrer dans ce même boudoir : c'était la même paix, la même douceur d'intimité.

La porte s'ouvrit; Fred Landers entra ayant encore ses habits du mariage, avec la mine d'un homme capable d'aplanir toutes les difficultés.

— Je regrette que nous n'ayons pu partir demain, dit-il en s'asseyant près d'elle et la regardant avec un sourire. Il ne tenait qu'à vous, je vous le jure, si vous l'aviez jugé faisable. Nous nous serions mariés en débarquant à Liverpool.

— Ou même à bord. Est-ce qu'il n'y a pas tout ce qu'il faut sur ces nouveaux bateaux ? dit-elle en plaisantant, les lèvres blanches.

— En tout cas, la semaine prochaine, je vous enlève, dit-il avec autorité.

— C'est cela, la semaine prochaine.

Et elle essaya d'ajouter un mot tendre, le mot qu'il attendait; mais elle ne put que lui adresser son blême sourire.

— Chère amie, vous n'en pouvez plus. Voulez-vous que je m'en aille et vous laisse reposer ?

Elle secoua la tête.

— Non? Vraiment vous préférez que je reste ?

Son bon visage s'illuminait.

— Kate, vous savez, avec moi, inutile de faire des manières.

— Vous croyez? C'est bien sûr? Des manières, s'écria-t-elle tout à coup, il me semble que je n'ai fait que cela toute ma vie.

— Eh bien! Soyez tranquille. A présent, c'est fini.

Pour sceller sa promesse, il se pencha un peu vers elle avec un bon sourire, mais sans oser rapprocher sa chaise.

— Allons, laissez-moi vous couvrir avec ce châle. Vous me permettez une cigarette? Je pense qu'on va apporter le thé. Nous attendrons à demain pour faire des projets.

— Mais alors, qu'aurons-nous à nous dire? fit-elle en essayant de sourire. Je ne suis plus intéressante, ajouta-t-elle. Parlons plutôt de vous.

Le sang lui monta aux tempes, congestionna ses joues et le pli de chair affaissé au-dessus du col raide.

— Moi non plus, je n'ai rien à dire. Je ne m'intéresse à moi-même que par rapport à vous, et alors... je vous préviens que ce serait peut-être long. Une fois sur ce chapitre, je ne finirais plus. Prenez-moi plutôt les yeux fermés.

— C'est bien ce que je fais, pour mon bonheur.

Elle avait déjà moins de peine à lui sourire.

— Vous êtes si bon!...

Cette fois il sursauta, et de rouge devint pourpre.

— Ah! non, pas cela, je vous en prie, cela fait mal, même à mon âge!

Elle le regarda avec surprise.

— Je vous ai fâché? Je vous assure que je ne l'ai pas fait exprès.

— C'est que la bonté, voyez-vous!... On n'aime pas tout le temps à s'entendre rappeler sa bonté, quand bien même ce serait vrai qu'on n'a que cela à offrir en échange de tout le reste.

— Tout le reste, hélas!

Elle haussa légèrement les épaules.

— Si jamais une femme est venue les mains vides...

— Vous vous donnez vous-même! répliqua-t-il d'une voix émue.

Ah! comme il y allait! Quel cœur dans ces paroles, dans cet entretien où elle restait si étrangère! « Vous vous donnez... » ce mot la fit souffrir : la disproportion des sentiments était trop grande. Ah! son moi, le beau cadeau à faire! Des restes, des loques, des ruines. Quelle pitié! Mais le pauvre homme attendait toujours une réponse. Que lui dire, à moins que de lui tout dire?

Et dans le désarroi et l'épuisement de son cerveau, un ordre brusque venait de se formuler pour elle : l'obligation absolue de parler. Épouser, ne pas épouser, la question n'était pas là et

semblait secondaire. Ce qui était indispensable, c'était d'avoir le droit de regarder dans ces honnêtes yeux avec des yeux aussi honnêtes.

— Moi ? dit-elle en répétant le dernier mot qu'il venait de prononcer. Qu'est-ce que vous en savez, de moi, mon pauvre ami ?

Il continuait à rester debout, à deux pas d'elle, l'air songeur et préoccupé :

— Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est que vous avez été bien malheureuse.

— C'est vrai, dit-elle, bien malheureuse, horriblement malheureuse. Plus que tout ce que vous imaginez. Plus que tout ce que vous avez jamais pu deviner.

Ces mots ne le surprirent pas. Il la regardait toujours de ses bons yeux tranquilles.

— Je crois pourtant, dit-il, que je ne devinais pas trop mal.

L'accent de cette voix semblait lui dire : « Allez, vous ne vous battiez pas toute seule. J'étais là. » Ce fut comme s'il venait de trouver la clef du recoin le plus caché du cœur de la pauvre femme. Si c'était vrai, pourtant, qu'il eût deviné ! Si c'était vrai qu'elle fût dispensée de l'aveu, — qu'elle eût franchi ce pas humiliant pour se trouver transportée d'un coup d'aile dans un paradis où l'on se comprend sans paroles, et où il n'y a de place que pour la tendresse et la pitié !

— C'est vrai ? Vous avez deviné ? Vous avez compris ?

C'était bien cela : son visage restait calme, son regard indulgent. Kate sentait les larmes lui venir aux yeux. Elle aurait eu envie de rester là et de pleurer, de pleurer, de débonder son pauvre cœur. Au lieu de cela, elle se leva et vint à lui les mains tendues.

— Alors, Fred, vous saviez ? Vous avez vu que j'ai fait vraiment tout ce que j'ai pu, et que je n'ai su réussir à rien empêcher ?

Il avait pris les mains de Kate dans les siennes et les tenait contre son cœur.

— Qu'est-ce que vous vouliez empêcher ? Ce mariage ? C'est toujours cela qui vous tourmente ? — Il lui parlait comme à un enfant qui a un gros chagrin. — Mais bien sûr que vous ne pouviez pas l'empêcher. Je comprends combien il vous était odieux,

combien vous avez dû souffrir ; mais le bonheur d'Anne devait passer avant tout.

Il comprenait, il la plaignait ! Quel bien lui faisait l'étreinte de ces mains cordiales ! Ah ! ce bienfait d'avoir avoué, de ne plus mentir, quel rafraîchissement, à présent que les affres de l'explication étaient passées et qu'elle n'avait plus qu'à s'abandonner à la pitié de son ami. Mais cet ami, que devenait-il? Elle lui tenait la main et ne le voyait plus, tant son âme était absorbée par l'éternel problème.

— Vous ne trouvez pas qu'au fond j'ai été lâche ? N'est-ce pas une infamie d'avoir eu peur de tout lui dire ?

— Mais non, ce n'est pas une infamie. Quel bien pouvait-il en résulter ? C'est pitié qu'elle ait été faire un choix pareil ; mais avec le caractère d'Anne, il n'y avait qu'à la laisser libre. Il m'avait semblé que vous aviez fini par le comprendre. Vous y arriverez quand vous serez moins fatiguée. Laissez-moi seulement vous dorloter.

Cette fois, elle n'y tint plus : ses pleurs jaillirent. Elle aurait voulu pouvoir continuer à l'entendre sans prendre la peine d'écouter ses paroles. Mais elle sentit encore qu'il attendait un mot d'elle. Elle essaya de sourire :

— J'ai confiance en vous... vous me faites tant de bien ! Vous ne savez pas ce que c'est que ce supplice du secret.

— Maintenant qu'il n'y a plus de secret, vous devez être soulagée.

— Vous savez, et pourtant vous ne me méprisez pas ! Ah ! vous êtes le seul qui n'ayez pas eu peur de moi !

— Peur de vous ?

— De ce que j'aurais pu sortir s'ils ne m'avaient toujours arrêtée. Je ne me le pardonnerai jamais. J'aurai toujours cette idée fixe : j'aurais pu le leur dire.

— Dire quoi ?

— Mais ce que vous savez !

Elle le regarda interdite. Il avait pâli ; un voile ternissait son regard.

— Je sais que vous avez été une femme très malheureuse... que vous avez été indignement traitée... — Il redressa les épaules et continua en la regardant : — Je sais qu'il y a dans votre passé des choses que vous regrettez... — Puis, après un silence, où il parut attendre qu'elle plaçât un mot, il ajouta avec

effort : — Dans toutes ces années de solitude, où vous viviez si abandonnée, j'ai bien pensé que vous n'étiez pas toujours seule...

Elle se détacha doucement de son étreinte, et s'éloigna un peu de lui.

— Et c'est tout ?

Elle voyait en lui un étonnement grandir.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir encore?

— Quoi encore ? La honte... la misère... la vérité !...

Sur le moment, il n'eut pas l'air d'entendre les mots qu'elle lui lançait à la figure. C'était le blessé qui ne sent pas la douleur du coup qu'il vient de recevoir...

— Je n'ai connaissance d'aucune chose honteuse, prononça-t-il lentement.

— Alors, vous ne saviez rien du tout. Vous n'en saviez pas plus long que les autres.

Elle dit cela presque en ricanant.

Lui, on voyait qu'il luttait contre une idée inconcevable, une idée pour laquelle il n'y avait pas de mot dans son vocabulaire. A plusieurs reprises, ses lèvres s'agitèrent, sans qu'il lui fût possible d'articuler un son :

— Voulez-vous dire qu'il y aurait un secret... une espèce de complicité... entre vous et le mari d'Anne?

Elle fit un geste pour dire que c'était bien cela.

— Une chose... — Il hésitait encore. — Une chose que vous auriez dû dire à Anne avant... avant qu'elle...

Il s'interrompit tout à coup, reculant de quelques pas, puis revint :

— Non, voyons... Vous ne voulez pas dire que vous et cet homme?...

Elle se tut.

Le silence s'éternisait. Il restait debout, sans un geste, Elle, s'était affaissée sur le pied de la chaise longue et contemplait fixement le dessin du tapis. Il se passa les mains sur le visage. Puis, elle le vit promener ses regards tout autour de la pièce, comme s'il n'y était jamais venu et avait oublié pourquoi il était là. Son masque était plissé, jauni. Il avait vieilli de dix ans.

« Folle que j'étais, pensait Kate, d'avoir supposé un instant que ce pauvre garçon y verrait plus clair que les autres!... La voilà, la souffrance inutile!... Il paraît que c'est mon destin à moi, d'en infliger, et précisément au seul être qui m'aimât

un peu, au seul qui aurait pu m'être de quelque secours... »

Il fit l'effort de s'approcher d'elle, de lui adresser un mince sourire :

— Je dois convenir que je n'avais pas prévu cela : je l'avoue.

Elle reprit, d'une voix blanche et sourde, comme si elle répétait des mots qu'on lui aurait dictés :

— J'avais l'intention de vous parler ; je le voulais vraiment; du moins je le crois. Mais je vivais tellement avec cette pensée, que j'ai cru que vous aviez deviné. Il y a des instants où je croyais que tout le monde devinait.

— A Dieu ne plaise ! s'écria-t-il.

Elle eut un vague sourire.

— Et puis, n'est-ce pas, l'important c'est qu'Anne ignore, qu'elle ignore toujours... Je reconnais que c'est une grande faute de n'avoir pas empêché ce mariage coûte que coûte. Chaque fois que j'ai essayé et que j'ai vu son désespoir, le courage m'a manqué. Il n'y aurait eu qu'un moyen, c'était de tout dire, et cela je ne l'ai vraiment pas pu. Revenir auprès d'elle, avait été comme une résurrection. Depuis près de vingt ans, j'avais vécu vaguement méprisée, je ne m'estimais pas moi-même : je ne m'étais jamais pardonné l'abandon de ma fille. Alors quand elle m'a rappelée et que nous nous sommes trouvées tout à coup si heureuses ensemble, alors, j'ai commencé à croire, j'ai cru d'abord qu'il n'y avait rien de perdu. Mais dès que l'épreuve est arrivée, j'ai bien vu que je n'avais aucune autorité, aucune prise sur elle. Elle me l'a dit elle-même que je n'étais qu'une étrangère, qu'en la quittant, j'avais renoncé à tous mes droits. Elle n'a rien voulu entendre. C'est ma faute. Je suis punie : je n'ai pas pu retenir ma fille.

— Votre fille ! Eh ! vous ne pensez qu'à elle. Je m'en moque, de votre fille ! s'écria-t-il durement. Mais vous, vous ! Vous avec cet homme !

Il s'assit accablé, et de nouveau faisant un effort :

— Et c'était il y a longtemps ?

— Six ans, huit ans... Je ne sais plus...

Elle mentait. Elle refoulait la chose dans son passé : c'était plus fort qu'elle.

— Vous étiez très seule, très malheureuse ?

— Qu'importe ? Je n'invoque pas de circonstances atténuantes.

— Le misérable!...

Elle ne le laissa pas continuer.

— Calmez-vous. Vous vous trompez. Quand il a rencontré ma fille, il ne savait rien. Il ne se doutait seulement pas que nous étions parentes. Lorsqu'il a découvert la chose, il s'est sauvé. Il s'est enfui deux fois. Les deux fois, c'est elle qui l'a fait revenir. Elle m'a reproché d'avoir voulu les séparer. Rien ne l'aurait arrêtée, excepté moi si je lui avais tout dit. Et je n'en ai pas eu le courage.

— Évidemment, dit-il d'une voix déjà moins dure.

Elle garda le silence.

Tout à coup, il leva sur elle de pauvres yeux lamentables et la regarda une seconde :

— Vous avez passé par l'enfer, lui dit-il.

— Vous pouvez dire que j'y suis toujours, répondit-elle.

Elle se tut, puis, touchée par l'accent de pitié qu'elle venait d'entendre, elle se laissa glisser encore sur la pente irrésistible de la confession.

— S'il n'y avait eu que cet enfer-là! Mais il y en a un autre. A présent, je peux tout vous dire. Ce qui m'a empêchée de parler, ce n'est pas seulement le chagrin de ma fille. Ce qui me crucifiait, c'est l'idée qu'elle aurait de moi... C'était si bon d'être sa maman : je ne pouvais pas m'en passer. Et aussi cette gloire, de voir que vous lui donniez raison de m'avoir fait revenir! Je tenais à cela aussi; je tenais à votre estime à tous, qui entrait pour beaucoup dans ses sentiments à mon égard. Voyez-vous, je rentrais dans la peau de mon rôle; j'étais redevenue la personne qu'on croyait ou que je me figurais qu'on devait croire que j'étais. Voilà, vous savez tout, je suis contente de vous avoir tout dit... Seulement, il ne faut pas que cela vous fasse de la peine; au moins, pas trop longtemps.

Elle avait fini de parler, qu'il restait encore immobile; elle vit qu'il n'avait pas dû entendre ses dernières phrases. Toute l'attention du pauvre homme, toutes ses puissances réceptives étaient accaparées par le gros fait brutal qu'il venait d'apprendre : l'image atroce des deux amants était en train de se graver au fond de sa cervelle, comme une brûlure. Devant cette immense douleur, Kate oubliait presque la sienne.

Enfin, elle traversa la pièce et toucha légèrement l'épaule de cet homme malheureux.

— Fred, soyez raisonnable. Il ne faut pas souffrir ainsi. Cela m'a fait du bien de vous parler... Maintenant, cela va mieux... Allons, maintenant, c'est passé... Tout est fini...

Il ne fit pas un mouvement. Elle se demandait s'il l'avait seulement entendue. Au bout de quelque temps, elle retira sa main et s'écarta de lui; il ne donna pas signe de vie. C'en était trop pour lui : l'épreuve était au-dessus de ses forces.

Elle s'assit et attendit. Enfin, il releva la tête et se mit lourdement sur ses pieds. Elle le vit chanceler une seconde, puis il traversa d'un pas ferme l'espace qui les séparait et s'arrêta devant elle. Elle se leva aussi et lui tendit la main, mais il ne parut pas voir son geste, bien qu'il ne la quittât pas des yeux.

— Un jour viendra, dit-il, où tout cela nous semblera bien loin : c'est tout ce que je veux me dire pour l'instant.

Elle entendit, sans comprendre. Bientôt elle se mit à trembler de tout son corps : ses lèvres s'agitaient et ses paupières battaient sur ses yeux éblouis. Il la regardait toujours, et dans son regard à lui, elle vit reparaître la lumière de son ancienne bonté. On eût dit qu'il venait de traverser une nuit profonde. Mais tout ce qu'elle trouva à dire était le contraire de ce qu'elle sentait :

— Assez; assez; vous venez de m'en dire assez... Vous ne voyez donc pas que je ne peux pas en supporter davantage?

Il restait planté là, dans sa douce obstination de brave homme :

— Cependant, ce n'est pas tout : j'ai encore quelque chose à dire, moi!

— Plus tard! Plus tard!

Puis, elle se recula : son visage et son regard soudain changés, son accent, tout indiquait sa résolution prise, sa décision.

— Maintenant, quittez-moi : il faut nous séparer.

Il continuait de la regarder d'un air, suppliant :

— A demain, alors? A demain matin.

Elle hésita :

— Demain après-midi.

— Et maintenant, vous allez vous reposer!

— C'est cela, je vais me reposer.

Leurs deux mains s'effleurèrent. Doucement, elle le recon-

duisit jusqu'à la porte et attendit que le bruit de son pas fût arrivé au bas de l'escalier. Alors elle rentra et courut ouvrir la porte de sa chambre.

Aline était en train de sortir une jolie robe d'intérieur. Elle conjecturait sans doute que M. Landers allait revenir pour dîner.

— Aline! le bateau de demain... il est encore temps de téléphoner au bureau?

La soubrette écoutait, ébahie, incrédule, la robe étincelante repliée sur son bras.

— Le bateau sur lequel j'avais pris des places, expliqua Kate en cherchant précipitamment l'annuaire du téléphone.

L'expression de visage d'Aline disait que ce caprice défiait toute explication raisonnable.

— Mais, ces billets, Madame me les a fait rendre. Madame m'avait dit que nous ne partions que la semaine prochaine.

— Qu'est-ce que cela fait? Dans cette saison il n'y a pas foule. Téléphonez tout de suite qu'on me rende les billets.

— Madame ne pense pas sérieusement à s'embarquer demain. Le bateau part à six heures du matin.

Mme Clephane lui asséna cette brève réponse :

— Je ne pense pas partir ; je pars. Tenez, voici le numéro : tout de suite au téléphone!

XXX

Kate Clephane fut réveillée par le soleil de la Riviera entrant de biais sur son lit.

Cette fois, c'était dans un nouvel hôtel, à plusieurs degrés d'altitude, dans l'échelle du confort, au-dessus de l'hôtel de *Minorque et de l'Univers*, comme l'indiquait assez son nom de *Petit Palais*. La chambre était plus grande, plus moderne, fraîchement repeinte.

A part ces changements heureux, Mme Clephane avait l'impression de relire un chapitre déjà lu de sa vie et de recommencer la même morne page.

Aline était évidemment du même avis. Malgré l'installation plus commode, Mme Clephane avait subi, aux yeux de la soubrette, une immense perte de prestige. « C'était bien la peine de faire tant d'affaires pour en arriver là! » disait clairement

son visage, le matin, quand elle apportait le plateau du petit déjeuner. Le fait même qu'il y avait plus fréquemment des lettres sur ce plateau, et qu'un télégramme ne constituait plus un événement historique, ne suffisait pas à compenser, pour Mlle Aline, la ruine de ses rêves et de ses ambitions. Quand on possédait un vrai toit au-dessus de la tête et une bonne auto à sa porte, y avait-il du bon sens à partir sans crier gare, comme un boulet de canon, pour revenir se mettre dans des hôtels de second ordre et dans de vieux clous de taxis avec toute la perte de considération qui s'ensuit?

Kate prenait les choses avec plus de philosophie. D'abord, si elle était partie, c'est qu'elle l'avait voulu. Et puis, mon Dieu! oui, après les premières semaines, elle s'était aperçue qu'elle se remettait sans trop de peine à suivre la vieille ornière. Ah! dame, le premier mois... mieux valait ne pas trop y penser; mais enfin, il commençait à s'éloigner. Kate s'était sentie touchée par l'accueil de ses amis et de ses vieilles connaissances qui l'avaient reçue à bras ouverts; c'était un vrai bien-être de se retrouver avec des gens qui ne vous demandaient rien, et ne manifestaient aucune curiosité. Dans cette petite société, on s'intéressait vivement les uns aux autres tant qu'on était ensemble, mais le groupe se défaisait, se reformait si souvent par des arrivées et des départs, qu'une fois perdus de vue, les personnages ne présentaient pas plus de consistance et de réalité que les images saccadées qui défilent sur un écran de cinéma.

Ce sentiment d'existence un peu irréelle avait beaucoup contribué à détendre les nerfs ultra-crispés de Mme Clephane. On en savait assez de sa vie pendant son absence pour que sa personne en conservât un lustre considérable. Des visions d'opulence, une loge à l'Opéra de New-York, une masse de famille importante, une fille de rare beauté mariée à un héros de la guerre, tout cela mettait Mme Clephane sur un pied qu'elle n'avait jamais eu dans son groupe; elle revenait plus élégante, mieux habillée, — de la zibeline, ma chère! — et elle offrait des parties de mah-jongh arrosées de cock-tails dans son particulier. On se félicitait d'une recrue si utile.

— Aline!

A présent, la chambre de la soubrette était juste en face dans le couloir. Elle entra, portant le plateau chargé de lettres et d'un bouquet.

— Des violettes, dit-elle en souriant.

Aline, depuis quelques jours, consentait parfois à sourire. Mme Clephane ne tourna même pas la tête, elle ne changea pas de couleur. Ces violettes n'étaient pas un cadeau du petit infirme dont le bouquet, naguère, lui faisait battre le cœur de pressentiments et d'espoir, le jour où elle avait reçu le télégramme de sa fille. Le premier soin de Kate, à son retour, avait été d'établir convenablement cet enfant, en reconnaissance de ce souvenir. Les violettes d'aujourd'hui ne cachaient ni espoir ni secret. Kate savait d'où elles venaient, ce qu'elles représentaient. Elle se contenta de les porter rapidement à son nez, et se mit à se verser tranquillement son chocolat.

Mme Clephane s'installa contre ses oreillers doublés de rose et se mit résolument à l'avaler. Elle n'avait même pas ouvert les lettres et n'avait jeté qu'un coup d'œil sur les adresses : rien de sa fille. Anne était en route pour les Indes, au beau milieu de la Mer rouge, et il fallait des semaines avant d'avoir de ses nouvelles.

Elle avait repris l'habitude de faire traîner chacune des menues occupations de sa journée, d'en tirer le plus possible, de les étendre en quelque sorte, et de les délayer dans un grand nombre de minutes, si bien que chaque heure fût si pleine qu'il n'y restât plus de place pour la réflexion ou la mémoire importune du passé. Elle lisait donc minutieusement le journal depuis l'article grandiloquent sur les merveilles du prochain carnaval jusqu'aux mondanités où les nouvelles de la société, tant indigène qu'étrangère, étaient brillamment relatées.

« L'élite de la colonie américaine et les membres les plus distingués de la société française et étrangère se retrouveront cet après-midi à la brillante réception que Mme Parley Plush donne en sa somptueuse villa Mimosa en l'honneur de l'évêque des Églises épiscopales américaines d'Europe. »

C'est juste ! C'était bien aujourd'hui. Kate reposa le journal en souriant : elle pensait à la colère de Mme Minity en apprenant que la réception aurait lieu chez Mme Parley Plush.

Ces petites rivalités recommençaient à l'amuser. Kate chercha son agenda, examina la page du jour et découvrit en souriant (cette fois à elle-même) que le mot « Plush » y était déjà inscrit. Eh bien ! oui, elle en était là : il lui fallait s'occuper, remplir ses journées n'importe comment, les bourrer avec du

bon, du meilleur et du pire, — pourvu que le bourrage assez compact ne laissât aucun trou par où regarder en arrière. Tout son vieux talent de prendre les choses à la légère, tous les narcotiques, toutes les manières d'éluder et de fermer les yeux, étaient accourus à son secours pour l'aider à se reprendre à la vie.

Le temps était splendide : le temps, disaient ces dames, que l'on aurait choisi pour le premier contact de ce cher évêque avec son nouveau diocèse.

Tout le gros de la colonie anglo-américaine était assemblé sur les terrasses fleuries du jardin de Mme Plush, entre les parterres de cinéraires et de cyclamens et les grenouilles géantes en porcelaine bleue de Chine, qui, selon le mot de la propriétaire, donnaient à l'ensemble, un air « nature ». Mme Plush elle-même naviguait majestueusement d'un groupe à l'autre, en surveillant du coin de l'œil la loggia par où devaient entrer l'évêque et le pasteur.

— Ah! Ce cher lord Charles! Voilà qui est aimable! Vous allez retrouver ici tous vos amis. Mais oui, Mme Clephane est là, au bout de la terrasse.

Et Mme Plush, épanouie, indiquait de la main, à un interminable personnage à mine désenchantée, un palmier qui sortait d'une corbeille de pensées.

Mme Clephane n'était pas sans savoir qu'elle servait de prétexte à lord Charles pour venir à cette réception; mais elle savait aussi qu'il n'était pas fâché d'avoir ce prétexte, faute de quoi il aurait été comme elle : il n'aurait su que faire de son après-midi. Ce pauvre lord Charles! Déjà il semblait à Kate qu'elle le savait par cœur, bien qu'elle le connût depuis trois mois à peine.

En le regardant s'approcher sur le gravier flamboyant, elle se demandait pour la centième fois : « A quoi tout cela me mène-t-il? » L'épouser? Grand Dieu! non, même si (ce dont, au fond du cœur, elle n'était pas sûre) il avait l'intention de lui demander sa main. S'amouracher de lui? Elle haussa les épaules. Se laisser faire la cour? Ma foi! peut-être... un doigt de cour... on se sent quelquefois si seule... et puis, dans toute sa bande, pas d'autre homme « possible »... Mais au fond, ce que Kate attendait surtout de cet ami, c'était de lui remplir le vide de certaines heures; de savoir qu'en rentrant à l'hôtel, à cinq heures, elle le trouverait chez elle, un jour sur deux, en train de l'at-

tendre à côté de sa table à thé ; qu'à dîner, elle pouvait compter que lord Charles serait aussi invité, et qu'on ne manquerait pas de le lui donner pour voisin ; et qu'enfin, pour tuer les jours sans bridge ou sans mah-jongh, il était toujours disposé à accompagner Kate pour une tournée d'antiquaires, où son flair précieux découvrait les occasions, en vue du petit appartement qu'elle rêvait de se meubler.

C'est tout ce qu'elle voulait de lui, et c'est apparemment tout ce qu'il voulait d'elle. Peut-être cependant désirait-il davantage (comme les violettes le laissaient entendre), et cette incertitude elle-même avait son charme, surtout quand il leur arrivait de se rencontrer dans le monde, et que Kate devinait l'envie des autres femmes.

Du fond d'un fauteuil de jardin, elle suivait du regard la marche d'approche du vieux gentleman. Ah ! ce fut une jolie manœuvre : il s'agissait d'éliminer, chemin faisant, les raseurs, et d'arriver jusqu'à Mme Clephane. De quel air, se disait-elle, avec quelle hauteur un tel homme, à trente ans, vous aurait traversé une pareille compagnie sans daigner regarder à droite ni à gauche ! Aujourd'hui, le vieux beau était obligé d'en rabattre. Il fallait le voir prendre prudemment ses assurances, s'arrêter auprès de Mme Plush pour admirer la vue, échanger des compliments avec la femme du consul, envoyer un signe familier à M. Paly, et même se laisser bruyamment interpeller par cette petite Mme Horace Betterly, qui se précipitait dans un cliquetis de breloques sur l'escalier de la loggia, pour crier à lord Charles qu'elle comptait sur lui à dîner ce soir-là. C'est le triste sort de ces désœuvrés qui ont besoin de remplir leurs journées : ils ne peuvent se montrer très difficiles sur la qualité du remplissage. Kate entrevoyait le jour où lord Charles, très humble, en viendrait à chercher des grenouilles de porcelaine pour la collection de Mme Plush.

Il était à la moitié de la terrasse, quand le panache de Mme Plush s'agita, se dilata, et parut donner par son émotion des signes avant-coureurs de l'arrivée de l'évêque. Une silhouette noire et imposante s'encadrait dans la baie centrale de la loggia. Mme Plush s'avança, volumineuse, draperies flottantes, toutes voiles dehors. Mais, erreur ! ce n'était pas l'évêque, ce n'était que Mme Minitry, laquelle, drapée de cachemire noir et de majesté, s'arrêtait et jetait un regard circulaire. Mme Plush,

coupée net à moitié de son élan, demeura un instant de pierre, et fut presque sur le point de faire machine en arrière.

Kate observait de loin cette scène et s'en amusait nonchalamment. Son esprit au repos avait le temps de jouir des petites comédies que lui donnait son entourage. Elle aurait souhaité que celle-ci durât un peu, et se disposait à s'approcher pour n'en pas perdre un mot, quand l'évêque fit enfin son entrée, encadré par M. et Mme Merriman.

Kate s'arrêta net. Elle n'en croyait pas ses yeux. Elle pensait rêver. Mais si! Elle s'en souvenait à présent : est-ce que, chez les Drover, on n'avait pas parlé du docteur Arklow comme d'un candidat possible pour ce nouveau diocèse? Et c'était lui, plein d'onction et toujours imposant, comme la dernière fois qu'elle l'avait vu à Saint-Étienne, bénissant les deux mains unies de sa fille et de Chris Fenno.

Le premier mouvement de Kate fut de tourner les talons et de se perdre dans la foule. L'aspect de cette figure lui rappelait trop de souvenirs proscrits. Ils l'assaillaient tous; leur multitude se jetait sur elle à la fois, importuns et féroces; elle sentait leurs doigts cruels la serrer à la gorge. Un moment, elle resta ainsi, irrésolue, toute seule, détachée, en plein milieu de la terrasse : et elle allait faire demi-tour, quand elle s'entendit appeler par le clairon de Mme Plush :

— Mme Clephane? Mais si, c'est elle : la voilà! Chère Mme Clephane, ne fuyez pas monseigneur : vous êtes découverte!

Elle ne lui vit faire qu'un pas, et déjà il était près d'elle. Elle se revoyait assise dans le grand fauteuil de cuir, et lui arpentant de long en large le tapis délabré devant la cheminée, et sa belle voix de prédicateur avait presque un sanglot en prononçant les mots de « souffrance inutile »...

— Voulez-vous que nous marchions un peu? Le jardin paraît ravissant, fit l'évêque.

Ils s'arrêtèrent devant une balustrade de marbre, sous une touffe de mimosas et échangèrent des riens sur le bleu de la mer et la clémence du climat.

— Pensez à la température de New-York en février... brr..

— C'est vrai, nous sommes des heureux... Tous les jours cette splendeur... Évidemment, il vient par-ci, par-là un coup de mistral... mais c'est excellent pour la santé... et puis, ces fleurs!...

Mais il posa carrément sur la main de Kate sa large main.

— Mon enfant... Quand rentrez-vous à New-York? lui dit-il.

En même temps, elle se sentit effleurée par ce même regard d'intelligence qu'elle avait déjà vu deux fois dans les yeux de cet homme d'église :

— A New-York? Jamais.

Il laissa passer un moment pour peser cette réponse, et se mit à laisser flotter ses regards sur la mer.

— Jamais, voilà un bien grand mot. Il y a quelqu'un là-bas qui serait bien heureux de vous voir revenir.

Elle reprit précipitamment :

— Cela ne pouvait pas être ce qu'il imaginait.

— C'est une affaire dont il est le meilleur juge. Il trouve que vous lui deviez de le laisser tenter sa chance.

Elle baissa la voix :

— Comment peut-il me demander, après ce qui s'est passé, de penser jamais que je puisse vivre à New-York?

— Il ne vous le demande pas. Je suis chargé de vous le dire. Il comprend tout très bien... Il est prêt à recommencer sa vie où vous voudrez... Tout dépend de vous.

Il y eut un silence. Enfin, elle réussit à maîtriser sa voix, assez pour pouvoir dire :

— Oui, j'entends. Je suis pleine de reconnaissance... C'est une douceur pour moi...

— Rien de plus?

Elle se tut encore, puis, relevant les yeux, elle revit dans les siens le regard de sympathie qu'elle y avait déjà vu.

— Je ne sais pas comment vous dire, comment vous expliquer... Il me semble... que mon refus... — Elle baissa la voix encore davantage... — est la seule chose qui me reste pour me sauver du désespoir... la seule qui m'empêche d'être trop malheureuse...

Elle vit dans ses yeux poindre une nuance perplexe.

— Votre refus?

— Oui, ce refus.

Allons! Peine perdue. Encore un qui ne comprendrait jamais! Comment s'être figuré que celui-là saurait comprendre?

— C'est bien votre dernier mot? Le dernier des derniers? demanda-t-il avec douceur.

— Il le faut... Il le faut... Vous voyez bien que ce refus est

toute ma raison de vivre, murmura-t-elle presque dans un sanglot.

Non ! il ne la comprendrait jamais. Il avait repris sa figure bénisseuse et impersonnelle. Il lui pressa la main.

— Ma chère enfant, nous nous reverrons. Nous reparlerons de tout cela.

Et il continua son chemin, impassible et courtois.

Les yeux de Kate se remplirent de larmes ; sa solitude lui retombait sur les épaules comme un linceul. C'était ainsi chaque fois qu'elle essayait de s'expliquer, non pas seulement devant un étranger, mais à elle-même. Et cependant, au fond de son cœur, beaucoup plus loin et plus profond que ne pouvait atteindre sa pauvre intelligence, il s'élevait une voix intime qui disait « non », toutes les fois que cette tentation de tendresse l'agitait. Elle lui disait, cette voix, que si la pitié de Fred Landers était ce qu'une amitié parfaite avait à lui donner de plus précieux, son refus à elle, sa pudeur d'accepter cette pitié, sa retraite, sa fuite, étaient le plus beau sacrifice qu'elle eût à lui offrir en retour. Il avait surmonté pour elle ses sentiments les plus profonds, vaincu ses répugnances les plus enracinées ; il lui avait tendu la main, dans l'extrémité de son malheur, par-dessus toute l'épaisseur de ses traditions et de ses convictions à lui : bénie, bénie sois-tu, belle âme généreuse ! Mais Kate Clephane se devait de ne pas faiblir de son côté. Tout à l'heure, en rentrant, elle trouverait la lettre qu'il lui écrivait chaque semaine ; et elle le bénirait encore, elle le bénirait et pour avoir écrit la lettre et parce qu'elle y puisait la force de résister à ses prières.

Sans doute cela ne serait compris de personne ; lui-même, assurément, ne comprendrait jamais. Mais quoi ! rien au monde, nul secours humain ne valait ce sentiment d'avoir été capable de se tenir ferme à une telle résolution, de pouvoir se dire, les jours de doute et de dérive, quand elle se sentirait lâche, prête à glisser encore aux capitulations : « Une fois, au moins, j'ai tenu bon », et de garder, comme un trésor, dans un jardin secret de paix et de lumière, la chose la meilleure qu'elle eût rencontrée dans sa vie.

EDITH WHARTON.

NOTES ET PENSÉES

Journaliste d'une rare souplesse, chroniqueur alerte, causeur éblouissant, mourait, il y a dix ans, en plein éclat de son talent si apprécié de nous tous, un des Parisiens qui eurent l'esprit le plus parisien. Des notes écrites au jour le jour qu'a laissées Francis Chevassu, nous détachons quelques-unes des pensées où s'exprime le mieux sa philosophie aimable d'observateur malicieux et souriant.

La vérité, c'est un beau programme, mais ingrat.

Ce qu'on appelle les paradoxes, ce ne sont que les vérités qui ont mis un domino.

Le monde. On s'y ennuie, mais on y va.

Ce qu'il faut de dureté, d'énergie et de discipline pour faire un « salon »!

Certaines gens du monde ont pris l'habitude de sortir le savoir comme on sort ses diamants : ils en louent.

Une des vanités les plus comiques est celle-ci : on dit : « Je suis un homme du monde », « une femme du monde », ce qui implique des idées communes, des hypocrisies sous-entendues, un certain protocole pour s'habiller et pour se dévêtir.

C'est un des privilèges et une des faiblesses du public parisien de s'émouvoir, tour à tour, et presque sans transition à des sujets graves et à des choses futiles.

Voilà trois quarts de siècle, Musset prétendait que le scandale se reliait en veau ; il se distribue aujourd'hui en livraisons. Il y a des gens qui en souffrent, il y en a qui en meurent, il y en a qui en vivent. Depuis que la place publique est devenue

une confidente, le scandale est un aliment normal de la curiosité générale. Ces rapports nouveaux de l'individu et de la société, érigée en arbitre des querelles domestiques, reportent mélancoliquement la pensée vers la mémoire de M. Guilloutet, le célèbre architecte du mur de la vie privée.

Un monsieur qui rate une belle affaire annoncée devient ridicule et odieux : chacun lui en veut des bassesses qu'il s'était déjà résigné à lui consentir.

Si on pardonne difficilement à quelqu'un qui vous a traité d'imbécile, on pardonne volontiers à celui qui vous traite de misérable. C'est ainsi que la violence porte en soi son remède et guérit les blessures qu'elle fait.

Les hommes font porter leurs scrupules par leurs femmes. Ils sont comme ce Scipion Nasica qui mettait au cou de son chat-tigre un collier de perles d'or.

Si le monde n'était point futile et distrait, quelles ressources resterait-il aux optimistes?

La *respectability* n'implique pas la nécessité d'être respectable. C'est un mélange de carrure sociale, de fortune et de prudence.

C'est un phénomène bien curieux que le Français ait donné au mot aventurier un sens péjoratif : il atteste la défaveur et la méfiance que l'on garde à l'endroit des activités qui se dépensent en dehors de l'ordre établi et des usages consacrés.

Les *snobs* constituent des troupes incomparables. Elles ont la force, le nombre, la discipline, l'unité. Dociles et silencieuses, à l'encontre des bandes de la Fronde, elles paient toujours et ne chantent jamais.

Le *snobisme* ne choisit pas ce qu'il préfère : il se soumet à un maître caché mais tout-puissant, qui fait courir secrètement des mots d'ordre. Impossible d'y désobéir.

Le ridicule n'exprime que le désaccord entre une idée, un principe, une mode et les usages de l'époque.

La crainte du ridicule est une politesse à l'opinion des sots.

A Paris, on vit sur l'esprit des autres!

L'esprit est un déclinatoire de combat. On fait des « mots », parce qu'on n'a rien à dire...

L'esprit : la cavalerie légère de la pensée.

On excuse l'ingratitude d'une jolie femme ou d'un homme d'esprit.

Potins : il y a le potin terre à terre, le potin qui traîne la savate et le potin qui vole, le potin substantiel et philosophique, proche parent du « petit fait » où Stendhal se plaisait à voir la moelle de l'observation.



Il n'y a que dans la pauvreté qu'on écrit bien de la richesse. De même, la richesse est favorable aux méditations sur la pauvreté.

Il n'y a que dans les vieux pays qu'on sait flâner.

Les peuples positifs et encore en croissance, ignorent ce charmant gaspillage qui consiste à analyser, avec des nuances, les mille riens de la vie quotidienne : ils ne causent point.

L'oisiveté : le temps de poche gâché par un prodigue.

Ce joli luxe : une heure perdue.

La paresse est une façon de travailler qui fut longtemps méconnue.

Il faut *savoir* ne rien faire.

On n'a pas le temps de penser quand on travaille.

Rien n'est plus mélancolique qu'une manche de veston appuyée sur un bureau de Riesener.

Si la mode était encore aux parallèles, comme au temps du grand Roi, on pourrait, en comparant le peintre et le pastelliste, dire que l'un est plus magnifique et l'autre plus délicieux, que le premier a plus de gravité et le second plus de grâce, que celui-là proclame la vérité et que celui-ci l'insinue, bref que le peintre a un tempérament d'historien dont la franchise est contenue par le respect des convenances, tandis que le pastelliste

a un tempérament de chroniqueur qui s'amuse avec indiscrétion et s'exalte aux trouvailles de sa verve.

On peut reprocher à Louis-Philippe beaucoup de choses : je lui reproche surtout d'avoir déshonoré l'acajou.

Il est des écrivains qui s'obstinent : là est le vice.

Le sentimentalisme est moderne. On ne le trouve ni dans Shakspeare, ni dans Molière où il y a des amoureux et des passionnés. Il est un signe de fatigue sociale.

Aujourd'hui on lit un livre et on le jette : on connait les grands poètes ou écrivains comme des relations de ville d'eaux. On a un frisson d'amateur, un rêve en commun d'un soir, et on ne se revoit plus...

J'aime l'ancienne manière, celle qui faisait des auteurs gardés comme amis avec respect, dans l'intimité du cadre, des confidents et des témoins...

Un des caractères du génie, c'est qu'il y a comme dans les vieilles villes, de la place perdue.

Les mots, en général, ce sont des assignats : la pensée perd à l'échange.

Les mots : on en sort des foulards, des omelettes et des feux d'artifice.

La réforme de l'orthographe a le caractère d'une revendication démocratique : le Bonnet rouge sur le dictionnaire.

Une réforme de l'orthographe, par mesure administrative, en remplaçant par des décrets le long et ingénieux travail des siècles, quelle folie ! Et puis, au fond, où est la nécessité que tout le monde mette correctement l'orthographe ?

Les mots sont comme des êtres vivants qu'on ne mutile point d'autorité. Ils ont une existence propre, avec une adolescence, une jeunesse et une fin ; au cours des années ils se surchargent ou s'allègent de lettres superflues ; ils deviennent légitimes comme ces bâtisses, construites au hasard, et qui par leur assemblage, leurs détours et leurs recoins, forment l'esprit familier des villes où s'enclosent nos destinées.

Un portraitiste d'hommes peut obtenir des aveux; mais un portraitiste de femmes doit les mériter.

Ce genre de confession, qui fut jadis à la mode : le recueil de « pensées » a un ravissant attrait. Il craint les ardeurs indécentes de l'autobiographie. Ses effusions revêtent pudiquement la forme du langage philosophique; ce sont moins des confidences que des allusions.

Il n'est point suffisant que les maximes reçoivent l'approbation d'un sourire; un auteur devrait s'interdire toutes celles qui dans l'esprit du lecteur ne se prolongent point en commentaires et en méditations.

J'aime les proverbes, c'est de la sagesse plébiscitée : derrière une maxime, on aperçoit des milliers et des milliers d'auteurs.

Les faiseurs de proverbes ont dans leurs propos le sens du mystère et le goût de l'autorité.

On n'a point assez remarqué que si les défauts des hommes n'existaient pas, ce serait aux moralistes de les inventer.

L'art du romancier, c'est de confronter un être passager avec son type éternel...

En littérature, les dignitaires du roman, les subtils stratèges de la pensée, les grands entraîneurs du sentiment, ceux que les Goncourt appelaient les Maréchaux, ne sont pas toujours les écrivains qui expriment avec le plus d'exactitude les mœurs d'une époque. Leur forte individualité les isole; ils ont des intelligences avec le passé ou même avec l'avenir, qui, d'aventure, les distraient du présent, et il leur arrive de donner au siècle plus qu'ils n'en reçoivent. Balzac fut l'étonnant exemple de ce phénomène, en peignant la société qui vint après lui mieux encore que celle où il vivait. Les producteurs de génie moyen restent à l'abri de telles menaces : moins prodigieux, ils bornent leur ambition à être authentiques. C'est parmi eux qu'on va de préférence chercher les témoins des âges révolus; la découverte d'un poète inconnu, d'un prosateur sans éclat, mais dont les œuvres paraissent significatives, est d'ordinaire une aubaine pour les lettrés.

Le roman est parfois la grande aventure des femmes qui

n'en ont point; peut-il suffire également à tromper les impatiences sentimentales des femmes qui l'écrivent ?

Les *Fables* de La Fontaine, ce sont des bals de têtes : les hommes avec des figures d'animaux.

La Fontaine, c'est pour les hommes de quarante ans... Les bêtes sont pessimistes.

Laure fut heureuse avec Pétrarque et eut beaucoup d'enfants — avec un autre; mais, devant l'histoire, c'est le mari qui trompe l'amant : tant la puissance de la légende est forte !

Le roman immoral, c'est *la Princesse de Clèves* dont la lectrice fait des vœux pour Nemours.

Les Goncourt portent une lourde responsabilité : ils ont appris à plusieurs générations d'écrivains l'art de mal écrire.

Hugo fit monter les va-nu-pieds de la langue en carrosse et les grands seigneurs classiques en fiacre.

J'aime mieux les petites vertus que les grandes. Elles sont moins arrogantes et de commerce plus doux.

C'est le bien que nous faisons aux enfants, et non celui qu'ils nous font, qui nous attache à eux.

Les enfants ne sont simples que pour ceux qui n'essaient pas de les comprendre.

Dans ses vieux amis, on aime un peu de soi-même, — c'est-à-dire le souvenir d'émotions communes, de joies ou de tristesses passées qui vous rappellent la jeunesse évanouie...

FRANCIS CHEVASSU.

(A suivre.)

CAVALERIE AUX ARMÉES

L'opinion publique est saisie, depuis trois ou quatre ans, d'une discussion assez âpre qui s'est élevée à propos du cheval et du moteur. Les partisans de la *motorisation de l'armée* (termes barbares) veulent démontrer la nécessité de supprimer le cheval, — même dans la cavalerie, — et de le remplacer par des moteurs et des camions ; leurs arguments ne sont pas sans valeur ; mais s'ils préconisent des moyens nouveaux, ils n'ont pas nettement indiqué les buts vers lesquels tend leur système.

Il paraît donc urgent d'étudier cette question en ce qui concerne la cavalerie, pour préciser ce qu'un chef d'armée peut et doit attendre de la cavalerie, et il faut définir, suivant les règles philosophiques, le rôle de l'armée dans ses termes essentiels : détermination, efficacité, progrès.

La fonction bien déterminée et son efficacité reconnue, un rapide examen nous montrera la voie où doit s'engager la cavalerie pour suivre le mouvement du progrès.

Qui parle de cavalerie, semble toujours faire appel au mouvement et au renseignement ; et cette juste association de mots et d'idées est confirmée par la lecture de nos campagnes de guerre.

Les historiens louent la cavalerie de Napoléon, mais condamnent notre cavalerie de 1870 : « elle était impropre au service d'éclaireur », écrit Lavisse. Le même auteur souligne le décousu des engagements des armées allemandes en Alsace et en Lorraine (août 1870) et il ajoute à ce sujet : « Le public français, frappé par les apparitions brusques des uhlans, s'exagéra

beaucoup leur rôle dans les reconnaissances. En fait, l'armée allemande fut *médiocrement éclairée.* »

Hélas! faut-il rappeler qu'en 1870, l'armée française fut engagée à l'aveuglette, sans chef digne de ce nom, sans plan et souvent même sans ordres écrits. Malgré leur bravoure, les soldats expièrent l'impéritie des chefs, sans pouvoir la racheter. Et si on incrimine aussi la cavalerie allemande, il faut reconnaître que souvent les batailles s'engagèrent au hasard des volontés : aujourd'hui, par l'ardeur d'un simple commandant d'avant-garde, le lendemain par la décision d'un commandant de corps d'armée, le plus souvent sans égards pour les instructions du major général de Moltke, grand et vieux stratège, tout dévoué à son vieux roi. On trouve chez les Allemands de 1870, exaltation et esprit d'offensive, science militaire, mais de concert, point!

Cette brève comparaison permet d'évoquer l'art précis de Napoléon. Le « Dieu de la guerre », qui réglait mécaniquement les mouvements de ses armées, savait utiliser à plein rendement la cavalerie dans un ensemble : il lui donnait l'impulsion et lui imposait des buts.

I

Si on consent à relier les effets et les causes, ne voit-on pas que la cavalerie mérite louange, quand elle est bien maniée par le chef d'armée dans le cadre des forces combinées, mais que, avec le chef, elle porte la responsabilité des fautes qui ont amoindri les victoires, ou bien qu'elle subit la répercussion des erreurs qui ont causé la défaite?

La Roche-Aymon, étudiant la cavalerie du XVIIIe siècle, émet cette règle simple : la cavalerie précède et éclaire le mouvement de l'armée; il s'agit d'une cavalerie qui a été heureusement préparée à sa tâche de guerre.

Jomini, au travers de l'histoire des guerres de l'Empire, nous dit aussi en substance que Napoléon affecte la majorité de sa cavalerie à son armée principale, pour éclairer ses mouvements. Il écrit ailleurs : « L'ennemi est toujours devant soi, ou à droite, ou à gauche! » et il déduit que Napoléon, poursuivant un plan bien conçu contre un ennemi « qui bouge », demandait à sa cavalerie de vérifier ses hypothèses sur les mouvements de l'ennemi. Le succès de cette méthode éclate pendant les pre-

miers jours des campagnes d'Iéna et de Wagram. En 1806, avant d'attaquer les Prussiens qu'il trouve postés, sur sa gauche, à Iéna, Napoléon a éliminé successivement les hypothèses « ennemi à droite », puis « ennemi devant », grâce à sa cavalerie. En vérité, à la tête de cette cavalerie, il y avait Murat!

En défensive, les règles s'appliquent à l'inverse. La défensive s'impose aux forces d'un État qui veut user l'adversaire avant de saisir l'occasion d'une bataille favorable, et qui, généralement, attend du temps un regain de renforts et d'alliances. Une défensive conçue et menée présente une analogie complète avec le chargement et l'emploi d'un accumulateur, puisqu'elle emmagasine des forces en vue d'une offensive assez puissante pour déterminer la rupture du système ennemi. Le défenseur, maître de positions favorables, concentre d'abord toute son attention sur la recherche du renseignement : il est donc amené à surveiller étroitement tous les débouchés par où l'ennemi peut menacer ses positions.

Dès lors, c'est l'importance des débouchés, la capacité de leur débit, tout comme le problème des robinets pour les écoliers, qui règle la répartition des forces attribuées à la recherche du renseignement. La cavalerie est l'élément principal de la recherche, en action combinée avec l'aéronautique et avec l'espionnage. La cavalerie pare aussi aux surprises, fixant les *contours* ennemis, tandis que l'aviation vise le *cœur* des forces adverses, et surveille les marches des colonnes lointaines ou les indices perceptibles de leurs mouvements. La cavalerie agit au mieux encore, quand le système d'éclairage aéronautique ne peut fonctionner en raison des intempéries.

On conçoit donc que, en défensive, la masse de cavalerie soit consacrée à la surveillance du débouché dont le débit fait prévoir l'attaque la plus puissante et la plus menaçante.

***

Les règles de La Roche-Aymon et de Jomini peuvent-elles encore jouer dans le système des nations armées qui ont mis sur pied, en 1914, des effectifs incomparablement supérieurs à ceux des armées napoléoniennes? Les événements nous répondent et nous donnent la claire solution du problème.

En août 1914, une bataille détermine la retraite de l'armée

française : Charleroi. En septembre, une bataille détermine la retraite de l'armée allemande : la Marne. En novembre, une bataille enraye l'afflux des derniers échelons et des jeunes renforts de l'armée allemande : l'Yser.

Une grande partie du front s'assoupit, faute d'artillerie, faute de munitions, faute d'éléments de combustion.

En 1915, les batailles d'Arras et de Champagne.

En 1916, les batailles de Verdun et de la Somme, enfin plus tard les victoires de Montdidier, de Champagne, amènent l'ébranlement du front et la reprise du mouvement des armées alliées, qui permet de terminer la guerre.

L'histoire militaire et l'opinion publique, d'une voix unanime, ont consacré ces grands noms, et leur seule évocation prouve que sur tout le front, de 1914 à 1918, il y eut toujours une action principale dans laquelle vinrent s'engager, plus ou moins heureusement, deux armées principales opposées, tandis que les armées subordonnées, véritables comparses dans la tragédie, assumaient sur les flancs une mission de neutralisation réciproque, en prenant ou en subissant des attitudes diverses, fausses attaques, aussi bien que passivité presque absolue.

Si on se bornait à étudier le plan XVII qui a aiguillé la réunion des forces françaises au début d'août 1914, on n'aurait que l'aspect *statique* de cette réunion.

Mais vers le 20 août, sous la pression des circonstances, la gauche de nos armées s'étend jusqu'à Charleroi ; une instruction particulière du 18 août vient révéler l'intention *dynamique* du commandement français faisant face à une menace pleine de danger. Tous les yeux sont fixés anxieusement sur le débouché qu'offrent aux colonnes allemandes les plaines étendues des Flandres.

Bon gré, mal gré, il fallait revenir aux études de la vieille école, aux données que fixe Napoléon dans ses Mémoires.

« La cavalerie doit être le quart de l'infanterie en Flandre et en Allemagne ; sur les Pyrénées et les Alpes, un vingtième ; en Italie et en Espagne, un sixième. » Le maître fondait en effet ses plans de campagnes et de batailles sur une étude approfondie des terrains et des régions dont le parcours est toujours dominé par la loi de la pente.

Le colonel Marga, professeur de géographie à l'École de

guerre en 1880, écrivait : « Supposant les neutralités violées, trois lignes traversent les frontières belge et luxembourgeoise. La première a pour directrice la voie ferrée Lille, Arras, Amiens, Paris; elle ne rencontre, comme obstacle naturel, que la vallée marécageuse de la Somme. La deuxième, partant de Bruxelles et Mons, passe à l'ouest de la forêt des Ardennes et pénètre en France par la vallée de l'Oise; c'est en suivant cette direction que les Impériaux, aux XVIe et XVIIe siècles, ont si souvent cherché à arriver jusqu'à Paris. La troisième, partant de Trèves et de Luxembourg, au sud de la forêt des Ardennes, se dirige sur Paris en franchissant la Meuse et l'Argonne; elle se confond avec la ligne partant de Thionville et Metz. »

Étudiant la région du nord-est, le colonel Marga appelait l'attention sur la Tiérache, et sur les collines de la rive gauche de la Sambre, *crête militaire qui domine toute la plaine de Belgique*. Vue quasi prophétique touchant la prévision des débouchés éventuels par où s'écoulerait un jour le torrent des armées allemandes!

Aucun plan de campagne ne peut s'élaborer sans faire naître une *intention principale*, en offensive comme en défensive, et sans donner lieu à des études de terrain minutieuses qui conditionnent le dosage des troupes et l'emploi des armes sur les différentes zones du théâtre d'opérations.

***

En août 1914, quel était l'X du problème stratégique? Quelle était la zone de *curiosité* qui paraissait la plus menaçante pour l'armée française et pour les armées alliées, sinon la région des Flandres?

Le problème *Respect ou violation de la neutralité belge* ne hantait-il pas tous les cerveaux des diplomates et des écrivains militaires depuis le commencement du siècle? Si, dès les premiers jours, cette neutralité était violée, ne fallait-il pas se décider à surveiller au moins les couloirs un et deux signalés par le colonel Marga, le deuxième surtout qui aboutit à l'Oise et à Paris?

Puisque l'ennemi fournissait une raison de pénétrer en Belgique, si on donnait Liège comme objectif au corps de cavalerie, ne fallait-il pas choisir comme zone d'action la plaine au nord de la Sambre et de la Meuse, plutôt que la zone des hauteurs d'Ardennes, dénommée région de Bastogne, comme

on l'a fait? Ce terrain boisé était peu favorable à l'action des masses de cavalerie, et excentrique aux courants d'invasion.

Dès lors, la cavalerie, plus ou moins appuyée, aurait couvert la gauche de l'armée française et renseigné directement la 5e armée, armée d'aile gauche. On eût en même temps répondu aux sollicitations pressantes du gouvernement belge, exprimées le 9 août, et aux préoccupations du gouvernement anglais, explicitement présentées dès le 6 août, touchant la sûreté de la région de Maubeuge qui lui était assignée comme zone de concentration de l'armée britannique.

Malheureusement, quand, le 15 août, notre cavalerie redescendit dans la plaine, elle était déjà épuisée par les marches, les veilles, la chaleur ardente, toute une agitation stérile dans une région difficile.

Dites donc, si vous voulez, qu'elle a mal éclairé pendant cette période, mais avouez qu'elle avait été mal disposée pour éclairer utilement !

La vitesse de marche de la cavalerie permettait-elle de lui assigner une mission lointaine ? La vitesse de la cavalerie, sans fatigue extrême, peut être le double de celle de l'infanterie, condition nécessaire et suffisante : en deux jours de marches bien réglées, la cavalerie, avec tous ses canons et ses mitrailleuses, peut couvrir deux cents kilomètres; elle l'a fait plusieurs fois, en 1918.

Mais ce n'est pas la grande vitesse qui importe, c'est la vitesse moyenne, réglée, mesurée d'après les difficultés rencontrées, tâtées, reconnues et surmontées. Tant que l'homme à pied sera l'élément principal de la bataille, la vitesse du cheval reste naturellement proportionnée aux besoins de l'armée, si le chef veut enfanter des actions liées et non lâcher des enfants perdus. Il ne s'agit pas simplement de « boire l'espace », mais de gagner du champ dans le champ d'action d'ensemble. Il ne s'agit pas seulement de prendre un contact et de barrer la route à l'ennemi plus ou moins vigoureusement; il s'agit de vivre et de durer sans aliéner sa liberté d'action, en évitant les engagements trop ardents et l'encerclement, en maintenant les liaisons et les communications avec l'arrière, les ravitaillements indispensables, en un mot, sans briser le cordon ombilical qui lie l'action subordonnée à la principale.

L'infanterie, une fois engagée, prend trop solidement contact avec le terrain et avec l'ennemi et n'a pas assez de souplesse de manœuvre pour exécuter un décrochage rapide et sans pertes, et plus elle étend son front, plus ses risques augmentent.

« La cavalerie, disait Napoléon, demande de l'audace, de l'habileté, et surtout de ne pas être dominée par l'esprit de conservation et d'avarice. » Il pensait alors avec orgueil à ses Murat, Lasalle et Montbrun, à Kellermann le jeune et à tant d'autres jeunes chefs. Jeunes, ils l'étaient tous, et la cavalerie ne peut s'épanouir que sous les ordres de chefs jeunes et entreprenants.

Le mode d'action de la cavalerie dans les plaines des Flandres? Napoléon l'a défini avec non moins de clarté et de précision : « L'art d'un général d'avant-garde est sans se compromettre de contenir l'ennemi et de le retarder, de l'obliger à mettre trois ou quatre heures à faire une lieue. La tactique seule donne le moyen d'arriver à de grands résultats; elle est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, à l'arrière-garde ou à l'avant-garde que dans toute autre position. »

Le progrès des armes n'a pas changé le sens de ces préceptes. Il s'agit de mouvements bien conçus et bien exécutés. N'est pas qui veut général d'avant-garde ou d'arrière-garde!

Or, dès le mois d'octobre, la cavalerie française, à demi ruinée, a su mener sur la Lys jusqu'au 15 une forte action de retardement contre Marwitz et au delà de l'Yser, jusqu'au 25, les plus brillantes actions d'avant-garde, suivies de combats en retraite : elle a signalé *tous les mouvements* de l'armée du prince royal de Bavière, pas à pas, jour à jour. Quand elle s'est cramponnée sur l'Yser, jusqu'au 20 novembre, elle a rivalisé à pied avec la meilleure infanterie.

L'essence de la cavalerie avait-elle changé? Non! La cavalerie obéissait alors à des chefs jeunes et qui savaient la tactique. Voilà pourquoi elle a su dès lors éclairer, renseigner et combattre.

Ne dites plus maintenant qu'en 1914, elle n'a pas éclairé. Elle a joué son rôle, dès qu'on lui a fixé son rôle sur une scène favorable, dans une action bien réglée.

L'exposé précédent s'applique à la masse de la cavalerie endivisionnée, — divisions réunies en corps de cavalerie ou divisions isolées, — qu'il faut nommer délibérément « cavalerie du chef », puisque nous avons vu ses directions, ses actions, tout son rôle de guerre subordonné à la volonté du chef suprême, et que le chef et sa cavalerie ont joué leur va-tout et leur réputation sur le coup de dé lancé par le chef, au début d'une campagne. Va-t-on maintenant, sous l'obsession de quatre ans de cuirasses et de bétons, effacer le souvenir des trois mois tragiques où le sort de la France a tenu à l'épaisseur d'un cheveu de femme? N'est-ce pas la guerre de mouvement qu'il faut préparer ardemment et minutieusement, comme le font les Allemands depuis huit ans? Va-t-on se bercer de l'illusion dangereuse qu'une guerre prochaine se déroulera à l'image de la précédente et oublierait-on que les périodes de mouvement et les combinaisons de mouvements ont toujours constitué les phases décisives d'une campagne?

Sans doute, par analogie avec la lutte sur mer en 1914, faut-il attendre des raids d'avions et de dirigeables lancés sur le cœur et les points sensibles de notre territoire! Mais on sait bien qu'à tout geste d'attaque correspond une parade efficace. Imagination et prévision permettent de préparer cette parade. En outre, les flottes aériennes navigueront toujours sans procurer des contacts avec les masses armées, et c'est avec les masses armées que s'exécutera la « manœuvre ».

Du moins, pour fournir une base à cette dernière, est-il sage de ne pas laisser des portes ouvertes et de ceinturer nos frontières de fortifications, comme Vauban l'avait fait pour la France de Louis XIV, car nous savons trop maintenant que la possession du territoire français par l'ennemi est une terrible aventure morale et matérielle.

Dès lors, peut s'ériger la manœuvre, offensive ou défensive! Or, quand un cuirassé veut éviter la mine ou la torpille, il s'enveloppe d'une bourre mollasse non pas à portée de canon, mais à portée de mousquet et il crée ainsi sa sûreté; et, s'il veut s'éclairer, il détache des croiseurs, non pas en enfants perdus, mais à des distances rigoureusement commandées par le temps, et il crée sa *découverte*. Analogie rigoureuse avec le corps de bataille en terre ferme dont les avant-gardes sont éléments de sûreté, tandis que l'*éclairage* continuera à obéir aux

règles du passé, accommodées au progrès des armements, sans modifier exagérément la distance et la nature des détachements.

Et comment imaginer que trois ou quatre divisions d'infanterie, portées sur camions autos à des centaines de kilomètres en avant de nos gros, resteront en sûreté pendant plusieurs jours sans se laisser « happer » par un système cohérent et commandé et sans courir le risque d'un encerclement presque certain ? Voudrait-on livrer deux batailles séparées ? La première est déjà perdue ! Voilà cependant les solutions proposées par les promoteurs des divisions automobiles, et, lorsqu'ils préconisent des espèces de raids dont les buts ne sont jamais exprimés, ils méconnaissent les lois de la spécialité, ils veulent faire jouer à des instruments de guerre une fonction à laquelle ceux-ci ne sont pas aptes.

Un dernier coup d'œil va nous montrer l'action de la petite cavalerie, — escadrons divisionnaires, — mise au service des troupes. Pour bien agir, ces cavaliers doivent bourdonner sur les crêtes, se montrer souvent au fantassin armé, pour maintenir la bonne humeur de petites colonnes qui persiste tant que le fantassin reste sur la route. Le but de ces cavaliers est d'assurer à leurs frères d'armes une protection formelle contre les surprises de la mousqueterie et des canons ennemis, gros et petits.

Est-ce chose possible ? Oui, puisque ce service a fonctionné à plein et à la satisfaction de tous, pendant l'été et l'automne de l'année 1918. Pendant cette période, nos cavaliers, à cheval ou pied à terre, ont précédé et couvert efficacement nos colonnes de poursuite. On déclare que les cavaliers ne pénètrent plus dans un compartiment de terrain battu par les feux de l'ennemi ; mais ils peuvent arriver vite au seuil de ce compartiment et s'y jeter en volée de moineaux, pour s'installer, voir et observer : un fossé, un talus, une ruine leur sert de masque et de cuirasse. Si la patrouille est hardiment menée et que l'ennemi se dissimule et réserve ses feux, on verra la volée de moineaux se lancer au galop, étendre son front, menacer des points bien visibles, des saillants, forcer les feux à se révéler, et revenir, généralement sans pertes, se remettre à l'abri d'un couvert. Ensuite ses patrouilles travailleront en rampant.

Qu'on s'entende bien, il ne s'agit pas de charger, mais de

voir vite. Les premiers fantassins prennent alors l'affaire à leur compte et les cavaliers se resserrent auprès des chefs des bataillons d'avant-garde, — auprès des colonels d'infanterie, et, grâce à des relais bien combinés, constituent les éléments de liaison, indispensables, mais les plus sûrs et d'un rendement supérieur à toutes les mécaniques du progrès. Ce ne sont pas là des rêveries, mais les souvenirs vécus d'un chef d'infanterie qui a beaucoup demandé à sa « cavalerie d'infanterie » et qui n'a pas perdu plus de trente chevaux et peu de cavaliers dans un escadron en un mois.

Au souvenir des grandes nuits de Verdun, où le pilonnage des artilleries adverses illuminait le ciel de lueurs innombrables, l'artilleur français ne peut pas non plus oublier ses chevaux, ni les caissons attelés prêtés aux unités autos pour leur permettre d'amener leurs munitions sur les positions de batterie. Il croit fermement que nulle mécanique ne lui eût apporté plus sûrement ses roues, ses tubes de canons, ses obus à travers les trous, les fondrières, et tous les encombrements de la zone avancée. Et quand le combattant de demain suppute les encombrements des camions la nuit et les embouteillages qui en résultent, il sait bien aussi que pour l'armée qui veut progresser, le cheval est encore l'élément de mouvement le plus sûr dans la zone avancée, parce que le plus souple et le plus docile.

Il faut encore souligner une qualité fondamentale de la cavalerie : *la plasticité* ! Grâce à la vitesse de ses chevaux et par l'effet d'un dressage qui doit être journalier, elle peut éclater facilement et rapidement en éléments infiniment légers, peu vulnérables, qui vont se mouler avec souplesse aux contours de l'ennemi, lui disputer le terrain, puis profiter de masques appropriés pour se décrocher rapidement et se dérober.

La cavalerie se trouve ainsi admirablement apte aux prises de contact qui constituent une des phases les plus délicates de la bataille moderne et sa plasticité lui permet d'assumer toute la charge et toute la responsabilité du « service de renseignements », les jours où le plafond bas maintient l'aéronautique sous ses hangars. Là où elle est, l'ennemi n'est pas! Ce qui procure une grande valeur à son renseignement négatif, c'est-à-dire : « l'ennemi n'est pas à tel point à telle heure ». Elle

affirme comme saint Thomas : « je n'ai rien touché », là où l'aéronautique ne peut que déclarer : « je n'ai rien vu dans ces maisons, ces villages ou ces forêts »... Cependant, sous ces masses opaques, que de forces peuvent se dissimuler !

En résumé, nous avons voulu déterminer les tâches de la cavalerie, en insistant sur la condition nécessaire pour assurer l'efficacité de son service aux armées : tout chef d'armée doit avoir un plan, une intention nette, appliquée dans un cadre bien étudié. C'est à cette intention qu'est subordonnée l'action de la cavalerie, pour permettre au chef, par l'élimination d'hypothèses successives, de mûrir son intention.

Au contraire, l'histoire nous montre que toute cavalerie lancée en « enfant perdu » et qui échappe à la poigne du chef d'armée, n'aboutit qu'à des actions stériles.

Le chef d'armée règle donc les premiers bonds de la cavalerie, en fonction de la mission et d'après la nature du terrain : il lance sa cavalerie « vers les passages qui importent » suivant le mot de Henri IV, sur les coupures du terrain, fleuves, rivières, lisières de forêts, et lui demande le compte rendu de ses premiers contacts. Arrêtée ou refoulée, la cavalerie tombe dans les missions d'avant-garde.

Plus ou moins soutenue, suivant les besoins, elle peut tendre des rideaux, rideaux solides, ou rideaux d'illusion, pour tromper l'ennemi. La couverture, créée pour masquer la réunion initiale des forces, est aussi un rideau, mais il faut la considérer comme un pis aller dans les emplois de cavalerie, car le chef d'armée élimine ainsi *a priori* le facteur « mouvement », qualité fondamentale de la cavalerie, au lieu de l'exploiter.

Souvent, dans la bataille, on verra la cavalerie tendre un rideau plus ou moins ténu de « colmatage », en s'accrochant aux lèvres d'une plaie béante sur le front d'engagement, ou simplement disposée en arrière de la plaie pour profiter d'une position reconnue, pour laisser l'ennemi s'engager dans la nasse, et pour trouver l'occasion de l'y manœuvrer. Voilà une tâche que la cavalerie du chef a remplie plusieurs fois, fort opportunément, en 1918 et où elle s'est couverte de gloire.

On n'ose guère parler de la poursuite, mais tous les événements des théâtres extérieurs en proclament l'efficacité. Mackensen n'oubliera pas sa défaite en Serbie, due à l'audace et

à l'énergie de la cavalerie française. Mais qui dit poursuite doit se rappeler 1806 et doit entendre poursuite du chef, c'est-à-dire un système organisé sur des axes bien choisis, où la cavalerie amorce et élargit les mouvements, jouant le rôle des rabatteurs au profit des colonnes d'infanterie et d'artillerie.

Ces arguments réussiront-ils à convaincre le lecteur que la cavalerie joue un rôle important et nécessaire dans le corps de bataille et qu'elle a su le jouer avec efficacité dans la dernière guerre, tout comme les armes sœurs ont mieux joué le leur, dès qu'elle a été rajeunie dans son commandement, sous des chefs qui avaient un tempérament de commandants d'avant-garde? Au surplus, le « pour cent » de ses pertes de guerre vient après ceux de l'infanterie et du personnel navigant de l'aviation : elle a travaillé partout où elle a bien été employée.

Certes, la cavalerie se renforce de tous les engins et artifices modernes; elle s'en réconforte. Nous ne tarderons pas à examiner dans quelle mesure les progrès de la technique actuelle lui permettent d'améliorer ses moyens d'action et si le moment est venu pour la cavalerie de dire adieu à ses dadas et d'embarquer ses cavaliers sur des esquifs automobiles. Ce sera l'étude du progrès de l'arme ; mais auparavant, il faut faire une incursion chez nos voisins de l'Est.

On n'étudie jamais un plan de guerre sans étudier le rival. Celui-ci a été battu en 1918. Il n'est pas content ; ses classes dirigeantes s'emploient à attiser la haine contre la France, et la question « Guerre ou Paix » doit retenir toute l'attention de nos chefs de gouvernement.

Le rival aligne trois superbes divisions de cavalerie, qui ne sont pas loin de représenter le sixième de l'effectif de la Reichswehr (16 000 hommes sur 100 000). Il faut aussi rappeler que les cent mille hommes de cette armée, fantassins, cavaliers, artilleurs ne représentent autre chose qu'une armée de cadres dont l'extension est prévue et préparée. N'entrons pas dans ce domaine, mais notons cette forte proportion de cavalerie dans une armée qui sait la guerre, qui l'a bien faite et qui se prépare à la recommencer.

N'allons pas puiser des exemples de « motorisation totale » chez les Américains et tournons plutôt les yeux sur une armée qui a été confiée pendant sept ans à un chef habile et disert, plein

de souplesse et de sang-froid. Ce chef a restauré son armée avec une sagesse, une étendue et une clarté de vues qu'on ne peut pas ne pas admirer... et même envier.

Notons chez les Allemands cette prépondérance de cavalerie, cette tendance accusée à entretenir le mouvement par le cheval et les feux transportés par les chevaux. Nul n'oserait cependant soutenir que les Allemands préparent une cavalerie... coloniale.

II

Le service de la cavalerie aux armées a été déterminé; son efficacité a été démontrée; reste à étudier le progrès de l'arme.

« Supprimez tous les chevaux, et remplacez-les par les tracteurs », proclame un historien militaire. « Créons des divisions légères automobiles », dit un autre. « Remplacez la cavalerie par un nombre considérable d'avions », écrit même un honorable médecin, membre de l'Institut. Ce dernier formule en outre cet aphorisme : « Dans les choses militaires, la néophobie, c'est-à-dire la crainte des choses nouvelles, est une maladie incurable. Là, le progrès marche avec plus de lenteur que la boiteuse Thémis. » Sans doute, le progrès est lent partout, puisqu'il ne s'est pas encore trouvé de médecin assez savant pour guérir les militaires d'une maladie, qu'il est plus simple de qualifier d'incurable. Telles sont les idées!

Mais si, dans l'ordre pratique, nous trouvons la motorisation totale chez les Américains, — partielle chez les Anglais, — nous venons de voir la proportion de cavalerie élevée qu'entretient le Reich, tandis que des expériences de tous ordres se poursuivent dans l'armée allemande, pour tirer parti des engins de transport automobiles et déterminer avec précision les conditions et les limites de ces transports, en détachements, aux avant-gardes et dans toute l'armée.

Des questions préalables se posent : Quel est le chiffre de notre population? Quels sont les indices d'accroissement? Comparons ces nombres avec ceux de la population allemande! Quel est notre *Credo* politique en matière de guerre? Quelles sont nos alliances? Avons-nous préparé une ceinture de fortifications conjuguées avec des zones de destruction, — moins coûteuses, — qui nous laissent maîtres chez nous pendant une

période préparatoire? Admettons que cette ligne soit déterminée et que la ligne des vieux forts de Vauban, tirée du Nord, avoisinant le Luxembourg, Sarrelouis, Landau, puisse être prise en considération!

Déjà le cadre se précise et voilà une base de discussion!

Que nous propose-t-on? Des raids automobiles de plusieurs divisions lancés à grandes distances! Nous demandons : où et à quelles distances?

Rappelons trois situations choisies dans les mois tragiques de 1914. Vers le 10 août, le G. Q. G. français eût-il osé lancer quatre ou cinq divisions dans la région de Liége, s'il eût disposé des moyens nécessaires? ou même sur la Sambre vers le 16 août?

En septembre, après la Marne, les colonnes ennemies se mettent en retraite; le 12, le corps de cavalerie Bridoux est poussé sur leur flanc ouest; le 14, il reçoit mission de marcher sur Saint-Quentin, et, le 16, il attaque à la fois Bohain et Saint-Quentin. Du 16 au 20, il évente la constitution d'une nouvelle armée allemande, il renseigne et il couvre à 100 et 125 kilomètres de distance nos débarquements qui s'effectuent vers Saint-Just et Grandvilliers. Pendant ce temps, le G. Q. G. français n'a pu, faute de moyens, soutenir le corps de cavalerie; mais eût-il osé, le 12, le 14, le 15, lancer des divisions automobiles sur Saint-Quentin, en plein inconnu, aussitôt après la chute de Maubeuge, à travers un terrain sillonné et presque possédé par la cavalerie ennemie? Quel chef, cavalier, fantassin, artilleur, oserait, dans des circonstances identiques, assumer cette responsabilité, surtout aujourd'hui qu'on connaît la lourdeur des convois automobiles en zones non reconnues et qu'aucun élément automobile, lourd ou léger, ne serait en mesure de jouer, même partiellement, le rôle de la cavalerie en exploration.

Le 14 octobre, le corps de cavalerie Mitry part de la Lys, atteint l'Yser le 16, puis, le 18, se trouve au sud de Bruges à Staden et à Roulers, face à l'armée du prince royal de Bavière. Du 18 au 23, il est rejeté sur l'Yser. Le commandement français n'a pu l'appuyer, faute de moyens! Mais quel chef oserait aujourd'hui même lancer à cette distance trois ou quatre divisions automobiles dans la même région, sans l'avoir préalable-

ment ratissée soigneusement et reconnue par des éléments assez lents, face à une armée cohérente et organisée ?

Car, nos expériences de la fin de la guerre ont montré avec quelle circonspection il fallait assurer le débarquement de divisions ainsi transportées, au moment des ruptures partielles du front, dans des zones dont les flancs étaient cependant protégés par des fronts continus. L'auteur du système des divisions automobiles a raison de préconiser l'emploi de divisions spécialisées pour jouer ce rôle d'avant-gardes ; l'infanterie isolée n'a pas les moyens de mener des combats sur fronts étendus, où elle court les risques les plus graves ; elle n'est pas préparée à cette éventualité ; le cerveau des chefs subalternes n'y est pas adapté, et les supérieurs en accepteraient rarement le risque. Dans les cas cités, la cavalerie a reconnu le terrain et identifié les éléments qui la retenaient. Seule, elle pouvait à la rigueur (car elle travaillait sur front très large) couvrir les débarquements de troupes amenées par convois automobiles.

* * *

Nous affirmons, sans crainte de contradictions sérieuses, que trois manœuvres en automobiles réalisées jusqu'à 1926 dans le champ de nos observations, deux sur le Rhin, la troisième au camp de Bitche, ont à peu près avorté. Il serait indiscret de les exposer ici, mais nous prions le lecteur que la question intéresse, de vouloir se reporter aux livraisons d'octobre et novembre 1926 de la *Revue militaire française*. L'auteur de la *Manœuvre en automobile en 1925*, est un des témoins impartiaux auxquels nous faisons appel en faveur de notre thèse. Quels que soient les éléments de reconnaissance en autos rapides dont disposent les colonnes, leur mouvement est pénible et lent ; il s'interrompt ou il s'éteint dès que les moindres incidents de combat se produisent en tête ou sur le flanc des colonnes ; le fantassin met pied à terre et même sans sac, il n'est que fantassin sur la route, alors qu'il faut travailler au large en terrain varié.

Il n'est même pas fait état des destructions de routes par zones plus ou moins profondes, dont un ennemi avisé et renseigné saura s'entourer sur une aile ou sur un front menacé (vingt voitures, dix tonnes de mélinite, une compagnie de génie suffisent pour effectuer un barrage de destruction sur 25 kilomètres de front), mais une mitrailleuse bien dissimulée

au milieu d'un champ ou dans un arbre de la route, le moindre obstacle sur cette route suffit pour enrayer le transport. Or, ces transports, très vulnérables, devront avoir lieu la nuit. On aura beau arrimer sur les autos de reconnaissance des postes de T. S. F. dont le débit est faible, et qui dévoilent cependant nos approches par leur bavardage, on aura surtout à surmonter la difficulté d'établir des liaisons latérales dans un système qui marche vite. Le chef d'infanterie connaît bien ces difficultés, lui qui progresse à moins de deux kilomètres à l'heure, à travers champs ou à travers bois, et qui profite de toutes les lignes du terrain, des routes et chemins pour relier ses colonnes et continuer à les commander.

La vitesse des autos est éminemment défavorable à la fonction des éclaireurs, hors la route. L'observation ne se fait qu'aux allures lentes ou à l'arrêt, et nous pourrions citer dix exemples d'autos de tourisme, armées de mitrailleuses, utilisées au corps Bridoux pour la reconnaissance, en septembre 1914, commandées par des officiers audacieux ou prudents, et qui furent mitraillées ou capturées, parce qu'elles tombaient à l'imprévu sur des barricades ou dans des embuscades. Même fin, en sens inverse, pour des autos allemandes employées de manière analogue dans le triangle Amiens — Cambrai — Saint-Quentin (12-23 septembre). Puis sont venus les lourds véhicules blindés, très massifs, construits par la marine (octobre-novembre 1914) : leur rendement fut à peu près nul. Quelques belles chevauchées, mais pas de système! Le système ne se fonde que sur des autos blindées, appuyées par des fusils et mitrailleuses amenés à temps et en tous terrains à la rescousse des autos arrêtées. L'ennemi, qui veut lutter, a sa tactique : il fuit les routes; il se dissimule et tire de loin sur buts bien repérés. Il faut aller le déloger, ou au minimum, le reconnaître. Il faut l'engin blindé travaillant à travers les champs. Tombe-t-il sous le canon, cet engin est perdu, car il y aura toujours du canon léger dans toutes les avant-gardes. Tombe-t-il sous les feux d'infanterie, il devra débarquer sa garnison et s'arrêter, et qui s'arrête souffre; il déposera sa garnison en nids compacts, à travers champs sous un feu ajusté, ahurie comme un vol de pigeons sortis de leur panier. Ahurie, car ces hommes n'ont rien vu jusqu'ici du terrain. Seul, l'observateur, sous son capot, a réussi à faire des visées à travers les fentes étroites d'un blindage.

Abrégeons ce débat : les inconvénients majeurs de tous les systèmes blindés, lents ou rapides, peuvent ainsi se résumer : ils sont aveugles, sourds et boiteux. Aveugles, puisque le champ de la vision est restreint au minimum, par crainte des balles et de la volatilisation des balles ; sourds, à cause du bruit de moteurs puissants ; boiteux, par incapacité de faire de longs trajets sans revision complète, en raison de leur poids et de la fatigue des chenilles.

Ces engins seront améliorés, mais à mesure qu'un instrument se perfectionne, en vue d'une besogne proposée, son emploi se restreint. La loi du perfectionnement des instruments exigera donc, demain, des voitures d'observation et des voitures de combat. Leur alimentation sera un problème angoissant, puisque certains chars, dits rapides, consomment 150 litres aux cent kilomètres et doivent s'annexer des remorques d'essence, en pays de plaine. Pense-t-on à l'usure des routes, en période de mouvements, et qui songe encore à l'effort d'entretien de la Voie Sacrée, entre Bar-le-Duc et Verdun, en l'an 1916 ?

Parmi les promoteurs d'idées, lequel peut présenter des voitures de combat et des voitures d'observation, éprouvées par des expérieuses sérieuses dans les camps, voitures endurantes et pratiques dont l'usage autorise la généralisation et un ordre de commande en série à l'industrie ?

Tous les chiffres donnés pour ruiner l'idée de cavalerie ont été exagérés.

Camions à seize kilomètres par heure pendant vingt heures par jour ; trois cents kilomètres de parcours journalier ; longueur des nuits, où on ne compte ni les temps d'embarquement, ni les temps de débarquement des troupes, quand la longueur d'une colonne de division d'infanterie atteint déjà 40 kilomètres, sur camions. Ces temps morts réduisent terriblement la vitesse moyenne du transport. Enfin, s'il n'y a plus de fiacres à Paris, ce n'est pas une raison pour croire que les cultivateurs se servent de tracteurs mécaniques ; le rêve est loin de la réalité, et c'est tout ignorer de la question de penser que l'on peut transformer rapidement, dans l'état actuel de l'industrie, une voiture à roues en un tracteur agricole.

Bien des hommes compétents étudient la question, ils arriveront sûrement à la résoudre, mais plus tard.

Eh bien! le progrès, même avec cette accélération à coups de pouce que lui impriment les novateurs, nous apporte-t-il des solutions pratiques pour résoudre le problème ardu de la reconnaissance et des prises de contact? Aurons-nous l'occasion de raids automobiles fastueux, hors le système de l'armée, dans notre recueillement défensif des premiers jours de guerre? Désirons-nous inaugurer la guerre contrairement aux règles, par des volées d'enfants perdus? Il faut conclure que la vérité n'est pas dans la contradiction, mais dans un juste départ entre les avantages et les inconvénients. Ceci ne tue pas cela : l'arme blanche et l'arme à feu ont coexisté pendant plusieurs siècles; ne montrons pas un engouement immodéré pour les autos, comme fut l'emballement pour les torpilleurs de l'amiral Aube. Avec des finances obérées, n'allons pas nous encombrer d'un matériel oisif, stocké pendant des années et susceptible de se démoder! Voilà dans quel esprit il faut étudier dans l'armée la motorisation.

Les Anglais, qui ont serré la question de près, constatent que les économies réalisées par la suppression des chevaux n'atteindraient pas le tiers de la dépense du remplacement par autos. Voilà une considération importante. Ils observent que, dans les combats, l'avant ne restera souple et maniable que s'il n'est pas encombré de véhicules. La dépense? Pour les trains divisionnaires, dans la division 150000 £ à raison de 750 £ par tracteur. Trains de bataillon (combat et ravitaillement) à raison de 4 voitures par compagnie (tracteurs et remorques légèrement cuirassés, tracteurs des transmissions, des mitrailleuses et munitions), 30000 £ par bataillon, sans compensation importante. Le matériel d'infanterie porté sur « transporteurs » coûterait 7 à 8000 £ par compagnie.

Quelqu'un de nos lecteurs s'est-il avisé de demander à certaines sociétés le prix des expériences de traversée transsaharienne, le montant de la « douloureuse », en cherchant aussi à évaluer la dépense commerciale du service de garde imposé aux Sahariens (sur leurs chameaux) et des pertes qu'il a causées? Quelqu'un veut-il noter les résultats pratiques de ces coûteuses expériences; comment et où se continuent-elles, pratiquement?

Prudence, esprit d'économie, leçons d'un passé récent nous amènent à réfléchir avant d'envisager l'avenir. Il est des solu-

tions immédiates, réclamées par tous les cavaliers. Il faut aussi un plan d'étude, bien mûri, bien appliqué, pour une période décennale.

Immédiatement, obtenir des autos-chenilles au lieu d'autos-mitrailleuses sur roues. D'autre part, le jeu des ravitaillements de la cavalerie en mouvement ne s'effectue bien qu'avec deux échelons de trains régimentaires : donc, il faut augmenter le rayon d'action des trains, en remplaçant une section par des camions. Les hommes et chevaux devenus disponibles pourraient atteler des voitures légères capables de suivre les escadrons et de porter le poids encombrant qui tue les chevaux. En un mot, ne demander aux automobiles rien de ce qui n'est pas lié à la route.

Mais comme les cyclistes de cavalerie sont forcés de revenir en arrière après chaque combat pour retrouver leurs machines, il faudrait les monter sur voitures à chenilles.

Transitoirement, inviter les généraux de cavalerie à conduire leurs autos, comme cela se voit fréquemment dans l'armée anglaise ; continuer à détacher aux cours automobiles de Saumur et de Fontainebleau un certain nombre d'officiers de cavalerie, comme cela se pratique déjà depuis plusieurs années.

Plan immédiat. Clore rapidement les études en cours et décider la fabrication des éléments ci-après : *Voitures éclaireurs*, rapides, avec semi-protection; *Voitures de combat*, blindées, sur chenilles, pour le combat rapproché; *Voitures de transport de personnel*, légèrement blindées, organes de renforcement de feux ou couverture des voitures précédentes, qui ne peuvent agir sans escortes dans la découverte et les prises de contact; *Perfectionnement des voitures de transmission*, ainsi que des organes scientifiques dont elles sont pourvues; maintenir ces voitures dans un rapport de vitesse nécessaire pour préparer le soutien presque immédiat d'un élément par le suivant; *Expérience dans les camps*; contrôle sérieux des réalisations comparées entre éléments nouveaux du machinisme et les forces de cavalerie actuellement destinées aux mêmes buts, agencements, s'il y a lieu; *Développement des voitures adoptées*, selon les ressources budgétaires, après des expériences décisives.

Ainsi allégée, renforcée dans la puissance de ses moyens de contact, la cavalerie, avec sa tactique propre et sa supériorité de mouvement, relative, mais suffisante, pourrait continuer

à remplir plus économiquement que les machines, toutes les missions que nous avons définies, et qu'inclut sa fonction.

Suivant attentivement les progrès du machinisme dans les instruments du travail de la nation, la cavalerie se tiendra prête à les exploiter et adopter tous les remplacements nécessaires, — fût-ce du cheval, — pour continuer à remplir les fonctions qui lui incombent.

Si la route vient à détrôner le rail, la transformation économique sera telle que des moyens d'action nouveaux surgiront sous nos pas, abondants et divers, et nous serons les premiers à proposer des solutions fondées sur les moyens existants.

D'ici là, hors les améliorations que nous venons de proposer et pour la période 1926-1940 environ, qui reste une période pleine de menaces en raison de la surexcitation morale de la nation rivale, toute tranformation brutale et insuffisamment préparée par l'expérience, serait prématurée et dangereuse : elle doit être condamnée.

N'aurait-on pas supprimé trop de régiments de cavalerie métropolitaine? et ne faut-il pas s'arrêter?

Tenant compte des réductions opérées, comment doit-on agencer les unités de cavalerie dans l'armée de demain, en observant qu'il faut procurer au commandement des grandes unités suffisamment étoffées pour réaliser l'effort minimum au-dessous duquel, en face d'une tâche donnée, tout effort humain risque de rester inefficace; les rudes expériences, dites des petits paquets, ont prouvé surabondamment qu'à la guerre il ne suffit pas de recourir à la ruse, mais qu'il faut en venir à la force.

Il semble que les divisions de cavalerie à quatre régiments constitueront dès le temps de paix des unités très vivantes, faciles à commander. Mais il faut surtout les considérer comme cellules d'attente; elles réservent l'avenir; elles sont susceptibles, après les surprises causées par un matériel inconnu ou des engins nouveaux, au début d'une guerre, de subir des modifications importantes, ou des renforcements, sans perdre leur équilibre cavalier.

En augmentant dès maintenant chaque division d'un groupe d'artillerie, — voire à tracteurs, — on musclerait plus fortement cette grande unité qui pourrait ainsi recevoir des appoints sérieux d'infanterie, avec la certitude d'appuyer efficacement tous les éléments, même sur fronts étendus.

Faisant appel aux autos pour alléger ses trains, aux moteurs pour traîner partie de son artillerie, renouvelant son matériel d'autos-mitrailleuses, modernisant le matériel de ses détachements de transmission, le chef de cette unité peut établir le bilan de ses besoins et se présenter avec un plan précis et hardi, un plan *d'avant-garde*, devant la « Commission de motorisation. » Il ne faut pas que la cavalerie se laisse talonner : elle doit demander tous les moyens dont elle a besoin, d'extrême urgence, pour se rajeunir et se réconforter.

La logique du raisonnement nous a fait volontairement écarter toutes les forces de l'émotion et du cœur en face de la difficulté à vaincre et de la difficulté vaincue.

Nous n'avons même pas fait allusion au côté moral de la vie du soldat dans sa préparation à la guerre. C'est cependant son aspect le plus beau et le plus enchanteur aux yeux des jeunes hommes qui viennent relever les anciens par la mise en œuvre des vertus et des qualités modestes qui préparent le sacrifice !

N'a-t-on pas le droit d'en appeler ici aux officiers de toutes armes qui ont fait la guerre et qui l'avaient silencieusement préparée ? Ne peut-on leur demander : « Quelle sera la vertu d'excitation de la machine esclave et des transports collectifs ? Où se déploieront l'effort et la persévérance, l'initiative et la force ? Où, la vibrante leçon des terrains parcourus sur la bête fougueuse et maîtrisée ? Où, le sang-froid que donne le penser au galop ? Où se montrera le chef ? Par où suivra le soldat enthousiaste et vibrant d'ardeur dans le sillage de son chef ? A quand le frisson dompté par l'audace en face de l'obstacle grandi et du fossé profond ? »

C'est cependant dans toutes ces actions, où le chef se *montre*, qu'il conquiert son prestige et son ascendant sur les hommes qu'un jour il devra conduire à la mort !

GÉNÉRAL RAMPONT.

POÉSIES

LA MÉDITATION HIVERNALE

LE DÉLIRE

La tristesse a roulé sur moi ses grandes eaux:
Jusqu'à la mort, j'ai bu du fiel et de la fange ;
Une mauvaise fièvre a desséché mes os,
Et c'est en vain que j'ai crié vers mon bon ange.

Ma voix s'est enrouée à t'appeler, Seigneur,
Et j'ai vu se flétrir mes mains vers toi dressées :
Sur ma couche inquiète a veillé ma douleur,
Des cendres du remords, j'ai nourri mes pensées.

Comme la pierre glisse au fond de l'océan,
J'ai coulé tout au fond de ton indifférence;
Alors, sans espérer racheter mon néant,
Seigneur, j'habituai mon âme à ton absence.

C'est pourquoi, dépouillé du réconfort divin,
J'ai dédié ma vie au culte de la lyre,
Comme si des chansons pouvaient guérir ma faim,
Et les Muses calmer, dans mon cœur, mon délire.

ARCADIE

Fait-il jour ou fait-il nuit?
Janvier crache de l'ennui
Et de la neige fondue :
Sans troubler notre repos,
Tamisé par les rideaux,
Un bruit monte de la rue.

Est-on vraiment en hiver :
La flamme réchauffe l'air
Ainsi qu'une bonne fée :
Le thé fume encore un peu,
Et la lampe d'émail bleu
D'un chapeau rose est coiffée.

Doux parfums, tendres couleurs,
Est-ce la saison des fleurs?
Quelle intime mélodie!
Un ange qu'on ne voit pas
Parle à notre âme, tout bas,
Des roses de l'Arcadie.

Loin des humains, près de toi,
Le bonheur règne sur moi,
Comme sur un lac, un cygne :
O confiance, ô bonté!
Calme de l'éternité!
Fuite de l'heure maligne!

Le feu, dansant son ballet,
Empourpre de son reflet
Notre extase monotone,
Et je tresse en ton honneur
Cette ode où rit ma ferveur,
Comme on tresse une couronne.

LE VRAI SOLEIL

Quand rigide, les mains osseuses, je serai
Guéri de cet accès de fièvre qu'est la vie;
Quand mon âme, ici-bas, longtemps inassouvie,
Enfin s'approchera du grand banquet sacré,

Après avoir été béni par mon curé,
Dédaigneux des honneurs qu'un vain orgueil envie,
Sans faste, sans musique et sans prose fleurie,
De ce monde cruel, tout seul, je partirai.

Le plus sincère hommage est toujours le silence.
Pourquoi pleurer, alors qu'un triomphe commence,
Et que le vrai soleil apparaît à nos yeux?

Mais sur la tombe froide où la chair est captive,
Vous graverez ces mots, Ange à la voix plaintive :
« Par la lyre et l'épée, il a servi ses dieux. »

JEU MALÉFIQUE

Archanges et rois, prophètes et saints,
Du haut des vitraux enseignent la Bible,
Et font chatoyer, dans leurs belles mains,
Les mystiques clefs du monde invisible.

Sur le grès poli des dalles, l'on voit
Voltiger l'essaim des clartés fleuries,
Au long des piliers, réchauffant l'air froid,
La rosace épand ses riches féeries.

Des anges, charmés par le demi-jour,
Échangent des mots qu'on entend à peine,
Mais je crois un peu sentir leur amour,
Comme un vol lointain de brise incertaine.

Les parfums, les chants mêlent leur ferveur,
Quels joyeux essors, vers la voûte haute!
Pareil à l'agneau qui n'est que candeur,
Mon cœur est lavé de l'antique faute.

Je suis libéré de ma liberté,
O pire mensonge et vil esclavage!
Loin des faux bonheurs, je suis emporté
Vers l'extase unique et la règle sage.

Je suis emporté par l'aigle de feu
Que le verbe humain nomme la prière :
Il s'allume en moi, le regard de Dieu!
Ma prison terrestre aussitôt s'éclaire!

De l'unique espoir, l'autel est paré,
Au banquet divin, j'ai l'âme assouvie,
Et je suis déjà ce que je serai,
Quand se dissoudra ce brouillard, ma vie!

Je suis... Mais soudain le cruel démon
Qui sous ma paupière inspira mon rêve,
Éteint les clartés de ma vision,
Mon bonheur s'enfuit quand le jour se lève.

Des vapeurs de soufre et non plus d'encens
Ramènent sur moi leur brume infernale,
Et le désespoir aux filtres puissants
Près de mon chevet méchamment s'installe.

PALMIERS ET LOTUS

Les jours sont sans soleil, les nuits sont sans étoiles :
Les heures, le front bas, marchent d'un pas traînant,
Au milieu des brouillards dont les humides voiles
Habillent la cité d'un linceul frissonnant.

On ne voit plus le ciel, on ne voit plus la terre :
Une morne indolence engourdit le cerveau ;
Plus rien n'attire l'âme, et l'ennui solitaire
Ouvre frileusement ses ailes de corbeau.

Sous l'opaque miroir qui le couvre, le Fleuve
Ne répond plus aux voix sombres de l'aquilon :
La vie est froide ainsi qu'une couche de veuve,
C'est en vain qu'à l'aurore on demande un rayon.



Jadis, impatient de ton joug, hiver rude,
Je fuyais vers les mers où flambe le soleil,
Et comme un vin puissant buvant la solitude,
J'aimais à m'éblouir d'un mirage vermeil.

Les déserts à mon cœur communiquant leur flamme,
J'allais de joie en joie, affranchi de l'adieu;
L'immensité jamais ne décevait mon âme,
La planète semblait faite selon mon vœu.

L'Afrique a contenté mon rêve, après l'Asie,
Et j'ai brûlé ma lèvre à des fruits merveilleux,
Sans que la morne Europe, au loin évanouie,
Eût touché d'un regret mon cœur insoucieux.



Mais aujourd'hui, mon sang, plus calme dans mes veines
Accepte la torpeur de l'ingrate saison,
Car ma sagesse, après tant de courses lointaines,
S'amuse à voir la neige entourer ma maison.

Un horizon voilé me plaît : ma fantaisie
N'a plus besoin d'aller vers l'éternel azur :
C'est chez moi que je sais trouver mon ambroisie,
Les feux du souvenir dorent mon ciel obscur.

La mer, quand je le veux, oscille en ma pensée,
D'invisibles lotus parfument mes hivers,
Et j'entrevois souvent, dans la brume glacée,
Le lent balancement des palmiers toujours verts.

L'EXIL

Joachim du Bellay, sombre fut ton destin :
Le temps rida ton front, loin de la douce France,
Et tu portas le deuil d'une haute espérance,
Dans une ingrate nuit qui n'eut point de matin.

Jalousement fidèle à ton clocher lointain,
Du grand nom de Ronsard tu charmas ton errance,
Et Rome t'accablant de son indifférence,
Tu célébras l'Anjou sur le mont Palatin.

Poète infortuné des *Regrets*, je t'envie,
Car tu ne fus jamais déçu par ta patrie :
Moi, je vois tout changer sans changer d'horizon ;

Des rhéteurs, à Minerve, enlèvent sa cuirasse,
Je cherche en mon pays les vertus de ma race,
Et mon exil commence au seuil de ma maison.

CONFESSION

Mes amis sont mes ennemis,
Je suis las des femmes fardées,
Des baisers donnés ou promis ;

Las du charme des orchidées,
Des perruches, des colibris,
Des fronts vaniteux sans idées.

Le bruit des mensonges mondains
N'intéresse plus mes oreilles,
Et j'aime mieux les baladins.

O guêpes ravageant les treilles,
O mes beaux désirs clandestins,
Quêteurs de menteuses merveilles !

Le plaisir fait mon déplaisir,
Et je blesse toujours mon rêve,
Quand ma main cherche à le saisir.

A quoi bon poursuivre sans trève
Ce qui flotte au gré du zéphir,
Bulle de savon qui se crève?

Mieux vaut affronter le dragon
Que des vers qui n'ont point de rimes
Et dont le sens fuit la raison.

Je me moque des hautes cimes
Où trône en vainqueur Lycophron,
Sous les éloges unanimes :

Ce n'est point là que vont mes vœux :
J'entretiens, sur l'autel, la Flamme,
Et loin du vulgaire odieux,

J'habite un cloître : c'est mon âme.

DOUBLE SILENCE

Tu n'es pas seulement toi-même, car je sens
Des sons mystérieux prolonger ta parole :
Ta grâce a l'infini du songe et du symbole,
Les soleils disparus dans tes yeux sont présents.

Au geste de tes mains, tant de lumière abonde,
Que tu changes ma nuit en un jour éternel ;
Tu délivres mon front des énigmes du monde,
Et tu me fais gravir tous les degrés du ciel.

Au berceau de tes bras quand je me réfugie,
Le siècle, dépouillé de sa vaine magie,
N'exerce plus sur moi son magnétisme lourd.

Et par les soirs où rit l'allégresse des flammes,
Dans l'exil d'ici-bas déjà presque des âmes,
Notre double silence est un seul chant d'amour.

ALFRED DROIN.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA MUSIQUE PAR L'ÉLECTRICITÉ

On eût pu croire que, par leur multiplicité, leur ampleur, leur variété, leur imprévu, les applications de la science électrique qu'a vues naître notre temps auraient fini par émousser en nous la faculté de l'étonnement en face des nouvelles acquisitions surgissant en ce domaine ; il n'en est rien ; c'est avec la même surprise émerveillée que nous y accueillons toutes les nouveautés; la dernière venue n'est pas celle qui aura le moins réussi à provoquer une telle surprise.

Nous avons vu l'énergie électrique se transformer en énergie mécanique, en énergie lumineuse, en énergie calorifique, nous l'avons vue transporter au loin, par fil ou sans fil, les émissions sonores ; nous ne l'avions pas encore vue faire naître de telles émissions, ou, du moins, les faire naître sous la forme harmonieuse requise par l'art musical; il ne nous avait pas encore été donné d'entendre de la musique non pas transmise, mais produite par l'électricité ; aujourd'hui, c'est chose faite, grâce à la curieuse invention du professeur Thérémin, qui, récemment présentée au public parisien, a causé une vive sensation et obtenu un très franc succès.

La sorte de stupeur que cette invention a provoquée chez ceux qui en ont eu la primeur tient, d'ailleurs, pour une bonne part, au mode de fonctionnement qu'elle comporte. Si les auditeurs avaient vu l'exécutant, — en l'espèce, l'inventeur lui-même, — agir directement avec les mains sur des organes

matériels tels que touches, clefs, leviers, manivelles,... leur saisissement eût été bien moindre qu'à le voir, comme il le fait, déclencher le jeu de l'instrument par de simples mouvements, d'assez faible amplitude, des mains libres dans l'air, sans nul contact avec l'appareil dans lequel s'établissent les courants produisant les sons transmis par le haut parleur.

Cette mimique a, de prime abord, quelque chose d'un peu cabalistique. Ces gestes peu accusés, qui semblent commander aux ondes invisibles de venir s'ordonner suivant la norme requise, ne peuvent manquer de vivement frapper l'imagination de ceux qui les voient pour la première fois et d'exciter en même temps leur curiosité. Nul ne résiste au désir de savoir « ce qui se passe là ».

Nous allons essayer de satisfaire cette curiosité, au moins dans une certaine mesure, bien qu'à la vérité la pleine intelligence du phénomène suppose un degré assez avancé d'initiation aux principes de l'électricité ; mais la pratique, aujourd'hui si courante, des appareils de T. S. F. a contribué à répandre dans le grand public quelques notions de cet ordre qui faciliteront sans doute à bien des lecteurs l'accès du sujet.

* * *

Le fait même de la production de sons par des courants électriques n'est pas chose nouvelle. Bien des amateurs de T. S. F. ont même pu le constater, en quelque sorte, à leurs dépens, ayant été gênés dans leurs réceptions par ce phénomène dont nous rappellerons en quelques mots l'origine.

Tout le monde aujourd'hui a quelque idée de ce que c'est qu'une *longueur d'onde*; peut-être a-t-on moins l'habitude de se servir, dans le langage ordinaire, du terme de *fréquence* désignant le nombre de changements de sens *par seconde* d'un courant alternatif, nombre qui est le quotient de la vitesse de la lumière par la longueur d'onde. C'est plutôt par la fréquence que les techniciens caractérisent les courants alternatifs, et l'on voit que la fréquence est d'autant plus haute que la longueur d'onde est plus courte.

Cela dit, nous ajouterons que les courants de haute fréquence, d'un ordre très élevé, — s'exprimant, par exemple, par un nombre voisin de 1 000 000, — sont sans action sur les membranes vibrantes des téléphones, non susceptibles, par suite

de leur inertie, de vibrer avec une telle rapidité. Ayant recours à un mot bien formé, mais qui n'est encore admis que dans la langue technique, nous ajouterons que, même si ces membranes pouvaient vibrer avec cette rapidité, leurs vibrations ne seraient pas « audibles », c'est-à-dire qu'elles ne seraient pas perçues par l'oreille qui, normalement, n'est sensible qu'à des fréquences restant comprises entre 30 et 30 000 environ.

Si donc un récepteur reçoit à la fois deux émissions rigoureusement de même fréquence, assez élevée, la membrane de téléphone soumise à leur action ne vibre pas ; mais si, de l'une à l'autre de ces émissions, s'introduit un léger décalage entre les fréquences, il se produit le phénomène bien connu en acoustique sous le nom de *battements*, et ces battements correspondant à une fréquence très réduite (comprise, par exemple, entre 50 et 5000) font entrer la membrane en vibration ; en un mot, ils sont audibles. C'est ce qui fait, notamment, qu'une personne à l'écoute d'une certaine émission entend parfois des sifflements qui tiennent à la superposition à cette première émission d'une seconde émission de fréquence très voisine ; mais l'audition de ces sifflements n'offre assurément rien d'agréable, et rien, *a priori*, ne pouvait laisser supposer qu'ils seraient de nature à faire naître de nouvelles impressions musicales.

En fait, c'est bien pourtant la considération de ces sons importuns qui a conduit M. Théremin à sa remarquable invention. Il les a, peut-on dire, maîtrisés, asservis, améliorés en qualité, pour les plier à la discipline musicale (1).

***

Afin de nous efforcer de faire comprendre, en gros, le fonctionnement du nouvel instrument, nous allons indiquer sommairement comment il permet de produire un son de hauteur donnée (autrement dit, une note donnée) et d'en faire varier l'intensité et le timbre.

La boîte qui sert d'enveloppe à l'appareil, guère plus grosse que celle des récepteurs ordinaires de T. S. F., renferme deux émetteurs engendrant chacun dans un circuit électrique un

(1) C'est pourquoi, en Russie, pays de l'inventeur, l'instrument a reçu le nom de *Théreminvox*. Il nous semble que, pour rappeler son caractère général, on pourrait lui donner aussi le nom d'*électrophone*.

courant alternatif de même haute fréquence. Pour donner naissance à un son, il faut, d'après ce qui vient d'être dit, faire légèrement varier la fréquence dans l'un d'eux, de façon à provoquer le phénomène des battements. On y arrive en reliant l'un de ces circuits à une petite antenne ouverte, simple tige métallique surmontant la boite à l'une de ses extrémités. Autour de cette antenne se développe un champ électromagnétique que modifiera l'approche de tout corps bon conducteur de l'électricité, la main humaine, en particulier. Il suffit donc d'approcher la main de cette antenne pour faire naître une modification du champ autour de l'antenne, donc une différence de fréquence entre les deux circuits, donc des battements, donc un son. Plus petite sera la distance de la main à l'antenne, plus rapides seront les battements, plus aigu sera le son. A chaque distance de la main à l'antenne correspondra un nombre particulier de battements, donc une note donnée, de même qu'à chaque position du doigt du violoniste sur l'une des cordes de son instrument. Des mouvements horizontaux de la main droite, en face de l'antenne verticale, permettent donc de faire varier la hauteur du son perçu, par suite de moduler tel air que l'on veut.

Passons maintenant à l'intensité du son. Pour la faire varier *ad libitum*, M. Thérémin a ingénieusement utilisé une seconde antenne métallique, celle-ci fermée, en forme d'anneau fixé horizontalement sur le côté de la boite opposé à celui où se dresse la première antenne. Au-dessus de cette antenne fermée, l'exécutant abaisse ou élève la main gauche; suivant que la main est plus ou moins près de l'antenne, elle absorbe une partie plus ou moins grande de l'énergie du courant qui parcourt cet anneau; mais, d'autre part, grâce à un moyen de stabilisation analogue à ceux que l'on connaissait déjà, la fréquence du courant dans l'anneau est maintenue constante; dans ces conditions, la hauteur du son ne varie pas; seule son intensité se modifie; dès lors, suivant que la main se rapproche de l'anneau ou s'en éloigne, le son s'affaiblit ou se renforce; d'où la possibilité d'obtenir toutes les nuances que l'on désire.

Ce sont ces mouvements conjugués des deux mains de l'exécutant qu'aperçoit le spectateur, et qui produisent sur lui l'étrange impression à laquelle il a été précédemment fait allusion.

Reste la question du timbre. Par un dispositif permettant de régler à volonté la répartition des intensités de quelques harmoniques, l'inventeur est parvenu à se rendre maître du timbre de l'émission pour l'apparenter d'aussi près que possible à celui des divers instruments à cordes ou à vent, voire de la voix humaine. Cette modification des harmoniques sonores apparaît d'ailleurs, *a priori*, comme relativement aisée, attendu que les hautes fréquences employées possèdent, elles aussi, des harmoniques susceptibles, on le conçoit, d'être également disciplinées par un dispositif approprié. Ces harmoniques sont, au surplus, la cause, dans les transmissions par T. S. F., de perturbations dont on a parfois assez de peine à se débarrasser. Aussi, pourrait-on dire que c'est par une ingénieuse utilisation de tout ce qui, jusqu'ici, n'était apparu qu'à titre d'inconvénient aux amateurs de T. S. F. que M. Théremin est arrivé à ses fins.

***

Au point de vue scientifique, son invention, non, nous le répétons, en ce qui concerne les principes théoriques sur lesquels elle repose, qui n'ont, dans l'ensemble, rien de nouveau, mais sous le rapport de leur utilisation pratique en vue d'une réalisation matérielle, est d'une indéniable valeur. On peut maintenant se demander quelles pourront être ses répercussions sur l'avenir de l'art musical. Nous ne nous reconnaissons aucune compétence pour en décider ; seul, un musicien professionnel serait en droit de formuler un avis motivé à cet égard. Au moins, pourra-t-il nous être permis de faire à ce propos quelques remarques.

L'inventeur insiste spécialement, pour sa part, sur les nouvelles ressources que la musique symphonique pourra trouver dans la possibilité de tirer de son instrument toutes les tonalités échappant au système rigide de l'octave à douze intervalles, imposée par le piano tempéré. L'accumulation de ces ressources constitue-t-elle effectivement un accroissement de richesse symphonique ? Pourront-elles réellement servir à engendrer de nouveaux effets vraiment agréables pour nos oreilles ? Seront-elles de nature à ajouter quelque chose aux jouissances esthétiques que nous font éprouver les immortels chefs-d'œuvre des Bach, des Mozart, des Beethoven, des Wagner, conçus dans le

système de la gamme classique? On est en droit de se demander si l'agrément de l'impression reçue n'est pas inconsciemment lié à la perception de nombres de vibrations ayant entre eux les rapports numériques simples que comporte la gamme ordinaire. Y a-t-il là une condition obligée de notre plaisir esthétique? Ou bien, comme les efforts de l'école musicale moderne tendent à le faire admettre, n'est-ce qu'une question d'accoutumance de notre sens auditif qu'un nouvel entraînement serait capable de modifier? Nous ne saurions nous aventurer à tenter de trancher le débat.

Mais c'est plutôt, à notre sens, dans une autre voie que l'invention de M. Théremin pourra influencer l'avenir de la musique symphonique : par la création de timbres nouveaux, autres que ceux des instruments jusqu'ici couramment employés, qu'elle a d'ailleurs permis de reproduire eux-mêmes de si remarquable façon. Il semble qu'il puisse y avoir là, pour les compositeurs, de nouvelles et intéressantes perspectives.

En attendant que ces perspectives encore un peu vagues se précisent, saluons dans l'invention de M. Théremin un effort nouveau, très digne d'intérêt, très intelligemment réalisé, en vue de l'utilisation, pour le bien général, des merveilleuses propriétés de cet agent universel de transformation d'énergie qu'est l'électricité.

MAURICE D'OCAGNE.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Bon Roi Dagobert*, comédie musicale en quatre actes, poème de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — *Le Pauvre Matelot*, complainte en trois tableaux, paroles de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud. — *Évolution*, ballet en un acte, de M. Lenfant. — Théatre de l'Opéra : *Cyrca*, action chorégraphique et symphonique, de M. A. Boucheron et Paul de Choudens, musique de M. Marc Delmas. — *Matines d'amour*, fabliau-miracle en trois images, poème de M. Raoul Gastambide, musique de M. Jules Mazellier. — A la louange de l'orgue.

Dans *le Hulla*, d'aimable mémoire, il y avait deux maris pour une seule femme. *Le Bon Roi Dagobert*, des mêmes auteurs, est l'histoire, inverse, de deux femmes pour un seul mari : d'abord l'une après l'autre, l'une de jour et l'autre de nuit; ensuite, pendant une nuit, toutes les deux ensemble. La pièce a pour sujet un quiproquo nuptial, ou mieux, au féminin, — « entendez-vous le latin? » — un *quæ pro quâ*. Expliquons-nous, brièvement, la charmante comédie de M. Rivoire figurant depuis quelques années avec honneur au répertoire du Théâtre-Français.

Le bon roi Dagobert se marie aujourd'hui. Il épouse la princesse Hidelswinte, fille de Swintila, roi des Goths. Mariage d'argent et de politique pour Dagobert ; mariage forcé pour Hidelswinte, qui laissa son cœur en sa patrie à son cousin. Malgré sa répugnance et pour épargner aux deux pays les fâcheux effets d'une rupture, apprenant par ailleurs que trois précédents hyménées de Dagobert, le plus volage des maris, furent suivis d'une répudiation prompte, la princesse se résigne. Mais sous la réserve expresse qu'elle ne sera l'épouse du roi que peu de jours, et rien que le jour. Quant à la nuit, cent fois, mille fois non ! Qu'à cela ne tienne. Une humble sujette, Nantilde, éprise en secret de son maître, accepte, non sans émotion,

d'assurer le service nocturne. D'autre part, Éloi, qui, d'un bout à l'autre de la pièce, mène l'intrigue, a fait accroire à Dagobert, ainsi qu'à la jeune fille, qu'une sorcière a prédit la mort du roi si la moindre lumière, ne fût-ce que d'une veilleuse, éclairait ses nuits conjugales. Ainsi la fable de Psyché se mêle par quelque endroit à ce récit des temps mérovingiens.

Dès l'aube, aussitôt le roi parti pour la chasse, la reine vient relayer sa remplaçante, en style de théâtre sa « doublure », et s'informer, pour la facilité de la conversation diurne, de ce que fut le nocturne entretien. Mais déjà le royal interlocuteur ne demande qu'à le renouer. Auprès de sa compagne supposée il s'empresse, il s'enflamme. Elle le repousse et se dérobe. Alors « le roi contre elle enflammé de dépit » menace de prendre une maîtresse, la première venue. Et, naturellement, celle qui viendra la première sera Nantilde. Pour le coup, ne fût-ce que par jalousie, l'épouse peu à peu se décide à remplir son devoir, tout son devoir. Et je ne vous dirai pas comment, dans la chambre toujours obscure, entre les deux femmes à tour de rôle et le seul Dagobert, qui d'ailleurs, à cause de certaines différences, ne s'y reconnaît pas très bien, se déroule une scène fort amusante et qui rappelle moins les amours de Psyché que celles de Joconde. La lune à son lever éclaire soudain le trio sans arranger les choses, qui tout au contraire s'embrouillent. Dagobert est furieux d'avoir été dupe. Irritée elle aussi, la reine retourne chez son père et la guerre éclate entre les deux pays. Quant à Nantilde, elle a disparu, on la croit morte, et Dagobert ne l'en aime que davantage. Mais on la retrouve, cachée en un couvent. Et les deux armées, franque et gothe, s'étant défaites également l'une l'autre, une paix équitable s'ensuit : Hidelswinte épouse son cousin et Nantilde règne sur nos ancêtres.

Ce poème a le plus vif agrément. Et la musique s'y rapporte, s'y ajuste à merveille. Elle est telle qu'après *le Hulla* nous l'attendions : alerte, claire, brillante, avec un soupçon, quand il faut, et comme une ombre furtive de sensibilité et de poésie. Le premier acte surtout est plein de vie, d'éclat et de gaîté. Ce « milieu » mérovingien sent bien un peu l'opérette, mais d'une senteur discrète. Plaisante en est la couleur locale, témoin l'entrée de la fiancée, princesse des Goths, aux sons d'une drôle de petite marche, suffisamment gothe elle-même.

En général, il nous a paru que la musique de M. Marcel Samuel-Rousseau, plus éparse et clairsemée dans *le Hulla*, se ramasse ici

volontiers en des formes plus arrêtées et précises. Elle se développe aussi davantage. Elle a pris du corps, sans que son esprit y perde rien. Au premier acte, on pourrait presque découper en couplets la spirituelle, rapide et syllabique description qu'Éloi fait à la reine, du caractère et du vestiaire, aussi variés l'un que l'autre, de son maître. De même, un peu plus loin, la combinaison pseudo-conjugale, ou plutôt conjugale deux fois, se prépare et s'organise en une sorte de scherzo pour l'orchestre et quatre voix, libre et léger sans doute, mais, si menu qu'il soit, composé et construit. Parlerons nous de métier ou de « facture »? Et d'abord le *leitmotif* a-t-il encore le don de vous plaire et de vous en imposer? Vous en trouverez là des vestiges. Mais nulle part il n'embarrasse et n'encombre. Sans doute chaque personnage a sa marque et de leurs thèmes à tous nous pourrions dresser l'inventaire, suivre les détours et retours ingénieux. Mais à vous, comme à nous, il n'importe guère. Rappelons-nous ce que disait Verdi : « Dans la musique il y a bien des choses : la mélodie, l'harmonie, la symphonie, (motifs conducteurs compris), l'instrumentation, et le reste. Mais il y a surtout la musique. » Eh! bien, dans *le Bon Roi Dagobert*, il y a souvent et tout simplement de la musique. Sachons-lui gré, simplement aussi, d'être aimable, facile, jamais banale ou vulgaire, de braver allégrement des puissances obscures et lourdes aujourd'hui vénérées, de ne trahir enfin chez l'auteur ni le travail ni l'effort et de ne pas non plus nous les imposer à nous-mêmes.

Elle a souvent de l'esprit, cette musique; elle rit, elle se moque. Mais voici que deux fois, et même trois, on la surprend à rêver, à soupirer, et d'amour. Le premier duo de nuit entre Dagobert et Nantilde, et déjà le prélude qui l'annonce, est d'un bien joli sentiment. Durant tout le premier acte la musique n'avait fait que briller, sautiller, voltiger. Ici pour un moment elle se fixe, elle se détend, s'étend et s'attendrit. Cette halte, après cette hâte, est la bienvenue et nous délasse. Quant au duo d'amour à trois et à tâtons, c'était « la scène à faire ». Le musicien comme le poète l'a faite à merveille. Il y a mis, toujours avec de l'esprit et du goût, un sentiment, une ardeur même dont il a su, passant de la première à la seconde péripétie et de l'une de ces dames à l'autre, renouveler et non pas répéter l'expression. La corde sensible est en tout cela finement touchée. Dès avant le duo-trio, le chant de la jeune reine et l'orchestre discret qui lui répond à mi-voix traduisent de façon délicate l'attente un peu craintive de l'amour que l'épouse enfin curieuse est

venue chercher. Et cet amour lui-même, la musique l'exprime ensuite avec un lyrisme véritable, avec des effusions, des élans passionnés, mais sans passer la mesure ni forcer le ton que commandent le genre et le style de la comédie.

Il se peut que l'œuvre de M. Marcel Samuel-Rousseau ne plaise guère aux grands prêtres et aux docteurs de la loi. « Elle ne casse rien », nous disait l'un. Rien en effet, pas même la tête. « Elle ne résout aucun problème », ajoutait un deuxième. Mais pour cela nous avons l'algèbre et la laissons à d'autres musiciens, qui ne manquent pas. Il est du moins un problème, et non le plus facile, qui consiste à ne point ennuyer. Celui-là, M. Marcel Samuel-Rousseau l'a résolu. Son œuvre commence dans la joie et s'achève de même, par un éclat de rire, de fou rire, qui gagne les voix l'une après l'autre, puis les rassemble en un chœur final, très simple et non moins réjouissant.

Des fleurs pour les interprètes. Le ramage de la reine, (Mme Luart), son chant autant que sa voix, se rapporte à son plumage, par où j'entends non seulement ses habits et ses parures, mais son visage, sa physionomie, son jeu, tout son air enfin. Mlle Féraldy, Nantilde, ne se montra pas indigne de partager avec sa concurrente les faveurs royales. Rien à dire de M. Friant, Dagobert, que nous n'ayons dit souvent, et c'est beaucoup de bien. Plein d'une verve tantôt impétueuse, tantôt retenue et même attendrie, sa voix, aussi belle que jamais de force et d'éclat, nous parut plus que jamais, sur les notes hautes, charmante de douceur. Enfin, dans la personne de M. Roger Bourdin, Éloi, M. Jean Périer nous est rendu. Celui-ci ne disait, ne jouait pas mieux. Surtout, il ne chantait pas de cette voix juvénile, ferme et vibrante. L'art de M. Bourdin, tout son art, est du meilleur aloi. Impossible d'être plus comique avec plus de finesse. Nous conjurons l'artiste de ne pas céder un jour, comme tel autre, aux propositions, même dorées, de l'opérette. Elle doit le guetter. Il a prouvé qu'il peut être, avec un talent égal et divers, Éloi, le cousin de Manon et l'ami retrouvé de Sophie Arnould, Pelléas et Lorenzaccio. Qu'il s'en souvienne et que, souriantes ou tragiques, les Muses défendent contre Momus leur jeune favori.

La représentation visible, décors et costumes, du *Bon Roi Dagobert* forme ce qu'on appelait naguère un spectacle à souhait pour le plaisir des yeux.

Le Pauvre Matelot est un drame, ou plutôt, d'après les auteurs, une « complainte » à quatre personnages, tous les quatre innommés.

Trois sont désignés par un adjectif possessif. Un seul a le privilège de l'article défini. C'est « le matelot ». Les autres ne sont que « sa femme », « son beau-père » et « son ami ». Il se peut que cet anonymat ait pour intention, ou pour prétention, de conférer aux quatre figures un caractère général et même infini d'humanité.

Près d'un port de mer, « sa femme » attend depuis quinze ans « le matelot ». Elle l'attend, invinciblement fidèle, sourde aux conseils assez désobligeants que lui donnent « son beau-père » et « son ami ». Riche d'espérance et d'amour, elle n'aura bientôt plus d'autre richesse, car la misère frappe à sa porte. Aussi bien c'est pour lui, pour lui seul, qu'elle en a peur. Elle l'aime tant, que, s'il revenait, elle voudrait, dit-elle, le couvrir d'or, fût-ce au prix d'un crime. (Retenez bien cela.) Il revient. Mais, afin d'éprouver « sa femme », sans se faire d'abord reconnaître d'elle. Il se donne pour un autre, un camarade, qui précède de peu « le matelot », « le pauvre matelot », et l'annonce. Oui, plus que jamais pauvre, perdu de dettes, et criardes, qui l'obligeront à vivre misérable et caché. Tandis que lui, l'heureux gaillard, enrichi par les faveurs d'une reine d'Amérique, il a de l'argent, et de l'or, et des perles plein ses poches. Il demande l'hospitalité pour une nuit, il s'endort et, sans plus tarder, « sa femme », voleuse et meurtrière par amour, l'assomme à coups de marteau. Ainsi finit, brusquement, cette brève et sombre histoire ; quiproquo conjugal, comme dans *le Bon Roi Dagobert*, mais pas tout à fait du même genre, et d'un style littéraire et musical encore plus différent.

Contre le nouvel ouvrage de M. Darius Milhaud, ses œuvres précédentes, *l'Homme et son désir*, *la Brebis égarée*, d'autres encore, nous avaient prévenu. *Le pauvre matelot* n'a que trop justifié de fâcheuses anticipations. L'Athénien vota l'exil d'Aristide parce qu'il était las de l'entendre toujours appeler le juste. S'il nous était donné de pouvoir proscrire la musique de M. Darius Milhaud et de ses semblables, ce ne serait pas pour la même raison. Cette musique-là donne obstinément et par principe aux fausses notes une place d'honneur, sinon toute la place. Point n'est besoin qu'elles soient nombreuses. Deux seulement peuvent suffire à former ensemble un affreux concert. En plus grand nombre, leur mésintelligence, leur discorde ne fait naturellement que s'accroître. Dans l'œuvre de M. Darius Milhaud, harmonie, orchestre, déclamation, tout est incompatibilité, dissidence et cacophonie. Patience. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les instruments joueront sans accord préalable. Les

voix ne s'accorderont plus avec eux ni entre elles. Alors tout sera musique, excepté la musique même. Aussi bien, que M. Darius Milhaud et ses pairs, ou ses compères, sachent ou non ce qu'ils font, qu'ils pèchent par action ou par omission, par ignorance ou par malice, il importe peu. N'allons pas plus avant. Sur le seuil de l'Enfer, Virgile, montrant un groupe de damnés à Dante, lui dit : « *Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.* » Devant une demi-douzaine de musiciens, le mieux serait peut-être de dire une bonne fois au public : « Ne raisonnons pas d'eux, mais n'écoute pas et passe. »

Évolution est une suite de danses qui peut faire craindre en effet une évolution de l'Opéra-Comique vers le music-hall ou la foire.

Un ballet s'appelle maintenant « action chorégraphique et symphonique » et l'on qualifie un opéra de « fabliau-miracle en images ». Tels sont du moins les titres, dépourvus de simplicité, que portent les deux ouvrages dernièrement représentés à l'Opéra. Il est vrai que le nom, comme le temps, ne fait rien à l'affaire. Mais les deux affaires dont s'agit ne sont pas fameuses et le soir qui les vit naître n'eut rien d'éclatant.

Le « fabliau-miracle » de MM. Gastambide et Mazellier est l'histoire d'un péché d'adultère qui fut près de se commettre, mais ne se commit point. Induit en tentation par le diable et même par deux diables dansants, insupportables à force de cabrioles, grimaces et singeries, c'est par la Vierge, dont une statue s'anime, qu'est sauvé le couple amoureux, innocent et cependant contrit. Cela se passe en Italie, dans un couvent, et dans un siècle qui nous parut être le quinzième.

L'« action chorégraphique » (musique de M. Marc Delmas) n'est guère autre chose qu'une suite interminable et banale de défilés et cortèges, une espèce de parade à demi religieuse et soldatesque à demi, danses de prêtres, prêtresses et guerriers, dans un paysage et devant un temple vaguement oriental.

Quant à la musique de ces deux ouvrages, celle du premier, sauf un assez bel ensemble, à la fin, nous parut plus laborieuse et tendue, plus ordinaire celle du second.

Il y a trois ou quatre ans, une élite d' « amateurs », — dans le sens étymologique et favorable du terme, — fondait une société de musique de chambre et lui donnait ce titre, intime et discret comme cette musique : *Entre soi.* Sous le même patronage, un autre groupe

vient de se constituer, celui des *Amis de l'orgue*. Amitié non moins louable et digne d'une égale faveur. Elle nous promet de graves et nobles concerts. Nous lui devrons une connaissance plus étendue et plus profonde des chefs-d'œuvre sans nombre qui forment un genre, ou, comme disent les philosophes, une « catégorie », et non la moins haute, de l'idéal sonore. Et voici que le très artiste et très savant maître de chapelle de Saint-Eustache, M. Félix Raugel, publie un remarquable ouvrage à la gloire de l'orgue, ou des orgues, les nôtres, celles de nos églises parisiennes, une fervente apologie de leur beauté non pas musicale ici, mais seulement plastique et visible. Car, de celle-là même, l'orgue, plus que tout autre instrument, est doué (1).

J'accorde que la harpe offre un aspect agréable. Angélique et romantique à la fois, elle permet aux dames, aux dames « aux bras blancs », comme dit Homère, de prendre les plus gracieuses attitudes.

Le violon, malgré ses dimensions modestes, un violon de maître, est beau, même à regarder. C'est un plaisir d'en admirer les lignes, les plans et les reliefs, l'élégance de son col, la finesse ou la fierté de sa tête, le souple modelé de ses flancs et jusqu'à l'expression des deux *ff* qui s'ouvrent en lui comme dans un visage et que Stradivarius appelait *gli occhi*, les yeux. Quel autre instrument de l'orchestre,— la harpe encore une fois exceptée,— prétendrait à flatter la vue? Est-ce la flûte grêle ou le grotesque basson? Lequel encore de ces tubes de bois ou de métal, droits ou tortueux, dont l'emploi déforme le visage humain? Enfin que penser du piano, ce monstre qui s'étale, s'épate, et dont un commode autant que vilain modèle a reçu le nom de « crapaud » et le justifie? Le piano, c'est un gros meuble immobile, encombrant. Mais le violon est un joyau léger qu'on porte avec soi, contre soi, et que dans un étroit embrassement on serre entre son visage et son cœur. Les formes pures de l'instrument élu brillent de nuances vives. A la surface de son bois courent des veines et des ondes. Il y en a de courtes et serrées. D'autres, plus largement répandues, moirées et comme arborescentes, ont l'air de fougères épanouies. Et puis sur leurs mille dessins le vernis a jeté le coloris de ses voiles. Il va du jaune clair aux tons plus chauds de l'orange sanguine ou de la prune rougie, et revêt la noble et mélodieuse créature d'une tunique de pourpre, de safran et d'or (2).

(1) *Les grandes orgues des églises de Paris et du département de la Seine*, par M. Félix Raugel; 1 vol. avec 46 héliogravures. Paris, librairie Fischbacher, 1927.

(2) Sur l'histoire et l'esthétique du violon, voir le magnifique ouvrage de

Mais l'orgue! Outre la place éminente qu'il occupe seul et que seul il est de taille à remplir, l'architecture, la sculpture concourent à la magnificence non pareille de l'instrument énorme et sacré. Il s'élève à l'entrée de l'église. Muet encore, il domine et commande déjà l'immense vaisseau que tout à l'heure il emplira de ses innombrables voix. Dans sa majesté solitaire, il trône sur les lieux hauts. Que dis-je, il semble lui-même un trône. Pas un de ses rivaux sonores ne justifie aussi bien la parole fameuse de Beethoven: « Mon royaume est dans l'air. »

Pour l'organiste même, cette élévation et cette solitude aérienne est un bien. Il s'y réfugie et s'y recueille. Loin de ceux qui l'écoutent, au-dessus d'eux, ils lui sont invisibles sans qu'il leur soit étranger. Il communique, il communie avec eux, mais par la pensée pure. Entre eux et lui, rien d'extérieur; d'eux, rien ne saurait le troubler ou seulement le distraire, ni leur indifférence, ni même leur admiration, forcément silencieuse. Il peut s'enfermer dans la prière et la méditation, unique objet de son art. Pleinement libre du monde, il n'a d'autre témoin, d'autre maître que lui-même, après Dieu.

Parmi les beautés de Paris, ne fût-ce encore une fois que ses beautés visibles, M. Raugel estime avec raison que les orgues, les grandes orgues, méritent d'être admirées. Son livre en est la description et l'histoire trois fois séculaire, illustrée d'images nombreuses. Nous vous conseillons de faire avec un tel guide le pèlerinage esthétique et religieux de nos principaux sanctuaires. Visitez-les de préférence « les jours de dimanche et de fête, » à l'heure de la grand messe ou d'un office solennel. Alors, écoutant et regardant à la fois, vous goûterez la double magnificence des formes et des sons, de la matière et de l'esprit, et vous ne vous plaindrez pas avec le fabuliste que, dans l'ordre au moins de la musique, il y ait « peu de beaux corps hôtes d'une belle âme ».

Cette beauté pour ainsi dire corporelle, les orgues de Paris en offrent, suivant leur âge, des types divers. Plus d'un a péri, dont il ne nous reste que l'image. D'aucuns ont subi des retouches, des changements plus ou moins considérables et devenus nécessaires. Il y en a de simples et sobrement décorés; d'autres le sont avec richesse: il suffit de nommer Saint-Étienne du Mont, Saint-Louis des Invalides, Saint-Roch, Saint-Sulpice. Le grand orgue de cette dernière église est

MM. Hill: *Antoine Stradivarius, sa vie et son œuvre* (Introduction de M. Camille Barrère, ambassadeur de France en Italie, traduction de MM. Maurice Reynold et Louis Cézard); Londres, chez William E. Hill and sons.

somptueux entre tous. Le petit, qui se voit dans une chapelle circulaire située à la base de la tour du Nord, est délicieux. Il fut construit vers le milieu du XVIIIe siècle pour le Dauphin, père de Louis XVI. Le prince aimait la musique. On peut croire que l'instrument fut placé dans son cabinet, au rez-de-chaussée du château de Versailles, à l'angle occidental de la grande terrasse. Devant les trois fenêtres on admire un gracieux balcon de fer forgé ou plutôt brodé à jour, où des *L* entrelacés alternent avec des lyres d'or. A la mort du Dauphin, son orgue fut transporté dans l'église Saint-Louis de Versailles. Suivant la tradition, mais seulement suivant elle, Marie-Antoinette l'y aurait fait reprendre et rapporter au Petit-Trianon, où peut-être, toujours « peut-être », les mains de Mozart enfant et de Gluck l'ont joué.

Lisons l'ouvrage de M. Raugel et faisons les visites où il nous convie. Livre et promenades nous rappelleront que depuis des siècles nos grandes orgues, et nos grands organistes aussi, tiennent dans l'histoire de la musique un rang qui n'est pas sans gloire.

Il y a six semaines, nous invitions nos plus fameux artistes à célébrer le prochain centenaire de la mort de Schubert. Moins de huit jours après, M. Vanni Marcoux a répondu, le premier, à notre appel. Toute une soirée il ne chanta que du Schubert, et de tout genre, du plus terrible au plus gracieux, du plus grandiose au plus intime. Il le chanta moins en chanteur de théâtre, que simplement en chanteur, en chanteur de grand style, dramatique ou familier, et toujours avec une voix singulièrement assouplie, facile et légère. Il nous a révélé non pas deux *lieder*, mais deux « ariettes », italiennes de paroles et de musique, écrites par Schubert pour Lablache et qui sont des pastiches délicieux.

En attendant Schubert, à lui aussi demandé et qu'il nous doit, (au moins l'admirable Fantaisie en *ut* majeur), le jeune maître du piano qu'est M. Robert Casadesus a joué Chopin avec un sentiment à la fois tendre et sérieux, lyrique et cependant sage, sans affectation ni mièvrerie, sans désordre surtout. Et cette interprétation de Chopin n'est pas commune.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les États-Unis, tels que les a si bien éclairés pour nos lecteurs M. Lucien Romier (1), sont entraînés, par les nécessités d'une prospérité sans précédent, vers deux directions opposées : d'une part, ils sont obligés de défendre leur isolement politique et économique, notamment par l'accroissement de leur marine de guerre; de l'autre, ils ont besoin de mettre en œuvre le surcroît de leur richesse mobilière, par des prêts d'argent à d'autres États ; c'est ainsi que, de concert avec les banques allemandes, ils alimentent la République des Soviets de dollars qui reviennent en fin de compte chez nous... dans la serviette de M. Marrane. Individualisme politique et économique ; expansion financière et domination par le dollar, tels sont les deux aspects, en apparence contradictoires, sous lesquels se manifeste l'activité actuelle du gouvernement des États-Unis.

M. Calvin Coolidge, ouvrant la première session du Congrès élu en 1926, a tracé un tableau triomphant de la prospérité de l'Union, toujours croissante à l'abri de droits de douane qui alimentent largement le budget tout en protégeant le travail industriel et agricole et les hauts salaires de l'ouvrier. Les Américains n'ont pas l'intention de se lancer dans une « course aux armements ». Mais le besoin de protéger de longues étendues de côtes, des lignes de navigation commerciale à travers deux océans, le canal de Panama, deux archipels dans le Pacifique, les obligent à accroître amplement leurs forces navales. Cette nécessité, déclare M. Coolidge, aurait manifesté ses effets, même si l'accord avait pu se faire, à la conférence navale de Genève, avec l'Angleterre et le Japon. Cepen-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre, 1er octobre 1927. — Cf. Lucien Romier, *Qui sera le maître ? Europe ou Amérique* (Hachette, in-16). — André Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui* (A. Colin, in-8). — André Tardieu, *Devant l'obstacle : l'Amérique et nous* (Émile-Paul, in-8).

dant l'échec de cette conférence a pour conséquence qu'aucune puissance étrangère n'est fondée à contrôler, directement ou indirectement, le nombre de bâtiments neufs que l'amirauté américaine juge indispensable. Ce programme de constructions nouvelles, tel que l'a présenté, quelques jours après le discours du Président, le secrétaire d'État à la marine, M. Wilbur, n'est pas modeste; il ne comporte pas moins de 71 unités : 25 croiseurs, 9 conducteurs de flottille, 32 sous-marins, 5 navires porte-avions, sans préjudice des 8 croiseurs dont la mise en chantier est déjà autorisée ; l'ensemble reviendrait environ à un milliard de dollars. Le fait que cette imposante flotte de petites et moyennes unités pourrait, a dit le rapporteur, être réalisée en un laps de temps allant « de un à cent ans », montre qu'il s'agit surtout de faire pression sur l'opinion anglaise afin d'arriver à un accord naval et de ne se présenter à la future conférence (qui doit, en 1931, renouveler ou laisser tomber le traité de Washington lequel vient à échéance à cette date) qu'après avoir réalisé une égalité de fait avec l'Angleterre pour ces deux catégories de bâtiments. Cette égalité, les Américains souhaitent de la réaliser au meilleur compte qui sera possible, mais ils y tiennent résolument.

Le message du Président, suivi de l'énoncé du programme naval, a été accueilli, à peine est-il besoin de le dire, sans aucune satisfaction par les Japonais et les Anglais. On se défend, de part et d'autre, d'une course aux armements. Cependant que fait-on autre chose ? Les forces navales dont un État a besoin se mesurent sans doute à l'étendue des côtes, des possessions et des lignes de communication qu'il peut avoir à protéger, mais aussi, et plus encore, à l'importance des forces hostiles susceptibles de le menacer. Le *Times* déclare qu'il « serait de la dernière imprudence de réduire la signification de ce grand programme d'expansion navale... Aux yeux du monde, le gouvernement américain est maintenant définitivement rallié à l'idée d'une grande marine; des forces ont été mises en mouvement qui, à la fin, peuvent donner aux États-Unis une marine plus forte que toutes les autres, ou même que toutes les autres réunies... Les mesures actuelles jettent une lumière toute nouvelle sur l'attitude du gouvernement américain à l'égard des propositions de désarmement... L'accroissement de la marine aura une répercussion nécessaire sur la politique extérieure des États-Unis, car une marine n'est pas un jouet, mais l'instrument d'une politique. On aura le droit de demander au gouvernement américain quelles sont ses intentions... Le programme actuel des États-Unis est une véritable

provocation... Le Japon s'indigne ; la Grande-Bretagne veut demeurer calme... Tout ce qu'il convient de faire. c'est de remarquer que M. Coolidge et son gouvernement se sont définitivement ralliés à un programme d'expansion navale avec toutes les conséquences incalculables qui doivent s'ensuivre pour les États-Unis et pour le monde en général, à l'égard duquel l'Amérique ne peut plus désormais affirmer qu'elle garde une attitude de complet détachement. Ce programme peut mener les États-Unis plus loin que toutes les alliances possibles. » Pour un État dont aucune frontière de terre n'est et ne peut être menacée, c'est le dollar et la marine qui sont les instruments nécessaires et suffisants d'une expansion impériale. Pour la première fois depuis le XVIIIe siècle, la Grande-Bretagne voit sa suprématie navale menacée et contestée. Les Américains ont médité les doctrines de l'amiral Mahan et entendent ne laisser à qui que ce soit la royauté des mers.

Ils ne veulent pas non plus se priver de ce moyen de pression que constituent entre leurs mains les dettes de leurs anciens alliés envers leur trésor. Le rapport annuel de M. Parker Gilbert, agent général des paiements de réparations à Berlin, a été, pour la presse américaine, l'occasion d'affirmer une fois de plus ces exigences. Nous avons, dans les chroniques du 1er et du 15 novembre, souligné l'importance du mémoire adressé par M. Parker Gilbert au gouvernement allemand. Son nouveau rapport, adressé le 15 décembre à la Commission des réparations, sur le fonctionnement du plan Dawes, confirme ce qu'avait dit le mémoire sur la nécessité où est l'Allemagne de ne pas se laisser entraîner à des dépenses somptuaires, quand elle est tenue, par des engagements internationaux, de faire face à des annuités importantes de réparations. Mais, cette fois, M. Parker Gilbert complète sa pensée en des termes qui ont donné à croire qu'il songerait à renoncer à ses fonctions, et qu'il aurait voulu esquisser l'évolution future du plan Dawes avant d'en abandonner la direction à un successeur. Il rappelle avec justesse que le plan Dawes n'est pas une solution définitive et intégrale du problème des réparations ; il est d'abord un moyen de rétablir la confiance et d'instituer une expérience. Mais, à la fin, il faudra que s'établisse un accord qui devra « déterminer la tâche précise à accomplir par l'Allemagne sous sa propre responsabilité, sans surveillance étrangère et sans sauvegarde des transferts ». Si l'expérience, pour les prochaines années, est satisfaisante, semble dire M. Parker Gilbert, il faudra faire confiance à l'Allemagne, supprimer le contrôle étranger

institué par le plan Dawes, mais aussi supprimer la clause des transferts, c'est-à-dire mettre l'Allemagne en face d'une obligation inconditionnelle de payer et de transférer des annuités dont le total serait fixé. L'agent général envisagerait donc une revision de l'accord de Londres du 5 mai 1921, qui fixe à 132 milliards de marks-or le total des réparations à payer par l'Allemagne. Le plan Dawes, en effet, ne détruit pas l'accord de Londres ; il n'indique ni la somme totale que l'Allemagne devra payer, ni le nombre d'années durant lesquelles les annuités devront courir. « Une expérience plus prolongée s'impose », puisque 1928-29 sera la première année normale avec une annuité de 2 milliards et demi de marks-or; durant cette expérience l'Allemagne n'est pas libre, elle est tenue de ne se livrer ni à des dépenses excessives, ni à des emprunts exagérés; mais il ne faut pas perdre de vue qu'à la fin de l'expérience l'Allemagne devrait se trouver en mesure de recouvrer sa liberté et de faire face, sous sa propre responsabilité et sans garantie de transferts, à des paiements dont il conviendra de fixer la quotité et le nombre. Telle est la thèse esquissée par M. Parker Gilbert; elle n'implique aucune mesure, aucune revision prochaine; elle se contente de rappeler qu'il existe encore une question des réparations; elle indique aussi dans quel sens l'expérience acquise fait apercevoir le développement futur et le règlement définitif.

On peut se demander, surtout après avoir lu certains journaux allemands, si les suggestions de M. Parker Gilbert étaient opportunes, si, tout au moins, elles n'étaient pas prématurées à une époque où l'expérience Dawes n'a pas encore commencé avec son plein rendement. Elles ont du moins l'avantage de remettre sur le tapis l'ensemble du débat. L'annuité Dawes de deux milliards et demi de marks-or ne représentant pas l'intérêt de la somme globale de 132 milliards fixée par la Commission des réparations comme montant de la dette allemande, il en résulte que, non seulement l'Allemagne paierait indéfiniment, mais que, plus elle paierait, plus sa dette s'accroîtrait, ce qui est manifestement absurde. Les experts, en instituant le plan Dawes, ont voulu faciliter, pour l'avenir, un accord d'ensemble sur les réparations et les questions qui s'y rattachent. La question des dettes est liée à celle des réparations, à défaut d'une raison de droit, par une raison de fait. Il est évident que l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Italie ne sauraient continuer pendant soixante-deux ans à faire des versements aux États-Unis si elles cessaient de recevoir les annuités allemandes. Le plan Dawes repose

sur la capacité de paiement du débiteur; il est juste et naturel que les paiements interalliés soient établis sur la même base; or, la capacité de paiement des débiteurs des États-Unis serait réduite dans la proportion même où leurs créances sur l'Allemagne seraient supprimées ou réduites.

Dès maintenant la dette allemande, — M. Seydoux, si compétent en ces matières, nous le montre dans *le Petit Parisien* du 20 décembre, — a été réduite dans des proportions beaucoup plus fortes que les dettes des alliés envers les États-Unis. Un ajustement s'impose donc, mais le gouvernement de Washington ne veut pas en entendre parler. M. Mellon, secrétaire d'État du trésor, aurait, s'il faut en croire les journaux américains, déclaré que le montant total de la dette allemande devrait être fixé à nouveau sans que, à son avis, « l'arrangement envisagé pût affecter la question des dettes entre alliés ». C'est nier le soleil en plein midi. Il existe, entre les paiements de l'Allemagne et les paiements des alliés, une évidente solidarité de fait. Ne serait-ce pas sur cette connexité que M. Parker Gilbert aurait voulu attirer de nouveau l'attention quand il affirme que les experts, en établissant le plan, ont voulu faciliter un accord définitif « en ce qui concerne tous les problèmes des réparations et les questions qui s'y rattachent »? L'opinion américaine, éclairée par des publications telles que le livre de M. Auld, ancien directeur de la comptabilité à la Commission des réparations, admet de plus en plus ces vérités d'expérience et d'évidence sur lesquelles le rapport de M. Parker Gilbert, à son tour, appelle l'attention. C'est l'intérêt de tous les États, et des Américains en particulier, que les seuls versements réellement effectués soient uniquement constitués par l'excédent de la dette allemande de réparations, évaluée d'après les capacités du Reich et les besoins des États victimes de la guerre, sur les dettes interalliées.

Le rapport de M. Parker Gilbert a provoqué en Allemagne des réactions diverses. L'opinion applaudit aux vues d'avenir de l'agent général des paiements quand elles tendent à affranchir le Reich de tout contrôle étranger et de toute limitation de souveraineté; mais elle regimbe à la suppression de la garantie de transfert qui obligerait l'Allemagne à se procurer coûte que coûte, par ses propres moyens, les devises nécessaires aux annuités de réparations et à supporter les risques de dévaluation de sa monnaie qui pourraient résulter des transferts. Les journaux nationalistes ont laissé, à ce propos, percer le bout de l'oreille; leur secret espoir, qui leur donnerait la joie de frustrer les alliés des paiements qui leur sont dus,

a toujours été de démontrer, fût-ce en accroissant les dettes allemandes, fût-ce aux dépens du véritable intérêt allemand, que les transferts sont impraticables. Quant aux organes des partis gouvernementaux, ils se félicitent des perspectives ouvertes par M. Parker Gilbert; il leur semble de bon augure que son rapport fasse appel, pour l'avenir, à la conscience des responsabilités que possède le peuple allemand; ils avertissent sagement l'opinion du caractère hypothétique et lointain de l'échéance entrevue par l'agent des paiements; ils concluent naturellement que l'Allemagne, si elle n'était plus protégée par la clause de transfert, ne pourrait accepter que des charges très réduites. C'est évidemment le danger des solutions indiquées par M. Parker Gilbert. On reparlera sérieusement de cette affaire plus tard, quand le plan Dawes aura fonctionné à plein rendement et sans accrocs durant plusieurs années. Quand un rouage tourne à souhait et s'engrène aisément dans l'ensemble du système, il n'est pas prudent de démonter la machine.

Il est dans la nature des sociétés anglo-saxonnes de rester individualistes et particularistes. Les États-Unis nous en donnent la preuve à propos des dettes interalliées. En Angleterre, un incident vient de se produire qui montre sous un aspect bien original ce trait spécifique du caractère britannique. Si les Français, un jour, apprenaient que la Chambre des députés a refusé d'approuver un rituel comprenant toutes les prières liturgiques, notamment celles qui sont en usage pour la célébration de la messe, que les évêques lui auraient soumis, ils se demanderaient s'ils rêvent. C'est pourtant ce qui vient d'arriver en Angleterre. Prenons par là conscience des abîmes qui séparent la mentalité des deux peuples. Résumons les faits en nous bornant à en indiquer l'importance et les conséquences politiques. Mais comment faire la discrimination entre ce qui est politique et ce qui est religieux dans un pays où l'Église est une institution de l'État, une Église officielle, nationale, une Église « établie »?

Le premier *Prayer book*, le *Book of common prayer*, date d'Édouard VI et est l'œuvre du célèbre évêque anglican Cranmer; il contient les prières rituelles pour la célébration des offices, les sacrements, etc.; il est composé de textes tirés pour la plupart du bréviaire et du missel romains avec des interpolations, des adjonctions et des suppressions choisies dans l'intention de séparer l'Église anglicane de l'obédience romaine sans cependant la rattacher ni à la confession d'Augsbourg, ni aux doctrines calvinistes. Ainsi, dans son île, le peuple anglais dont la volonté s'incarne en le roi et se mani-

feste par le Parlement, aurait sa religion à lui et rien qu'à lui. Afin de rompre tout lien avec une autorité extérieure et supérieure, il acceptait de soumettre sa foi et jusqu'aux formules de sa prière à l'autorité de la Couronne et au vote du Parlement. Le *Prayer book* reçut le placet du Parlement en 1549. L'histoire du *Prayer book*, depuis lors, est étroitement associée à l'histoire nationale anglaise. Chaque revision du texte, — la dernière est de 1662, — marque le souci de donner quelque satisfaction aux tendances réformées et d'accentuer la séparation d'avec « l'idolâtrie romaine ». N'oublions pas que ce peuple, qui a enfanté la liberté politique, n'a aboli qu'en 1821 le *bill du test* qui excluait les catholiques de toute fonction publique. On sait comment, depuis le mouvement d'Oxford, au milieu du XIX[e] siècle, une fraction de l'Église anglicane établie tend à se rapprocher des pratiques romaines, surtout en ce qui concerne la liturgie et les rites, tandis qu'une autre incline de plus en plus vers le non-conformisme. Chacun interprétant à son gré le *Prayer book*, des usages, des pratiques et même des doctrines très différentes se sont introduites. Ces dissemblances furent étudiées par une commission royale instituée en 1906 et les évêques préparèrent une revision du *Prayer book* dont la nouvelle version fut achevée et approuvée par la *Church Assembly* au mois de juillet 1927. Les modifications apportées au texte de 1662 tendent pour la plupart à donner satisfaction aux tendances ritualistes des anglo-catholiques de la « haute Église ». Elles devaient naturellement déplaire aux partisans de la tendance opposée, dont le représentant le plus hardi est l'évêque de Birmingham par la grâce du ministère travailliste.

Le nouveau texte, issu d'un accord à peu près général grâce à des formules savamment dosées et ingénieusement balancées, devait, pour entrer en vigueur, être revêtu de la signature royale et par conséquent être soumis à l'approbation parlementaire. L'archevêque de Canterbury soutint le projet devant la Chambre des lords et, afin de désarmer l'opposition, déclara que le rituel revisé resterait facultatif. L'archevêque d'York déclara que la dernière guerre avait mis en honneur les prières pour les morts qui ne sont pas interdites par l'Église anglicane, encore qu'elles ne soient point prescrites. Les lords, respectueux des fondements traditionnels de l'État britannique, dont l'Église établie est une des colonnes, votèrent par 241 voix contre 88 le texte proposé par les évêques. Il n'en fut pas de même à la Chambre des communes. Le ministère lui-même apparut divisé. Le premier lord de l'Amirauté, M. Bridgeman, soutint le

projet et déclara avec bon sens que sur un tel sujet il préférait suivre l'avis de l'archevêque de Canterbury que celui du ministre de l'Intérieur, sir William Joynson Hicks, qui prit la parole pour combattre le *Prayer book*. M. Baldwin se prononça pour l'adoption, l'attorney général, le solicitor général, parlèrent contre, ainsi que l'un des chefs de l'opposition libérale, sir John Simon. Chacun de ces honorables membres eut une opinion sur « la conservation des éléments eucharistiques » qui paraît aux uns légitime, aux autres entachée de papisme. Quelques travaillistes déclarèrent n'avoir pas à se prononcer sur un tel sujet. Après des débats passionnés, le *Prayer book* fut rejeté par 247 voix contre 205 parmi les acclamations et les vivats. Depuis longtemps on n'avait pas vu, aux Communes, pareil enthousiasme. La vieille Angleterre du *no popery* n'est pas morte.

Mais il semble que la nouvelle Angleterre ait fait un pas vers le « désétablissement » de l'Église officielle. Le ministre de l'Intérieur tirait, le lendemain, de son point de vue, la conclusion : « Je crois que le moment est venu pour une scission entre les Anglo-catholiques et les évangélistes. Les deux façons de voir ne sauraient exister dans une même Église. Lord Halifax, le chef des Anglo-catholiques, lutte franchement pour une union avec Rome. Moi, je lutte pour une union avec les grandes églises non conformistes. Le clergé déloyal qui adopte des pratiques et enseigne des doctrines dangereuses ne peut pas honnêtement recevoir une solde de l'Église réformée qu'il défie. Il faut qu'il se décide pour ou contre Rome. S'il est pour Rome, il faut qu'il aille à Rome et ne continue pas à rester dans l'Église établie. » Il est évident que, si la scission s'opérait comme le prévoit sir W. Joynson Hicks, l'Église établie aurait vécu et une des plus solides institutions nationales de l'Angleterre historique aurait disparu avec elle. Sans doute l'édifice est encore solide et déjà les évêques s'efforcent d'en dissimuler les lézardes. Il n'est pas certain qu'ils y réussissent, car les modifications proposées au *Prayer book* avaient pour objet de maintenir dans l'Église officielle la fraction des Anglo-catholiques. Si le Parlement se montre irréductible, il se peut que les évêques demandent eux-mêmes le désétablissement de l'Église dans l'espoir d'en sauver l'unité. Que resterait-il alors d'une Église qui trouve sa principale raison d'être dans son union intime avec l'État? A suivre ces débats, où les passions politiques apparaissent au premier plan, se douterait-on que des drames se jouent dans l'intimité des consciences? C'est pourtant l'appel

impérieux de nobles consciences, comme celle de lord Halifax, qui conduisit à Malines, des représentants qualifiés de l'Église anglicane pour des conférences où sous la présidence du cardinal Mercier, il s'agissait surtout de préjugés dissipés, de positions clairement définies et de mutuelle charité. Les événements mûrissent vite dans l'Angleterre d'aujourd'hui ; le rejet du *Prayer book* par la Chambre des communes est un de ces incidents caractéristiques qui permettent à l'observateur étonné de faire le point et de mesurer le chemin parcouru.

Dans les relations franco italiennes une détente s'est produite. Faisant écho au discours de M. Briand et sans doute aussi aux entretiens de notre ministre des Affaires étrangères avec M. Scialoja à Genève, M. Mussolini, dans un rapport au Conseil des ministres, a traité des rapports entre la France et l'Italie. Il a bien voulu reconnaître que « le pacte franco-yougoslave est parfaitement correct au point de vue international et au point de vue juridique » ; mais pourquoi a-t-il cru devoir ajouter que « l'interprétation qui en a été donnée à Belgrade... a causé une certaine émotion dans le monde entier, sauf en Italie où on n'a pas perdu son sang-froid, ni sa discipline » ? En effet, il n'y avait pas de quoi perdre son sang-froid ; mais tout le monde a pu constater que c'est en Italie surtout qu'il s'est manifesté quelque émotion ; il suffisait de lire les journaux pour s'en apercevoir. Quant au traité italo-albanais, le Duce affirme qu'il n'est nullement une riposte au pacte franco-yougoslave. A propos de ces deux traités, on a mis en discussion les rapports entre la France et l'Italie ; le discours de M. Briand et la signature d'un *modus vivendi* pour les émigrants ont éclairé la situation. « Je crois qu'il est possible, utile et je voudrais même dire nécessaire qu'une entente large, cordiale et durable s'établisse entre la France et l'Italie ; mais cette entente, pour être solide, ne doit pas être fondée seulement sur des raisons purement sentimentales ou d'affinité intellectuelle, mais sur l'élimination des motifs qui peuvent constituer des points concrets de friction entre les deux pays. »

En effet, laissons là les vaines phrases sur « la fraternité latine » : *rara concordia fratrum*. C'est sur le terrain des intérêts qu'il convient de rester. En interdisant un journal antifasciste qui incitait au meurtre du Duce, le gouvernement français a commencé d'atténuer un « point concret de friction » ; on peut faire quelque chose de plus dans cette voie par une application raisonnable des textes qui punissent les injures au chef d'un gouvernement ami. Ne laissons

rien subsister de ce qui peut être légitime parmi les griefs de nos voisins. Quant aux questions d'intérêt, ce n'est pas à la presse qu'il appartient de les discuter; nous nous refusons, pour notre part, à tenir compte des « ballons d'essai », lancés par quelques journaux fascistes. Les négociations, si le gouvernement italien a des « propositions » à faire à la France, devront être conduites, — M. Mussolini a raison de le dire, — par « les représentations diplomatiques normales »; c'est seulement lorsque ce travail préliminaire sera achevé qu'il « sera logique qu'une rencontre ait lieu entre les ministres responsables qui, dans un bref entretien, ne devront pas chercher hâtivement un accord, mais seulement le consacrer d'une façon solennelle ». C'est là un langage très raisonnable. La détente voulue par M. Mussolini n'a pas désarmé sa presse, mais elle a produit une vive satisfaction à Londres, qui n'avait pas laissé ignorer son désir au gouvernement italien, et elle facilitera la stabilisation officielle de la *lira* qui vient d'être décrétée. Avant d'entreprendre cette opération délicate, il était prudent de s'assurer, sinon l'appui, tout au moins la neutralité bienveillante des principaux instituts d'émission. Il est difficile de n'apercevoir, entre le discours conciliant de M. Mussolini et la stabilisation de la *lira*, qu'une simple coïncidence. L'opération, conduite dans le plus grand secret, a été réalisée brusquement le 22 décembre au cours de 92,46 pour une livre sterling; elle paraît avoir réussi; si des difficultés doivent survenir, ce n'est que plus tard qu'elles apparaîtront. C'est une expérience qu'il est très intéressant pour nous d'observer, bien que les conditions générales, et notamment l'importance de la dette intérieure, soient différentes.

Le maréchal Pilsudski a fait à Genève une fulgurante apparition qui a quelque peu bousculé les paisibles habitudes de la Société des nations, mais qui n'est pas restée sans résultat. Un compromis est intervenu; il met fin à l'état de guerre qui se prolongeait, depuis 1921, au grand dommage des deux pays. La Pologne reconnaît et promet de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Lithuanie; celle-ci ne se considère plus comme en état de guerre avec sa voisine. Des négociations directes régleront la reprise des relations de toute nature entre les deux pays. A peine M. Voldemaras était-il de retour à Kovno qu'il s'empressait de chanter victoire et d'interpréter à sa manière l'accord de Genève. Selon lui, par l'intervention de la Société des nations, la décision de la Conférence des ambassadeurs de 1923 qui reconnaît à la Pologne la possession de Wilno, se trouverait

annulée en fait; les Lithuaniens continueront donc leurs efforts jusqu'à ce qu'ils aient récupéré la ville qu'ils considèrent comme leur capitale. Le *Messager polonais* s'est contenté de répondre que « le problème de Wilno n'existe pas pour la Pologne, qui considère comme intangibles toutes ses frontières et est prête à les défendre au prix de son sang ». Mais déjà les relations entre les deux pays sont reprises; la frontière a cessé d'être une barrière infranchissable. Le temps fera le reste. L'organisme de Genève a manifesté, une fois de plus, son utilité pratique comme moyen de pacification et d'apaisement.

Dans le conflit polono-lithuanien, c'est l'économique qui viendra au secours de la politique. C'est là, en deux mots, l'esquisse d'un programme très général. Dans notre petite Europe, en face de la menace asiatique et de l'écrasante supériorité américaine, c'est, par des chemins divers, vers une formule d'entente économique que s'acheminent les peuples : question de vie ou de mort. La Pologne et le Reich allemand négocient, avec un désir réciproque d'aboutir, un accord commercial. La plupart des grandes difficultés européennes, y compris le problème russe, trouveraient dans cette voie une solution. Un programme analogue pourrait, avec non moins de succès, s'appliquer à notre politique intérieure. La Chambre et le Sénat ont achevé de voter, avec une sagesse méritoire, le budget de 1928. Il est lourd, mais il est en équilibre. M. Poincaré a indiqué que, cette année, le gouvernement et le Parlement devraient s'efforcer de mieux aménager et d'alléger les impôts trop onéreux qui détruisent la matière imposable. Un député, M. Jacques Duboin, a indiqué que, dans la situation de la France, l'action politique devrait être orientée vers un seul but : porter au maximum de productivité toutes les branches de l'activité nationale, développer le culte du travail consciencieux et de l'effort raisonné : « sans prospérité générale, il n'y a pas possibilité de doter largement un budget de fraternité sociale. » Enfin M. Chéron, rapporteur général de la Commission des finances, a conclu son exposé magistral par ces mots : « Pour restaurer les finances de l'État, il faut d'abord restaurer l'État. » Voilà un double programme suffisant pour occuper la prochaine législature et, d'abord, pour établir, en vue des élections, une large entente nationale.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

18-
eur
ro-
me
de
es;
era
son

dra
'un
la
par
que
e et
, un
nes,
une
de
t le
de
que,
r de
sent
que,
ntée
les
avail
le, il
rnité
des
res-
at. »
naine
une